DEFENSE DE L'HOMME



1re année. — N° 1 REVUE MENSUELLE Octobre 1948. — Prix 40 francs

DÉFENSE DE L'HOMME

Revue mensuelle
paraissant toutes les fins de mois

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, ALGÉRIE, COLONIES

Six mois	200 fr.
Un an	350 fr.

EXTÉRIEUR

Six mois	250 fr.
Un an	400 fr.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE
concernant l'administration et la rédaction à Louis Lecoin, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner, au besoin, à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme Lecoin (même adresse que ci-dessus) N° 4.504-77 - Paris.

Prix de l'exemplaire : 40 fr.

SOMMAIRE N° I

LISEZ CECI AVANT TOUT

Si vous tenez à savoir comment démarre financièrement cette revue.

Tout simplement, sans un sou d'avance. Avec seulement 100.000 francs que des amis m'ont prêtés et dont voici les noms : Jean Dellis, Campanella, Synaeve, Tutkovits, Marie-Louise Bréhéret, Voeltzel, René Vianez. Ma compagne et moi avons ajouté 50.000 francs à cette somme.

C'est tout.

En outre, l'imprimeur est disposé à me faire crédit de deux numéros en cas de besoin.

C'est plus qu'il n'en faut pour réussir.

Louis LECOIN.

La défense de l'Homme

LE monde est anxieux au suprême degré et l'inquiétude emplit tous les cœurs si elle n'assombrit pas tous les visages. La peur est partout et chacun crâne, comme l'autre siffle, pour paraître courageux. La crainte du lendemain angoisse toute l'humanité ; elle obnubile tous les esprits, enveloppant dans son ombre tous les hommes, les défavorisés et les favorisés.

Les défavorisés qui, en travaillant, voient leur pouvoir d'achat s'amenuiser toujours plus, et que la lancinante question de la mangeaille tourmente au point de rayer de leurs préoccupations ce qui ne concerne pas directement le méchant plat du jour.

Les favorisés qui, appréhendant tous les effondrements, sont capables des pires canailleries plutôt que d'abandonner certains de leurs privilèges — risquant de tout perdre pour ne pas atténuer l'écart qui les sépare des premiers.

Le monde est anxieux parce que les humains, au lieu de panser leurs blessures, au lieu de réparer, en partie, les désastres d'une guerre affreuse, au lieu d'assurer les bases de nouvelles sociétés habitables pour tous, s'engagent dans une infernale course à l'abîme. Car, en fin de compte, nous nous jetterons de nouveau dans le plus vaste des conflits armés pour n'avoir pas voulu aborder et résoudre des problèmes urgents, dans l'espoir aussi de reculer certaines échéances.

Des gouvernants affolés et pleins de déraison, des gouvernés sans boussole, oscillant de tous côtés, voilà ce qui survit de la dernière guerre.

La méchanceté, la bêtise et un égoïsme monstrueux, voilà ce qui caractérise l'homme d'aujourd'hui ?

L'Homme ! Un bien beau mot pour désigner quoi ?

L'Homme est tout simplement en voie de disparition — rongé par une paperasserie tâtillonne, annihilé par une machinerie abrutissante — ses organes sont atrophiés, ses sens avilis et un automatisme dégradant le diminue encore davantage de jour en jour.

Que faire ?

Une minorité qui désire agir, qui ne peut désespérer, se le demande.

Tout est à reconsidérer, tout est à recommencer, car tout a fait faillite.

Pourtant, les hommes ne sont pas plus mauvais maintenant qu'ils ne l'étaient autrefois. Ils sont déroutés. Tout leur échappe, jusqu'à leurs derniers droits — l'Etat-Tentacule, profiteur réel de la guerre, saignant sa proie jusqu'à l'ultime goutte.

On ment aux hommes effrontément. Jamais ils ne furent dupés avec une telle aisance, un pareil cynisme, à croire que la presse et la radio les desservent plus qu'elles ne les servent, à croire que les régimes que nous subissons sont terriblement pervertissants puisqu'ils transforment en moyens d'asservissement des modes d'expression inventés pour affranchir.

Les hommes vont à la dérive, les pauvres, et ils en sont bien excusables,

quand on songe à leur cerveau vidé, à leur sang anémié par toutes les vicissitudes qu'ils connurent au cours des dix années passées.

Qui les sauvera ?

Hélas ! ils sont perdus s'ils comptent sur autrui, s'ils ne se tirent pas eux-mêmes d'embarras en prenant en main leur destin que les chefs et les mauvais bergers galvaudent. Ils consacreront leur anéantissement durant des générations s'ils ne s'agrippent aux berges et ne reprennent pied pour s'élancer à la reconquête du terrain abandonné.

Nous désirons ardemment les y aider, de toute notre clairvoyance et avec l'énergie que l'on est en droit d'attendre de nous.

Pourquoi ? Par solidarité, d'abord. Ensuite, parce que leur sort sera le nôtre.

Mais que nous apparaissons chétifs à côté des calamités déchaînées ou menaçantes, que notre voix semble faible en face du canon qui gronde et de la bombe qui éclate.

Quand même, nous prenons la parole. Et notre revue s'apprête à mettre l'accent où il faut, où il est trop souvent oublié intentionnellement ; se met en mesure de parer les coups et d'en asséner au besoin.

Nous rappellerons des vérités premières et nous dirons toujours ce que nous pensons.

Nous écrirons que nous situons l'Homme au faîte de tout. Que le produit de ses laborieux efforts doit lui revenir entièrement et non être gâché pour des institutions dévorantes faussement parées d'éclatantes vertus.

Nous réhabiliterons l'Homme à ses propres yeux ; nous lui donnerons le goût de vivre en harmonie avec ce qu'il réalisera de profitable à son épanouissement. L'Homme devenu maître enfin de la création pour le bien-être de la créature, voilà notre but.

Avenir encore lointain, sans doute ; mais, dans le présent, Défense de l'Homme *accomplira une œuvre utile : nous dénoncerons les iniquités et les infamies si courantes maintenant ; nous nous porterons au secours de l'homme proscrit ou incarcéré, de l'homme victime des gangsters légaux ou illégaux.* Défense de l'Homme *fera réfléchir et penser, donnera peut-être à beaucoup le goût de l'action. Elle contribuera plus que quiconque à décentraliser l'existence des individus, à fédéraliser ceux-ci, afin qu'ils échappent plus aisément à l'emprise étatique, afin qu'ils assument une responsabilité vraie et qu'ils acquièrent une personnalité véritable. Car, condamner l'état de choses actuel ne servirait de rien si déjà nous n'envisagions de le remplacer avantageusement.*

« Mais, s'écrie quelqu'un penché sur mon épaule, c'est le programme des anarchistes ! »

Qu'importe ! Ce devrait être le programme de tous les hommes de cœur, de ceux qui ne s'inclinent point devant les forces du mal. C'est du socialisme bien compris. Un socialisme qui ignore la dictature. Un socialisme que le parlementarisme n'a pas édulcoré, que le ministérialisme n'a pas domestiqué. Un socialisme conçu à la mesure des hommes décidés à se défendre et en passe de s'émanciper.

Louis LECOIN.

La guerre de la Peur ?

AUJOURD'HUI j'aurais bien envie d'écrire, si je ne craignais pas de contrister les cœur sensibles : la guerre avant cinq ans ! » C'est en ces termes que Louzon achevait ses « Notes d'Economie et de Politique » dans la *Révolution Prolétarienne,* en mai 1947.

Seize mois ont passé depuis et les incidents se sont multipliés : courses-poursuites en Jeep dans Berlin, arrestation de généraux, collision d'avions russe et américain dans le ciel de Tempelhoff.

Au siècle dernier, un coup d'éventail, une dépêche falsifiée servaient de prétexte à une guerre. Et le langage diplomatique était mesuré. Mais aujourd'hui les conférences internationales retentissent de vociférations.

Si habitué que l'on soit à faire la part de la propagande dans les manifestations oratoires des diplomates modernes, on ne peut se défendre contre l'angoisse. Sommes-nous si près de la catastrophe ?

⁂

La politique des puissances occidentales est dictée par la peur, a dit M. Spaak à M. Vychinski. « Peur de l'impérialisme de votre pays qui est le seul dont le territoire se soit agrandi au lendemain de la guerre. Peur de votre cinquième colonne auprès de laquelle celle d'Hitler n'était que jeu de boy-scouts. »

M. Vychinski n'a pas répondu que la politique de l'U.R.S.S. était aussi dictée par la peur. Et pourtant y a-t-il une autre explication à l'attitude russe ?

⁂

Vers la fin de la guerre, alors que la résistance allemande faiblit, les armées russes entreprennent une course forcenée vers et si possible au delà de Berlin. L'objectif semble bien être d'éloigner autant que faire se peut les Occidentaux des frontières russes. En même temps, l'Armée rouge aide à la constitution de « démocraties populaires » en Europe centrale et balkanique. Ces opérations ne sont pas toujours faciles. Mais les partis communistes locaux ne manquent pas d'audace et leurs adversaires sont terrorisés.

Violences, menaces, arrestations, déportations. Et le glacis russe se constitue : Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Bulgarie, Roumanie, Yougoslavie, Albanie.

Sur le glacis tombe le « rideau de fer » qui doit empêcher tout regard indiscret sur le monde russe : sur l'étendue des destructions, sur la misère des populations ; empêcher que l'on ne surprenne les murmures de ce peuple, que l'on ne mesure son moral. Mais peut-être davantage encore empêcher le peuple russe de s'informer. Pourtant, aura-t-on pu éviter que chaque soldat de l'Armée rouge n'ouvre les yeux sur le monde non russe et ne dénombre les mensonges dont on l'a nourri depuis vingt-cinq ans ?

⁂

En d'autres lieux la manière varie, mais l'objectif demeure constant : conquérir ou neutraliser.

Proposition de retrait simultané des troupes soviétiques et américaines du nord et du sud de la Corée. Puis, annonce du retrait des seules troupes russes.

En Grèce, guerre civile. Markos contre gouvernement grec. « Démocratie » contre dictature.

Pression sur la Finlande. Immixtion dans la composition de son ministère. Et puis diminution de la moitié de sa dette de guerre.

En France, promesse de bateaux de blé (mais en français, bateau peut avoir un curieux sens). Et puis grèves, émeutes, déraillements.

⁂

Peut-être les craintes de M. Joseph Staline sont-elles de même nature que celles des ministres américains. Depuis la chute de la première bombe atomique, sur Hiroshima, qui n'a pas songé sans effroi à l'avantage quasi définitif que pourrait prendre l'assaillant, déversant sans crier gare sur l'assailli une pluie de bombes atomiques ?

Le dialogue du Palais de Chaillot, où depuis le 21 septembre les Nations dites unies palabrent, est, à cet égard, très édifiant.

Organisons un contrôle de l'énergie atomique et des industries s'y rattachant, proposent les U.S.A. Ce contrôle mis en place, il sera possible de détruire les armes atomiques existantes.

Non ! répond M. Vychinski. Détruisons d'abord les armes atomiques. Interdisons leur fabrication. Nous pourrons ensuite instituer un contrôle efficace. Et M. Vychinski d'ajouter : « Personne n'a le monopole des bombes atomiques. »

Si le sujet était moins grave, nous pourrions sourire. Aucune de ces propositions n'est acceptable par l'une et l'autre partie. Elles ne règlent d'ailleurs pas le problème. Que se passerait-il si la proposition russe était adoptée ? Le monde entier connaît l'existence des bombes américaines. M. Staline presque seul pourrait dire s'il y a des bombes soviétiques. Croit-on vraiment que dans cette situation les Américains acceptent de détruire les leurs ?

Et les Russes, qui interdisent l'accès de leurs frontières et qui viennent de limiter à 50 kilomètres autour de Moscou les déplacements des diplomates étrangers, accepteront-ils jamais le moindre contrôle de leurs industries et de leurs armements ?

M. Vychinski, à ce moment de la discussion, éprouve le besoin de faire un pas en avant. « Signons simultanément deux conventions, l'une pour la destruction, l'autre pour le contrôle », propose-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ? Les conventions étant signées commencera-t-on d'organiser le contrôle en même temps que l'on détruira les bombes ? (destruction ne signifiant pas nécessairement explosion du genre Bikini).

Où contrôlera-t-on la destruction des bombes ? Des bombes connues et évidemment pas des bombes inconnues que le contrôle seul pourrait faire connaître. La deuxième proposition russe ressemble fort à la première.

***

La question de Berlin est aussi une querelle d'Allemands. Le système actuel paralyse l'économie allemande. Seule une gestion quadripartite de l'ensemble de l'Allemagne (à la condition que les « Quatre » s'entendent) pourrait permettre la renaissance d'une activité économique. Mais il y a la Ruhr, la Haute-Silésie et personne ne veut de cette solution. En attendant, le blocus répond au gouvernement de Francfort, le mark oriental au mark occidental et M. Vychinski se désintéresse de la discussion du Conseil de Sécurité qui vient de se saisir de l'affaire.

***

Sommes-nous près de la catastrophe ?

Il manque évidemment bien des boutons de guêtre. Le bloc russe est peut-être plus hétérogène qu'on le pense. L'extension à toute l'Europe centrale d'une économie planifiée qui a fait faillite en Russie (entendons par là qu'elle n'a jamais empêché les crises et qu'elle n'a pas donné au monde russe un standard de vie convenable) provoque bien des heurts. Les incidents Tito et Gomulka en témoignent.

Le bloc américano-européen est moins homogène encore. L'alliance des « Cinq » de Bruxelles n'a de sens que si l'Amérique fournit des armes. Elle n'apparaît pas prête à le faire. La cinquième colonne française lui donne du souci.

L'Espagne de Franco doit fournir une tête de pont ou un bastion supplémentaire. Pourtant il sera difficile de faire tolérer Franco par les démocraties occidentales.

Nous pourrions ajouter que la perspective d'une nouvelle guerre ne plonge dans l'enthousiasme ni le citoyen américain, ni l'Anglais, ni le Français et pas davantage les autres hommes quel que soit le lieu de leur naissance. Mais l'homme, ni les hommes ne peuvent plus grand'chose à notre époque contre un tel cataclysme. 1939 nous met en garde contre une trop grande illusion.

***

Et pourtant si les prétextes ne manquent pas, où sont les vraies raisons d'un conflit, les causes profondes, essentielles ?

Le monde russe et le monde américain ne sont nulle part en compétition pour une terre vierge à conquérir, pour une source de matières premières — tous ces

enjeux des guerres passées (1). Conflit idéologique, alors ? Il doit y avoir longtemps que Staline ne croit plus à la révolution, au socialisme. Et les Américains admettent fort bien le goût des Russes pour le « communisme », à la condition qu'il reste russe.

Pas de vraie raison, mais la peur. Les partis communistes nationaux sont, entre les mains de Staline, un moyen de défense. Mais pour les Occidentaux, ils constituent le Cheval de Troie.

Alors connaîtrons-nous la guerre de la Peur ? Ou vivrons-nous ainsi, écrasés par les dépenses d'armement, jusqu'à ce que le temps délivre les gouvernants de leurs craintes et le monde de son angoisse ?

ZIMMER.

---

(1) On objectera : il y a la Chine. L'U.R.S.S. derrière les généraux communistes chinois et les U.S.A. derrière Tchang Kaï Chek ne se disputent-ils pas cet empire et ses richesses ?

Nous inclinons à croire que l'U.R.S.S. voudrait bien faire 400 millions de « communistes » supplémentaires (quelle magnifique infanterie !) et les U.S.A. aimeraient bien ne pas perdre 400 millions de consommateurs. Et si la guerre de la peur éclatait la Chine serait une excellente place forte pour la défense ou une base d'attaque, suivant le « protecteur ».

LE JEU D'ÉCHECS

Le jeu consiste,
j'y insiste,
à couillonner le roi ;
en termes courtois :
il faut que le roi
soit
échec et mat.

La reine,
à l'avant-scène,
est gardée par les tours,
Solides d'atours,
dominant alentours,
par les fous, alliés
aux cavaliers,
et par les pions,
afin que le couillon
finalement soit
le roi.

Le monde entier
est un vaste échiquier.
L'Allemagne, reine
à l'avant-scène
politique
et diplomatique,
est gardée par les tours,
tours
d'Amérique,
tours soviétiques,
solides d'atours,
dominant alentours.
Les pions
sont
arabes, slovaques,
grecs, moldovalaques,
onusiens, hébreux,
béneluxurieux,
et cætera.
Puis il y a
les fous, au choix !
ils sont beaucoup,
prêts au coup
du berger
(du mauvais berger),
des fous à lier.
Enfin les cavaliers,
qui ne marchent pas
droit,
à gauche Tito,
à droite Franco.

Et tous, reine, tours, fous, pions,
cavaliers, foi de Campion
(ça rime avec pions),
sèment le désarroi
afin de mieux chaque fois
couillonner le roi.

— Mais qui donc est ce roi
qui, quel que soit
le vainqueur ou le régime,
est toujours la victime ?
— C'est le Peuple Souverain,
roi contemporain
jamais détrôné
et toujours couillonné,
le jeu consistant
nonobstant
toute loi
toute foi
à chaque fois
couillonner le roi,
le Peuple Roi.

Léo CAMPION.

INDIVIDUALISME
ET
DÉMOCRATIE

Si l'on s'en tient aux apparences, l'idée démocratique a réalisé, depuis quelques années, des progrès considérables. Elle n'est même plus discutée ; elle n'a que des adversaires honteux, qui n'osent pas soutenir publiquement leur point de vue. Il n'est presque aucun Etat du monde moderne qui ne se dise démocratique, et les querelles idéologiques, entre les Etats-Unis et la Russie, par exemple, n'ont d'autre objet que de décider où est l'Etat le plus démocratique. En fait, il apparaît à la première réflexion que le problème n'est pas de distinguer et de choisir entre des degrés différents, mais entre des conceptions différentes de la démocratie Quoi qu'on ait déjà beaucoup écrit, dans un camp et dans l'autre, sur les conditions d'une « vraie démocratie », il ne sera peut-être pas sans intérêt de confronter les fondements philosophiques des deux conceptions, afin de les mieux comprendre et de les mieux juger.

Le problème politique est toujours un problème de rapports entre les citoyens et les Pouvoirs ; le problème philosophique correspondant est celui des rapports entre l'individu et la société. Sous quelque forme qu'ils se présentent, en effet, les Pouvoirs expriment toujours les nécessités sociales, les exigences du groupe ; même dans une monarchie, les intérêts du roi sont inséparables des intérêts du royaume. Aussi aurons-nous des régimes politiques différents suivant que l'on affirmera la primauté de l'individu sur le groupe ou celle du groupe sur l'individu.

On peut dire de la démocratie moderne, qui date de la Révolution française, qu'elle est individualiste. Son principe fondamental, c'est l'éminente dignité de la personne humaine : l'homme a sa valeur en lui-même ; il ne la tient pas d'ailleurs que de sa propre nature, et cette valeur fonde son droit. Ainsi apparaît la notion de droit naturel ; ébauchée par les stoïciens et développée par le christianisme, elle trouve son aboutissement logique et son application dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.* L'homme est esprit et en tant que tel il est sacré ; il est une fin en soi et non un moyen, selon les termes de Kant. De plus, il n'y a pas de différence entre les esprits et par suite tous les hommes sont égaux; ils ont donc tous les mêmes droits, qui sont, d'après la Déclaration : « La liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression » (article 2). Il est à remarquer que ces différents droits visent tous à protéger l'individu contre les Pouvoirs (la propriété devant assurer son indépendance). C'est que l'Etat tend, de lui-même, à opprimer les citoyens. Or, si l'homme ne peut vivre qu'en société, du moins ne vit-il pas pour la société. C'est au contraire la société qui a été instituée pour le servir, pour lui permettre de se développer aussi pleinement que possible. Telle est la théorie du « contrat social » que l'on trouve dans Rousseau et d'où il résulte que l'Etat est un moyen et non une fin. L'article 2 de la *Déclaration* l'affirme nettement : « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. » La seule valeur, la seule fin, c'est l'individu, et non le groupe. Par suite le meilleur régime est celui dans lequel les Pouvoirs, c'est-à-dire les représentants du groupe, émanent directement des citoyens, c'est-à-dire des individus, pour le service desquels le groupe est institué. Ce régime est la démocratie telle que la conçoit Rousseau : forme de gouvernement où chaque citoyen est à la fois sujet et souverain.

Ce lien entre l'individualisme et l'idéal

démocratique de 1789 fut bien vu par deux des plus profonds écrivains politiques du XIXe siècle, Comte et Marx. Le premier dénonça, en effet, « l'individualisme métaphysique et anarchique » de la Révolution ; le second affirma que cet « individualisme bourgeois » ne pouvait fonder une démocratie véritable. Ces critiques restèrent, cependant, sans efficacité immédiate et ce n'est qu'au lendemain de la première guerre mondiale qu'on vit apparaître des formes de démocratie ne reposant pas sur l'individualisme. Laissons de côté le régime soviétique, où diverses tendances furent d'abord représentées, pour considérer le fascisme et le national-socialisme, qui développèrent fortement la nouvelle conception de la démocratie.

Les fondements philosophiques de la doctrine furent très bien exposés par Dietrich, le chef de la presse du parti nazi, dans une conférence qu'il fit aux journalistes allemands en 1935. Voici ces fondements : « La pensée individualiste repose sur ce postulat que l'homme est un individu. Ce postulat est faux. L'homme n'apparaît ici-bas que comme membre d'une communauté. Il est dans tous ses actes un être collectif et on ne peut le concevoir que sous cet aspect. [...] Les seules données réelles du monde sont les races, les peuples, les nations et non les individus. [...] Le national-socialisme considère le peuple comme la seule réalité organique. [...] Puisque l'individu n'existe que par la communauté, ce n'est que d'elle qu'il peut tenir sa liberté. Si le national-socialisme reconnaît la liberté individuelle, c'est pour le plus grand profit de la communauté et afin de mettre à son service les forces constructives, les valeurs créatrices de la personnalité. Mais la liberté individuelle n'est pas un droit naturel de l'homme ; ce que ce dernier tient de la nature, c'est le sens du collectif, le sentiment de son devoir envers la communauté dans laquelle il est né ». (Cité par R. Capitant, dans un article consacré à l'idéologie nationale-socialiste : *Année politique*, oct. 1935.) Ce texte est particulièrement net dans son opposition aux principes de 1789 : l'individu comme tel n'a aucun droit ; il n'est pas une fin, mais un moyen, la seule fin, la seule valeur étant le groupe social. Il faut noter ici que le groupe n'est pas conçu comme la simple somme des individus qui le composent, mais comme une réalité *sui generis*, extérieure et supérieure aux individus. On s'étonnera peut-être de voir le nazisme pris comme exemple d'une conception de la démocratie, mais Hitler et Mussolini ne prétendaient-ils pas gouverner pour le peuple et par le peuple ? Peut-être avaient-ils tort de le prétendre ; toujours est-il qu'ils avaient cette conception de la démocratie — et qu'elle leur a survécu. On appelle justement totalitaire la démocratie ainsi conçue, parce qu'elle pose que le tout existe au-dessus des parties et leur confère toute valeur. L'individualisme affirmait la primauté de l'individu (le tout n'a d'autre valeur que celle des parties qui le composent); le totalitarisme affirme la primauté du groupe (les parties n'ont d'autre valeur que celle qu'elles tiennent du tout).

A ces deux positions philosophiques correspondent deux politiques qui ne peuvent que se heurter sans se comprendre. Par exemple, la démocratie individualiste semble liée au libéralisme sous toutes ses formes — si bien qu'on l'appelle souvent démocratie libérale ; notamment le libéralisme économique est naturel dans une société où l'on est avant tout soucieux de respecter les droits de l'individu et où, par suite, on est hostile à toute intervention de l'Etat dans les affaires des citoyens. Au contraire, le collectivisme, sous quelque forme qu'il se présente, est normal dans une société où l'on se propose avant tout d'assurer la prospérité du groupe et où aucun droit n'est reconnu à l'individu qui puisse porter préjudice à la collectivité. De même, sur un autre plan, la liberté d'opinion ne peut manquer d'être sacrée pour les uns (et l'on reconnaît la démocratie libérale à ceci que toutes les opinions y sont possibles) tandis que les autres la sacrifient sans peine à l'intérêt public (et l'on reconnaît la démocratie totalitaire à l'existence d'un parti unique). D'une façon générale, on est plus soucieux de morale que de politique dans les démocraties individualistes et l'on répugne à prendre des mesures qui seraient utiles à l'Etat mais ne respecteraient pas les droits de l'homme, tandis que dans les démocraties totalitaires on fait aisément passer la po-

litique avant la morale et l'on n'hésite pas sur les moyens à employer pourvu que la fin poursuivie soit atteinte.

Ces caractéristiques étant données, il paraît évident que les démocraties contemporaines tendent toutes à se modeler sur le type totalitaire. La transformation est chose faite dans les Etats de l'Est de l'Europe ; elle est en train de se faire dans les Etats de l'Ouest. Par exemple, les mesures d'exception prises en Angleterre et aux Etats-Unis contre les communistes montrent bien que les démocraties occidentales commencent à penser que le souci moral de respecter les droits de l'homme n'est pas toujours compatible avec l'existence même de la nation. Et ces mesures, qui prétendent lutter contre le totalitarisme, sont elles-mêmes d'inspiration totalitaire, puisqu'elles refusent, pour le plus grand profit du groupe, de reconnaître à certains individus les droits qu'elles reconnaissent à d'autres. Elles reposent sur le grand principe totalitaire formulé par Robespierre, peu fidèle en cela à Rousseau, dans un rapport à la Convention : « Il n'y a de citoyens dans la République que les républicains. » Toute politique qui prétend à l'efficacité doit en venir là : un régime ne peut être pleinement assuré de se maintenir qu'à la condition d'éliminer tous ses adversaires ; un gouvernement n'est efficace que s'il est fort et il est d'autant plus fort qu'il reconnaît moins de droits à ses ennemis. Les démocraties anglaise et américaine, qui avaient pu vivre jusqu'à présent en respectant tous leurs adversaires, s'aperçoivent aujourd'hui qu'elles ne pourront survivre qu'en les éliminant. Et ce passage du point de vue moral au point de vue politique est proprement le passage de la démocratie libérale à la démocratie autoritaire.

Autoritaire est, en effet, synonyme de totalitaire comme libéral d'individualiste. C'est qu'il n'y a d'autorité dans un Etat que par la subordination étroite des individus. On se plaint, en France, que l'Etat n'ait pas d'autorité et l'on regarde avec envie ces pays de l'Est où règne un ordre admirable. Tous ceux qui ont connu l'Allemagne et l'Italie avant la guerre, tous ceux qui aujourd'hui visitent la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie ou la Pologne, de quelque opinion qu'ils soient, sont d'accord pour reconnaître que les pays totalitaires obtiennent des résultats dont les démocraties occidentales sont fort éloignées. Qu'il s'agisse d'urbanisme, d'équipement scientifique, industriel, agricole ou militaire, les pays de l'Ouest semblent rester, à ressources égales, bien en arrière des pays de l'Est. Cela n'est pas surprenant. Ce qui surprendrait, au contraire, c'est qu'un Etat où chaque individu est considéré comme un outil dont il faut tirer le meilleur rendement possible (l'outil, c'est ce qu'on « utilise ») n'obtînt pas en effet un meilleur rendement qu'un Etat qui reconnaît aux citoyens le droit de grève, la liberté d'opinion et la possibilité de changer de gouvernement plusieurs fois par an. On ne saurait nier ni l'impuissance des démocraties libérales ni l'efficacité des démocraties totalitaires ; mais toute la question est de savoir si la valeur d'un régime se mesure à son efficacité. Lorsque cette efficacité a pour condition l'asservissement et l'abêtissement des individus, est-elle préférable à l'impuissance ? Sera-ce un grand peuple, un peuple heureux, qu'un peuple de robots ? Il est frappant de constater, avec les sociologues, que les civilisations où l'individu est le plus étroitement subordonné au groupe, où le sens de la collectivité (pour reprendre les termes de Dietrich) est le plus développé, sont les civilisations primitives, celles où l'homme est le moins évolué. Cet esprit de discipline que les Occidentaux ne peuvent s'empêcher d'admirer dans les Etats de l'Est, c'est le contraire même de l'esprit. Certes, il est beau de voir les jeunes Polonais ou les jeunes Yougoslaves travailler en chantant à reconstruire leur pays. Mais si cet enthousiasme, cette foi, ce dévouement sont obtenus aux dépens de l'esprit, si l'on est obligé de sacrifier la culture au « rendement », le spectacle de cette jeunesse, heureuse de son esclavage, n'a plus rien que d'attristant. « Seul l'Esprit, disait Saint-Exupéry, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme. » Il n'y a d'humanité que par la culture. Et peut-il y avoir vraiment une culture dans des pays où sont interdits la plupart des livres qui se publient dans le monde ? où l'enseignement du français — instrument de culture par excellence — est condamné ? où les esprits sont imprégnés, dès leur éveil, d'une doctrine qu'ils ne peuvent vraiment

comprendre parce qu'on leur refuse la possibilité d'en douter ? A quoi bon bâtir de splendides écoles si l'on ne veut pas y donner une vraie culture qui fasse de vrais hommes ? Il est difficile de croire que l'abêtissement systématique des hommes soit le meilleur moyen d'élever l'humanité.

Toutefois, les vices apparents de la démocratie totalitaire ne doivent pas nous faire oublier les vices cachés de la démocratie individualiste. Comme les marxistes l'ont bien montré, le libéralisme économique est lié au capitalisme, c'est-à-dire à l'exploitation de l'homme par l'homme. Il n'y a pas de respect humain véritable dans un régime qui oblige la masse des individus à travailler pour le profit de quelques-uns. La liberté individuelle n'est sacrée qu'autant qu'elle ne recouvre pas la possibilité pour les riches d'exploiter les pauvres. La liberté de la jungle, c'est-à-dire le droit qu'ont les forts de dévorer les faibles, n'est pas la vraie liberté. De même la propriété n'est un droit naturel de l'homme que dans la mesure où elle assure son indépendance et non son esclavage Aussi ne peut-il être question de choisir entre le libéralisme capitaliste et la tyrannie totalitaire ; les deux régimes, qui tendent d'ailleurs à se confondre, sont aussi funestes l'un que l'autre à l'homme. Si l'humanité veut survivre, il faudra qu'elle trouve une nouvelle formule d'équilibre entre l'individu et la société, une formule qui ne sacrifie ni les intérêts de la collectivité au profit de quelques individus ni la liberté des individus à la grandeur d'une entité collective. La maxime kantienne est plus que jamais impérative : il faut traiter l'humanité, en soi-même et en autrui, toujours comme une fin, jamais comme un moyen. Il n'y a d'autre critérium de la valeur d'un régime que le respect de l'homme.

Georges PASCAL.

CEUX D'HIER

SÉBASTIEN FAURE

Ceux qui l'ont bien connu, et par là même, bien aimé, me sauront gré, j'en suis sûr, de l'évoquer ici, tel qu'il fut souvent devant eux : et cela, non dans les acclamations qui fêtaient en lui, quand il était à la tribune, un orateur admirable, mais dans l'intimité d'un de ces nombreux banquets qui lui furent offerts et qu'il présidait avec une souriante bonhomie.

Ses camarades, tous ses disciples, n'ignoraient pas qu'il avait composé, paroles et musique, de petites chansons sans prétention littéraire, que, s'il en était prié, il aimait à chanter au dessert. Et il chantait de cette voix un peu faible des compositeurs dont Courteline a dit qu'elle est « l'indice d'une conscience tranquille ».

J'ai retenu le refrain de l'une d'elles, et, parmi ceux qui me liront certains ne le répéteront pas sans émotion :

Je vous le dis, amis, veuillez m'en croire,
Si vous voulez goûter le vrai bonheur,
Ne cherchez pas la richesse et la gloire,
Cherchez la paix de l'esprit et du cœur.

Si, comme écrit Buffon, « le style, c'est l'homme », on peut dire que Sébastien Faure est tout entier dans ces quatre vers, simples comme il le fut lui-même — profondément, courageusement.

« La paix de l'esprit et du cœur » ? Il en était lui-même tout habité. On ne trouve dans la vie, hélas ! que ce que l'on y apporte. C'est cette paix de l'esprit et du cœur que, sans qu'il lui en coutât, puisqu'elle était en lui, Sébastien Faure apporta, non seulement à ses partisans, ses amis, mais à ses détracteurs — si violemment ou stupidement ses ennemis. Il n'avait pas besoin de haïr pour apparaître sincère dans ses convictions. Il aimait les hommes, si peu dignes qu'ils puis-

sent être et il s'était, autant par une fraternelle pitié que par une fraternelle sagesse, consacré à leur émancipation. Et jusqu'au bout, passée même sa quatre-vingtième année, il n'a pas cessé de s'y prodiguer. Il eût pu faire l'épigraphe de sa vie ce refrain d'une ballade de Villon :

En cette foi, je veux vivre et mourir.

Son éducation toute chrétienne l'avait disposé à faire un croyant. Si, tout jeune encore, il dénonça publiquement, comme fausse et oppressive, la croyance en un Dieu — que les hommes qui fondent sur lui leur usurpation et leur pouvoir n'ont su que faire à leur odieuse et ridicule image — sa foi ne baissa jamais qu'il avait mise toute dans une lente, trop lente, mais certaine perfectibilité humaine ; dans un progrès, trop souvent négatif, mais finalement positif grâce aux efforts des hommes.

Il professait, comme on le chante dans *l'Internationale*, qu'il n'est pas de sauveur suprême, et que chacun de nous ne peut être et ne sera sauvé que par soi. Il s'était voué à apprendre aux hommes, par-dessus les classes et les nations, que nous ne saurions atteindre à une vraie grandeur qu'en nous élevant toujours au-dessus de nous-mêmes. Et c'est cela que fut l'anarchisme de Sébastien Faure — jamais barbare, volontiers souriant, ennemi des gestes forcenés comme des mots grossiers.

Il est ainsi resté incorruptible, l'homme de son premier livre : *La Douleur universelle*, duquel tous ses autres livres, des milliers d'articles et tant d'émouvants discours sont découlés — comme d'un même glacier s'écoulent plusieurs rivières également admirables dans leurs cours.

Cette douleur universelle, que tant de siècles de superstition et de servitude ont profondément enracinée chez les hommes, il s'en était fait le thérapeute. Il n'a pas cessé de lui porter remèdes. Il savait que sa tâche était bonne et que, pour si lointain qu'il se montrât encore, le salut du monde était au bout de la route où il ne craignait pas de s'engager.

J'ai pu constater combien il déconcertait certains de ses auditeurs — ceux qui, sur la foi des journalistes, lesquels dénonçaient en lui « un démolisseur aveugle », s'attendaient à voir rouge en l'écoutant. Qu'il eût pour contradicteur un prêtre auquel il administrait ses « douze preuves de la non-existence de Dieu » ou un laïque madré, politicien loué au capitalisme, il se maintenait, par son admirable éloquence, égal à soi-même. Aucune emphase, aucune grandiloquence ; mais, en revanche, une politesse fine, nuancée, volontiers onctueuse, mais implacable, et dont on peut dire qu'elle n'est plus de notre temps, où les orateurs se font entendre souvent d'autant plus péremptoires que le vide est plus vaste en eux.

Un de mes amis qui connaissait Sébastien Faure depuis plus de cinquante ans, depuis le fameux Procès des Trente, où il se révéla, m'assurait que, dès ce moment, il avait été l'orateur abondant, mais jamais touffu, et riche d'une impeccable et irréfutable dialectique qui, jusqu'au bout, a fait l'admiration non seulement des foules subjuguées, mais de certaines élites.

Son prestige tenait uniquement en ceci : que, « cherchant toujours la paix de l'esprit et du cœur », il n'en appelait qu'à la raison, au bon sens, pour se gagner ceux auxquels il parlait. Il était revenu depuis longtemps de la vanité d'avoir sur le moment raison coûte que coûte, et, d'abord, au détriment de la vérité. Il ne tendait que vers cette vérité — celle qu'il a obstinément et fervemment servie.

Elle a été, puis-je dire, la Muse unique de sa vie comme de son œuvre. Il la servait encore quand il entreprenait, avec des moyens de fortune, de réaliser cette *Encyclopédie anarchiste* dont on écrira peut-être un jour qu'elle est la Somme de l'Homme libre.

Je sais que, mort pendant l'occupation allemande, il ne s'est pas éteint désespéré. Jusqu'au bout, cette foi en la perfectibilité de l'individu, cette foi en la réconciliation finale des peuples avec l'homme, cette foi dans le salut de celui-ci l'a éclairé et soutenu.

Sébastien Faure est mort digne de Sébastien Faure. Il n'avait pas rêvé une autre fin, ni une autre récompense. Maître de soi-même, goûtant, malgré tout, la paix de l'esprit et du cœur.

Je voudrais que cet insuffisant hommage, que j'ai composé de mon mieux, montrât à ceux qui liront ces lignes combien j'ai été heureux d'être de ses disciples, et combien je reste honoré d'avoir été reçu dans le nombre de ses amis.

Jean DELLIS.

La défense de l'Homme par la paix

DANS le vaste Colisée qu'est le monde actuel, les Néron 1939 ont, pendant cinq ans, fait se battre les uns contre les autres leurs esclaves-gladiateurs. Ils étaient tous là sur les gradins, à contempler le spectacle : Hitler, Beck, Churchill, Daladier, Mussolini, Staline, Tojo, Roosevelt.

Le résultat du sinistre divertissement a été la mort de quelques dizaines de millions d'hommes.

La défense de l'homme, c'est, sans doute, d'obtenir pour lui le droit de travailler, de posséder les produits de son travail, d'aller et de venir, de penser et d'exprimer sa pensée. Mais pour travailler, pour penser, il faut, d'abord, être, il faut vivre. Vérité de La Palisse ? Certes ! Ne méprisons point de telles vérités : elles peuvent correspondre à de profondes vues cartésiennes ; et, en tous cas, elles valent mieux que des mensonges sanglants.

La défense de l'homme doit débuter par l'effort pour détruire la guerre destructrice et pour sauvegarder la paix.

***

Reprenons donc, ici, les thèmes souvent développés au cours de nos campagnes pacifistes antérieures. Vainement ? Non. Aucune parole sincère, aucun geste généreux n'est jamais perdu. Aucun ne passe sans laisser quelque trace. Mais il serait puéril de croire qu'on peut édifier la grande Cité Fraternelle en quelques pauvres dizaines d'années...

Redisons que la guerre a toujours représenté la suppression ou plutôt le renversement des règles les plus précises de la morale courante ; qu'elle est le vol, le viol et l'assassinat généralisés.

Redisons que ses maux l'emportent infiniment sur les inconvénients de n'importe quelle autre solution appliquée aux conflits entre peuples.

Redisons qu'elle est le *crime des crimes et la folie des folies.*

Redisons que le progrès des techniques scientifiques procure des moyens d'extermination de plus en plus terribles ; si bien qu'une guerre nouvelle serait la destruction, sinon de l'humanité tout entière, du moins de ses groupes les plus évolués.

S'il est vrai que ce soit l'humanité qui donne son sens à la planète — l'humanité créatrice d'art, de science, de pensée philosophique et religieuse — la guerre possible anéantirait toutes les valeurs qui donnent une signification à l'existence ; elle enlèverait à notre terre sa raison d'être.

La guerre n'est pas un mal relatif, un mal parmi d'autres maux. Elle est le pire des maux, le mal par excellence, le *mal absolu.*

A mal absolu, remède absolu : *pacifisme intégral, paix sans aucune réserve.*

***

De cet idéal pacifiste durable, quelle conséquence déduire pour le présent ?

En face des blocs qui s'affrontent, la NEUTRALITE !

Neutralité à la suisse ou à la suédoise.

Rendons hommage à ces deux nobles peuples qui ont réussi la tâche difficile de ne point participer au récent massacre, et qui ont aidé, magnifiquement, à soulager d'immenses douleurs.

Et suivons leur exemple.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de mettre sur le même plan U.S.A. et U.R.S.S., au moment où l'on refuse de participer à leur lutte armée.

En dépit des critiques que peuvent justifier certains aspects du régime américain, ce régime n'a rien de commun avec celui qu'imposent le dictateur et les bureaucrates des Soviets au malheureux peuple russe ; régime de misère et de servitude, de tyrannie policière et de mouchardage organisé, de perfidie diplomatique, de bellicisme camouflé, d'impérialisme dominateur.

Je n'oublie pas non plus le fait que, si nous mangeons du pain à notre faim, nous le devons, en partie, aux sacrifices du peuple américain payant des impôts accrus pour aider à nous nourrir.

Mais les amis désintéressés que nous comptons parmi ce peuple ne réclament pas de nous, en échange du service rendu, une aide militaire.

Et la différence des régimes ne nous impose pas l'obligation de faire, pour l'une des deux causes, massacrer nos enfants.

Il n'était pas indispensable de les faire, en 1939, *mourir pour Dantzig ;* il serait monstrueux de les faire, aujourd'hui, *mourir pour Berlin.*

Quand Romain Rolland écrivit, en 1914, un livre (qui nous semble aujourd'hui bien anodin) pour tenter d'obtenir que nous restions *au-dessus de la mêlée,* un plumitif de gauche répondit par un ouvrage : *Etes-vous neutre devant le crime ?*

Répondons, en adaptant aux circonstances la phrase célèbre de Bertrand Russel : « Pas un seul des crimes que l'on veut empêcher par la guerre n'est un crime aussi grand que la guerre elle-même. »

⁂

Il y a quelques jours, dans le journal *Le Monde* (15 septembre 1948), M. Maurice Duverger souhaitait que l'Europe se fédérât et fît garantir la neutralité de cette Fédération à la fois par les Etats-Unis et par l'U.R.S.S.

La solution, certes, serait excellente si les « Deux Grands » y consentaient. Mais il est douteux que tous les deux y consentent. Et il n'est pas nécessaire d'obtenir ce consentement pour proclamer, d'urgence, la *neutralité française,* en attendant plus et mieux.

Car c'est autour de cette idée que devraient s'ordonner tous les efforts orientés vers un meilleur avenir.

Union occidentale entre la France, le Bénélux, la Grande-Bretagne, l'Italie ? Certainement ! Nous devons applaudir chaque fois que disparaît ou que s'abaisse une frontière, avec ses douaniers et ses policiers. Mais il devrait être bien entendu qu'il se n'agit pas de grouper ces puissances pour les jeter ensemble dans la guerre.

Relèvement économique et politique de l'Allemagne et du Japon ? Certainement ! Pour mon compte, j'apprécie la sincérité d'un pacifiste à l'attitude, plus ou moins humaine, qu'il prend à l'égard des peuples vaincus. Mais il ne s'agit pas de constituer, au centre de l'Europe, ni à l'est de l'Asie, la base industrielle des guerres futures ou prochaines.

Pour ces peuples, comme pour l'Union occidentale, comme pour nous, *neutralité !*

⁂

L'objection la plus forte, c'est que la proclamation de la neutralité française n'empêcherait pas notre pays d'être occupé par l'un des belligérants et d'être, ainsi, jeté dans la guerre.

Evidemment. Mais, d'abord, la volonté de neutralité mettrait fin aux absurdes dépenses entraînées par le désir de participer à la guerre d'un côté ou de l'autre. Puis il se pourrait que l'occupation étrangère fût moins néfaste que la participation à cette guerre. Le Danemark et la Norvège, occupés, contre leur gré et contre tout droit, lors de la dernière guerre mondiale, ont moins souffert que la malheureuse Pologne, jetée dans l'horrible mêlée par la faute de ses dirigeants. Enfin si, en de telles circonstances, la guerre devait fondre sur nous sans que nous ayons eu à son déclenchement la moindre part, nous aurions le droit de la considérer comme un cataclysme semblable à un tremblement de terre ou à

un raz de marée, indépendant de toute adhésion volontaire. Pour un stoïcien, ce serait une satisfaction ; une mélancolique, mais austère satisfaction.

***

Je m'étonne qu'aucun homme politique notoire ne réclame cette neutralité. Il me semble que s'il avait la possibilité, et le courage de le faire, il aurait vite rallié à cette cause des millions de Françaises et de Français.

Pour le moment, je vois tous les politiciens connus, de Maurice Thorez à Charles de Gaulle, constituer le même parti : *le parti de la guerre.* Certes, un détail les divise, le choix du cobelligérant. Mais les uns et les autres veulent ou acceptent les massacres, les fusillades, les torpillages, les bombardements. Et si certains excluent l'arme atomique — en proclamant le caractère humanitaire de toutes les autres armes ! — c'est seulement parce qu'ils ne possèdent pas encore ces fameuses bombes !...

Même en dehors des milieux politiques, je ne vois pas, en France, d'homme notoire capable de prendre la tête de cette croisade.

Tant pis ! Nous autres, hommes obscurs, crions, quand même, la vérité !

Pour la défense de l'homme français, neutralité française !

Félicien CHALLAYE.

L'Homme et les Mythes

LES NOUVEAUX DIEUX

Nos grands-pères se posaient souvent le problème du destin de l'homme. C'était au début du siècle. Le monde civilisé vivait dans le calme et idolâtrait la science. Après un moment d'émoi causé par les écrits des poètes maudits et par les bombes des anarchistes, l'humanité reprenait sa marche en avant, berçant un nouveau mythe, le Progrès. Nos grands-pères avançaient d'un pas assuré, l'œil fixé sur la tour Eiffel et fredonnant la *Valse bleue.* Parfois, étouffant un peu dans la carcasse de leur rationalisme, et sentant le besoin d'une petite crise d'inquiétude métaphysique, ils songeaient aux fins dernières et devenaient graves.

Nos grands-pères étaient des enfants. Nous payons aujourd'hui leurs illusions, avec les intérêts composés, comme il se doit, car la vie est un créancier implacable. Pour avoir cru que Blériot nous ouvrait les portes d'une cité bienheureuse, ils nous ont préparé la bombe atomique. De sorte que, par compensation sans doute, nous avons quelque peu régressé quant aux thèmes de méditation. Le destin de l'homme ? Nous en reparlerons demain, comme dit la chanson. Ou du moins, si nous en parlons encore, ne nous dissimulons pas la gratuité du propos. « Vivre d'abord, philosopher ensuite. » Ce qui importe, c'est avant tout de sauver l'homme, donc de le défendre contre ce qui le menace.

Mais, d'abord, l'homme en vaut-il la peine ? C'est une question dont on peut débattre sans fausse pudeur. En ce qui me concerne, je suis *pour,* modérément mais fermement. Avec beaucoup de raisons, dont l'une me paraît péremptoire : l'extinction générale de l'espèce humaine laisserait très probablement subsister

quelques individus, dans un dénûment matériel et intellectuel à peu près total. On peut très bien imaginer, pour eux, une espèce de retour à l'âge des cavernes. Tout serait à recommencer, avec les mêmes erreurs, ou pire, et pour se retrouver ensuite à peu près où nous en sommes. Autant essayer d'en sortir tout de suite, puisque nous avons franchi quelques caps difficiles dans le cours des millénaires qui vont d'Adam ou du néanderthaloïde à l'homme du XX[e] siècle.

Va donc pour la défense de l'homme, c'est assez original pour qu'on s'y intéresse, et assez complexe. Car une première question se pose tout de suite : quel homme avons-nous à défendre ?

J'entends les protestations de maint lecteur dont le siège est fait depuis longtemps. « Belle demande, dira-t-il. Comme si l'on ne savait pas ce que parler veut dire ! Il faut défendre l'exploité contre l'exploiteur, le bon contre le mauvais, le persécuté contre le persécuteur ! D'un côté le S.S. de Dachau, l'exécuteur de la N.K.V.D., le criminel qui lance la bombe atomique. De l'autre le déporté des camps, la victime du commissaire, la femme qui risque d'être pulvérisée en allant chercher son pain. Le problème est simple : défendre l'homme, n'est-ce pas prendre le parti des victimes contre les bourreaux ? »

Comment ne pas être d'accord, en théorie, avec un tel bon sens ? Mais, en face des réalités, le choix est plus difficile. Car nous sommes à peu près tous dans les dispositions propices à devenir alternativement victimes et bourreaux, suivant les rapports de force. J'ajoute aussitôt que je ne mets pas en cause ce que Céline a nommé « l'éternelle vacherie humaine ». C'est un élément dont il faut tenir compte, sans plus, car il se trouve sans doute largement compensé par certains antidotes qui n'ont perdu de leur efficacité que très provisoirement. Les moralistes sont gens fort ennuyeux quand ils n'ont pas le génie de Rousseau ou le talent de Paul Léautaud. Les uns, après le Genevois, ont enfourché le dada de l'optimisme en prétendant que l'homme était bon. Les autres, travaillés par la bile ou exploitant un filon sans égal, ne voient partout que calculs et scélératesse. On s'explique mal, selon ces extrêmes, que l'humanité dure encore, ou qu'elle n'en soit pas depuis longtemps à s'épanouir en paradis terrestre.

Si l'on s'attache à la psychologie de l'homme contemporain, on découvre le véritable aspect du problème. Les bourreaux sont le plus souvent des brutes, mais des brutes fanatisées. Le S.S. de Dachau exterminait au nom de la race supérieure, créatrice d'ordre et de bonheur à partir de son hégémonie ; le sicaire de la N.K.V.D. croit travailler au triomphe du prolétariat ; quant au Yankee survolant Hiroshima, il lançait sa bombe au nom de la liberté.

Et ceux qui tirent les ficelles ? Ma foi, au risque de passer pour une réincarnation de Candide, j'ai fortement tendance à croire qu'ils sont *possédés*, eux aussi, par un même fanatisme. Il est trop facile de tout expliquer par la canaillerie des puissants, on ne peut s'en tirer ainsi avec les Truman, Staline, Hitler. C'est un argument d'autant plus dangereux qu'il s'attaque aux causes secondes et néglige les principaux coupables. J'ai nommé les Mythes dont l'homme contemporain est infesté.

« Dieu est mort ! proclamait Nietzsche. Le formidable événement est venu sur des pattes de colombe. » L'homme assista calmement à l'agonie, comme à celle d'un aïeul qui a fini sa carrière. Il avait vécu longtemps avec le Dieu de l'Eglise, recherchant son appui, subissant ses rudes coups, et s'habituant peu à peu à se diriger sans lui puisqu'il déclinait à vue d'œil, dépassé par les événements. Quand il s'éteignit, l'homme ne comprit pas que la succession était ouverte, et ce fut une véritable invasion de nouveaux dieux. Les Mythes s'insinuèrent d'abord sans bruit dans les écrits de quelques doctrinaires plus ou moins obs-

curs en leur temps, aujourd'hui illustres. Puis ils se fortifièrent, assurèrent leur position, et finalement se livrèrent des combats gigantesques à travers des masses d'hommes lancées les unes contre les autres, en utilisant le fanatisme aussi bien que les plus sordides intérêts privés.

Nous ne sommes pas à la fin du combat mais, au moins, si nous nous jetons dans la bataille, sachons reconnaître nos véritables ennemis. Que les défenseurs de l'homme se comptent d'abord en fonction d'un premier principe. Il n'est pas nécessaire que chacun d'eux n'ait jamais participé à l'erreur, peut-être vaut-il mieux avoir été vacciné par une expérience. Mais ce qui est essentiel, ce qui doit être le dénominateur commun de la nouvelle troupe, c'est la volonté d'attaquer sans merci et d'exterminer ces dieux imposteurs que sont les mythes modernes.

Alain SERGENT.

CAUSERIE DU DOCTEUR

DU fait de sa confrontation permanente avec les misères humaines, le médecin est amené par le jeu d'une sympathie instinctive et raisonnée à prendre la défense de l'homme.

Héritier d'une tradition plusieurs fois millénaire de savoir, de conscience et de dévouement, à lui plus qu'à tout autre s'applique la maxime de Térence : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

C'est ainsi que préposé à l'origine au rôle presque exclusif de thérapeute, il lui incombe aujourd'hui, grâce aux progrès de la science et de la sociologie, d'être non seulement un défricheur de techniques hardies au sein de laboratoires savamment outillés, mais encore un éducateur et un guide au point de vue individuel et collectif.

Nul ne peut méconnaître à l'heure actuelle l'existence des vastes courants altruistes qui traversent le monde. Ils permettent désormais de considérer l'homme non plus comme une entité isolée dans une société passive, voire indifférente, mais comme une valeur intrinsèque, intégrée dans un tout et devenant l'objet de soins constants et attentifs.

Au médecin moderne revient l'honneur de l'avoir pressenti et d'avoir apporté déjà une large contribution à l'édification des lois sociales.

Maintenant il doit dépasser l'angle strict du cadre nosographique et aborder l'homme sous les objectifs multiples et divers de l'éducation, de l'hygiène et de la prophylaxie.

Dans les articles qui vont suivre, nous envisagerons d'abord la défense de l'homme du point de vue génétique, c'est-à-dire familial et racial.

Nous étudierons donc les conditions optima du mariage et des problèmes qui s'y rattachent : consanguinité, stérilité, etc.

Nous insisterons ensuite sur la prévention des tares héréditaires (malformations, épilepsie, arriération mentale), l'hygiène de la femme enceinte et du nourrisson, la protection du premier âge et la délinquance des enfants anormaux, perversions sexuelles, etc.

Un chapitre important sera réservé aux maladies infectieuses qui paient un lourd tribut à la mortalité infantile, la nécessité des vaccinations (variole, antidiphtérique, B.C.G.).

Nous aborderons ensuite l'étude des grands fléaux (tuberculose, syphilis, cancer), les maladies vénériennes en particulier. Nous parlerons de la prostitution et de ses conséquences sociales.

Nous entreprendrons enfin la défense de l'homme contre les intoxications endogènes et exogènes (abus alimentaires avec leur correctif : la diététique rationnelle), tabac, alcool, stupéfiants ; les intoxications industrielles (oxyde de carbone, benzol, etc.).

Dans un dernier chapitre, nous nous attacherons à considérer les effets du sport, de la culture intellectuelle et des arts sur le comportement humain.

En un mot, nous nous efforcerons de tracer les étapes de la lutte entreprise contre les tares héréditaires et les maladies qui entravent le développement normal et harmonieux de l'Homme.

Dr Yvonne MENNERET.

ET CIRCENSES

Notre époque, il est à peine besoin de le dire, est exceptionnellement troublée. Les remous que provoquent les années de guerre, le bouleversement qui s'ensuit, ont créé un état de confusion et de déséquilibre au travers duquel chacun s'essaie vainement à retrouver quelque stabilité.

En de semblables conjonctures, l'Histoire en témoigne, les foules consternées n'espèrent plus de salut qu'en un homme providentiel. Là où les systèmes politiques axés sur le libéralisme, sur la discussion et le droit de chacun à l'orientation de la société sont en défaut, il leur semble que seul un être presdestiné, messie, César ou fuhrer, soit en puissance de remettre les choses en ordre.

Mon dessein n'est pas d'analyser ici, à la faveur de parallèles historiques, ce que cette croyance peut comporter de fallacieux. Mais contraint trop fréquemment, et cette fois encore, de subir la volonté du plus grand nombre, me bornerai-je, examinant réalistement la situation, à supputer l'événement.

Si les temps sont mûrs pour un pouvoir personnel, encore faut-il que le personnage promis à l'exercer existe, qu'il prenne conscience de sa mission et que ceux qui, demain, se courberont devant sa loi, le reconnaissent dès maintenant.

Or, l'homme capable de rallier les enthousiasmes, l'homme pour qui chaque citoyen de ce pays vibre d'admiration et de gratitude, l'homme qui peut briser la gangue des égoïsmes particuliers, ressusciter la confiance et faire renaître dans toutes les classes le sens de la patrie, du social, de la grandeur et de la foi est là, vivant et bien vivant. Qu'il le sache, qu'il ose, il vaincra. Parce qu'il est le plus fort, comme disait l'autre qui avait le sens des formules sinon celui du ridicule.

Tout récemment on a pu mesurer l'emprise morale de ce héros sur ses concitoyens et la faveur dont ils l'entourent, laquelle dépasse la simple popularité. Plus d'un million de personnes se sont ruées sur son passage pour l'acclamer. Il a traversé Paris en triomphateur, debout dans une voiture découverte, répondant aux vivats par un geste de ses bras mi-ployés. Son mérite n'est pas mince. Pour n'avoir pas désespéré aux sombres jours de la défaite de Belgique, il a franchi les mers et ramené la victoire dans notre camp. Tant de valeur appelle l'admiration unanime et justifie la liesse de cette foule réconciliée dans son adoration. Lui seul, sans déchirement, peut demain s'investir au plus haut poste. Ses succès, sa gloire et l'intense exaltation que son seul nom provoque en sa patrie lui dictent ce devoir sublime.

Cet homme, vous l'avez reconnu, c'est Marcel Cerdan.

⁂

J'entends bien qu'on va me taxer de fantaisiste et juger mon propos peu sérieux. Qu'on y réfléchisse. Si les hommes ont les maîtres qu'ils méritent, tout désigne un boxeur pour diriger nos contemporains. Les politiciens sont usés. Les militaires, après leurs prouesses de 39-40, appartiennent désormais au genre bouffon. Nous sommes à l'âge du sport et il faut vivre avec son temps.

Et puis toute autre solution est imparfaite. Les Français cherchent un homme. De Gaulle en satisfait la moitié et met l'autre en fureur. Thorez, par corollaire, parvient au même résultat, en inversant les moitiés. Cerdan trouve ses fervents dans les deux camps. Avec lui, on fait l'économie d'une guerre civile. Le fait n'est pas négligeable.

⁂

Mais, cessons d'en rire. Aussi bien l'histoire ne contient-elle pas qu'un aperçu comique. Il reste la constatation amère qu'en notre siècle, ce qui passionne le public dans son ensemble et son tréfonds, c'est une belle brute, velue comme un gorille, ignare comme un gendarme et virtuose en l'art d'assommer.

Déjà, après l'autre guerre, le même en-

gouement avait saisi les masses qui ont déliré devant Carpentier.

Je veux bien que la boxe est un sport, que dans la gamme on étiquète même le sport « noble ». Encore que l'homme de goût, devant le faciès de ses protagonistes reste tenté de chercher ailleurs quelque teinte d'aristocratie. Je sais bien aussi que des initiés prétendent qu'il ne s'agit pas d'un jeu exclusivement brutal. Que de la beauté se révèle, et de l'élégance, dans la souplesse de l'esquive, la précision du coup décoché, la rapidité d'attaque et de parade de deux athlètes puissants.

Mais là n'est pas ce qui suscite la frénésie de la majorité. Il suffit de vivre l'atmosphère d'un match, de suivre dans le spectacle et les clameurs des fervents ce qui les exalte pour se persuader qu'au contraire c'est la brute qui les enthousiasme.

« Vas-y ! », « Sonne-le ! », « Crève-le ! », spécimens choisis des apostrophes que les supporters hurlent aux combattants, alternées avec les quolibets féroces à l'adresse du vaincu.

Excités, mis hors d'eux-mêmes et des règles mêmes de leur jeu, les champions s'enfièvrent à cette rumeur furieuse et la joute dégénère dans la sauvagerie. Le sang coule des lèvres tuméfiées, des arcades sourcilières fracassées et l'on s'applique à cogner sur ces plaies ouvertes, cependant que la salle trépigne d'allégresse. Frénétiques, les « sportifs » exultent, depuis le débitant ventru qui hisse laborieusement son obésité sur la banquette pour ne rien perdre du coup d'œil, jusqu'à l'arpète poitrinaire qui brûle son restant de poumons à encourager son favori.

Qu'y a-t-il de noble dans tout cela ?

⁂

A cet engouement pour un spectacle avilissant, ne manquent pas de s'ajouter les manifestations d'une effarante sottise. La lecture de la presse, et pas seulement spécialisée, durant les quinze jours qui précédèrent le match Cerdan-Zale, est édifiante. Le paroxysme fut naturellement atteint le jour même du combat où la passion devint hystérie. Photographes et cinéma furent mobilisés et la radio porta en pleine nuit dans chaque demeure l'écho de l'uppercut. Aucun détail n'avait été laissé dans l'ombre. Chacun sut que la famille Cerdan était à l'écoute à l'autre bout du monde (à l'exception toutefois du grand-père cardiaque qu'on contraignit affectueusement à garder la chambre) et que Mme Cerdan ponctuait chaque direct de son époux d'un fervent signe de croix.

Car Dieu lui-même eut sa part dans cette affaire et la religion y fut bien portée. Les boxeurs sont gens bien-pensants. Zale assiste, paraît-il, à la messe tous les matins et on nous assure qu'avant chaque contrat il s'agenouille sur le ring pour une ultime prière. Quant à Cerdan, il fit le match de sa vie avec une médaille de sainte Thérèse cousue dans sa culotte. Du haut de son paradis, la petite sainte a dû en rougir de plaisir et de confusion.

Du reste, tout est touchant, dans cette histoire, depuis ces pieux témoignages jusqu'à l'émouvant esprit de famille des Cerdan. L'épouse anxieuse à son poste de radio, le frère qui traverse les Amériques en éclair pour étreindre son cadet, et le télégramme que dépêchent *in extremis* les deux enfants du héros. « Frappe fort, papa ! » transmettent par-delà les mers ces angelots aux têtes bouclées. Comme c'est attendrissant et qu'on les embrasserait ces chérubins chez qui de sages éducateurs cultivent de si délicieux instincts !

Et la foule se gargarise de cette stupidité et de ce mauvais goût. Le thermomètre de l'abrutissement plafonne à des hauteurs rassurantes pour les gouvernements. *Panem et circenses !* Quel progrès depuis deux mille ans ? Poète, savant, chercheur, rien n'existe devant le gladiateur.

Il n'y a pas d'argent pour nourrir des gosses affamés, pas d'argent pour loger des sans-abris, pas d'argent pour les laboratoires et les hôpitaux, mais on trouve facilement cent millions à donner en partage à deux brutes pour se marteler le visage pendant quarante minutes. Voilà qui éclaire sur le degré d'intelligence d'un peuple et donne la mesure de la civilisation.

Quel gouvernant avisé saura tirer la quintessence du sport à des fins politiques ? Le programme est simple. Un Tour de France tous les trois mois, trois cents grammes par jour de pain en suc-

cédané de farine et par intervalles un match de boxe ou de catch as catch can avec mise à mort. Un système de roulement facile à établir permettrait à chaque citoyen d'assister à tour de rôle, contre remise du ticket BK de la feuille de denrées diverses, à ce tournoi national. C'est plus qu'il n'en faut, sans heurt et sans dommage, pour prévenir les révolutions.

Maurice DOUTREAU.

SYNDICALISME

Cette revue manquerait à sa fonction si elle ne prenait hardiment la cause des salariés en lutte constante en vue d'empêcher la baisse de leur niveau d'existence. Car nous en sommes réduits à cela : les travailleurs n'augmentant plus, depuis longtemps, leur standard de vie, voyant au contraire leur maigre pitance fondre sans cesse — leur pouvoir d'achat étant distancé par une montée affolante des cours.

Les batailles qu'ils livrent sont extrêmement fatigantes, parce que trop souvent renouvelées, la mobilité des prix de toutes denrées les contraignant à revendiquer sans arrêt et presque sans profit.

Certes, rien n'est simple après une guerre de soixante mois, au cours de laquelle la folie de destruction anima le monde entier. Et nous craignons fort que les années passablement quiètes d'avant 1939 soient réellement révolues ; il faudrait, en tout cas, une sérieuse réorganisation de la société pour avoir l'occasion d'apprécier de nouveau les avantages d'une semblable époque — où en travaillant l'on mangeait à sa faim.

Mais les résultats déconcertants de cette après-guerre exigeraient au moins que les travailleurs des champs, des bureaux, des ateliers, de la mine et des usines soient groupés dans des syndicats animés du bel esprit d'indépendance qui fit la notoriété du syndicalisme français les premières années de ce siècle. Ce syndicalisme dynamique qui revendiquait à bon escient, au seul profit des exploités ; ce syndicalisme apolitique et antiétatique que nous ne pouvons croire à jamais disparu.

Au lieu de ce syndicalisme-là, le seul qui vaille, nous disposons d'une kyrielle de centrales syndicales acoquinées aux partis politiques, passant le plus propre de leur temps à s'accrocher aux basques des ministres et dont l'« action » consiste à renforcer l'Etat par le crédit qu'elles lui accordent. Des centrales syndicales dont le plus fort de l'activité se déroule dans des compétitions bourbeuses, électorales souvent, dont les prolos font les frais.

Pourtant, il y a encore des syndicalistes dans ce pays. Mais ils sont minorité à la C.G.T., minorité à la C.G.T.-F.O., minorité à la C.G.T. chrétienne, minorité dans les syndicats autonomes, majorité dans la C.N.T., forte seulement, malheureusement, de quelques milliers d'adhérents et riche surtout de très beaux principes.

Désunis, dispersés, ils voient le mal fait au syndicalisme par les méthodes des fonctionnaires syndicaux, plus soucieux de se maintenir dans leurs places que de comprendre les aspirations des syndiqués et de les aider à les faire passer dans la réalité.

Ils voient ces choses, les vrais syndicalistes, et ne peuvent y apporter remède pour n'avoir pas su encore trouver la formule qui les rassemble quelque part, dans une quelconque formation où, enfin réunis et unis, ils auraient chance de grouper autour d'un fanion sans tache de nombreux syndicats syndicalistes.

Il serait grand temps qu'ils y songent, qu'ils y songent avec la ferme intention d'y parvenir.

Louis LECOIN.

LES FILMS

" Paris 1900 "

FOUILLER dans la ferraille hétéroclite des carrefours de l'abandon les signes vivants d'un merveilleux oublié dans la course macabre du monde, les images rayées, jaunies et pathétique d'un monde disparu, chercher à la lumière du hasard, aux feux de la chance, par ces « escaliers de l'occasion » que Breton aimait tant chez Eluart, découvrir des instants de vie, assembler, choisir, découper intelligemment, puis monter, créer une ossature, une structure d'ensemble, décorer l'album pour le visiter plus joliment, faire un film inouï avec des bouts de films, montrer par le seul manifeste de l'authenticité une génération aux yeux surpris d'une autre génération, faire revivre une vie qui n'est plus nôtre, c'était là, n'en doutons pas, une idée de poète, une entreprise d'une originalité admirable au seul usage des flâneurs, de ceux qui déambulent et promènent leur sourire dans les rues du monde et dans les rues du temps... C'est ce qui a été réalisé par Nicole Védrés et sa petite équipe de collaborateurs.

Partis, après Proust, mais dans un autre genre et sur un autre plan de vision, à une nouvelle recherche du temps perdu, Nicole Védrés et ses collaborateurs ont fait du cinéma le terrible langage de la tragédie de la quatrième dimension : la tragédie du Temps.

Ce film est un événement et pas un autre que lui ne méritait mieux le « Delluc » en 1947. *Il a en lui cette poésie de l'Insolite et les bouffées de charme d'une époque qui s'en est allée un jour vers sa perte, avec un train de mobilisés, en août* 1914, *apportant le mot* FIN *à la plus dorée et la plus charmante des parcelles de l'histoire de l'âme de la France.*

Ce montage cinématographique m'a profondément ému. Oserai-je dire qu'il m'a fait mal... Ce qui émeut, ce qui saisit, c'est cette transfiguration que nous apporte chaque image. Et la grisaille de la photographie n'y est pour rien. Ces images ajoutées les unes aux autres ne restituent pas seulement les quelques instantanés d'une époque, elles portent en elles un style, une allure, un parfum, disparus, morts, perdus. C'est bien, en effet, d'un film dont le son est enrayé qu'il s'agit, une clameur muette appartenant aux plus belles ombres d'un passé proche.

Regardez. Voici comment c'était alors, ici et là ; voici Réjane, Julia Bartet dans Le Retour d'Ulysse ; *le divin Mounet-Sully ; voici les anarchistes de l'époque héroïque. Voici Gide et Valéry dans les allées du Luxembourg qui les mènent peut-être aux Terres Nouvelles ; voici un duel entre Pierre Veber et Léon Blum ; voici les modes, les nouveautés, les audaces, les élégances, les Salons, les toiles, les grandes inventions. Voici Déroulède le grotesque précédant Aragon dans l'hystérie des cocardes ; voici Barrès sombrant dans la réaction. Voici Paris, ses joies, ses misères, ses éclats de rire que l'on « entend par les yeux » ainsi que le dirait Gance ; voici la pluie qui tombe alors que l'on dégrade un militaire ; voici les pauvres qui ignorent qu'ils sont dans une période riche ; voici les riches qui semblent ignorer qu'il y a des pauvres.*

« 1900 », *cette époque, cette belle époque, nous paraît étrange, sinon étrangère. Quelque chose est changé. Ce n'est plus pareil. Ce bon temps heureux, coloré, ce monde rieur, bourré d'esprit, amoureux de l'amour, artiste du plaisir, frémissant de ses Boulevards, de ses cris, de ses rires, de ses invectives, de ses passions, ce monde-là est englouti dans les flots de notre psychologie abîmée. Tout ça, ce n'est plus nous. C'est fini.*

L'ombre veilleuse et grandissante est devenue grande. Elle s'est assombrie davantage. Le gris est devenu noir. Un mauvais noir.

Les rires ne sont plus de vrais rires.

Les rythmes ne sont plus les mêmes.

Quelque chose est brisé.

La bohème a été balayée dans la tourmente.

Le rideau de fer est tombé.

En allant « A Berlin », le train de la FIN *a conduit un moment de la respiration de plusieurs millions d'êtres dans l'abîme fatal où nous continuons de nous enfoncer.* 1900 *s'achemine vers* 1914 *durant la dernière séquence, vers cette minute où un apôtre socialiste tombera fracassé au « Croissant », juste avant le signal de l'aveuglement.*

Mais avant cela, elles ont été très belles ces images d'une époque rayonnante, luxuriante et adorable. Aimons-les beaucoup. Elles sont là pour ça !

Le mouvement perpétuel change de traits à chaque quart de siècle. 1900 *est une note de musique. Elle inspire. Elle évoque.*

Est-ce tellement sa faute si nous ne lui ressemblons pas ?

Roger TOUSSENOT.

Réflexions en zigzag

DÉFENSE de l'Homme.
Un bien beau titre.
Une louable entreprise.
Et qui s'imposait dans les circonstances présentes.

L'homme est bien malade, en effet. Dans un état désespéré.

Depuis dix ans, nous avons assisté, à la faveur — si j'ose dire ! — des événements, à la morte lente de l'individu.

Depuis dix ans, l'homme a perdu tous les jours un peu de lui-même, de sa conscience, de son courage, de son orgueil.

Parce que ses conditions de vie matérielle sont devenues de plus en plus difficiles, sa conscience est peu à peu descendue dans son intestin.

Parce que la guerre et ses horreurs multipliées ont, en fin de compte, brisé ses nerfs et sa sensibilité, il a perdu la faculté de s'indigner, comme de s'enthousiasmer, et n'offre plus de réactions, sensibles au dynamomètre, devant les pires attentats contre le droit et la justice et contre lui-même.

Parce que la toute puissance des Etats, devenue partout totalitaire ! — mais oui ! — a broyé, laminé l'individu pour en faire un type standard, il n'y a plus de personnalité humaine, mais un cheptel humain, un immense troupeau de bêtes humaines désormais domestiquées.

Parce que, depuis 1939, la grande peur s'est étendue sur le monde, il n'y a plus que lâcheté, mensonge et égoïsme.

⁂

Ce n'est pas tout à fait la faute de l'homme. La grande responsable, bien sûr, c'est la guerre.

Depuis qu'elle est descendue sur nous, elle ne nous a plus quittés. Elle est là, toujours présente, dans tous nos actes.

Les obligations de la Défense nationale, comme on dit, ont permis toutes les violations de la pensée. On a mis la liberté en cave. Et comme la situation se prolongeait, on l'y a laissé s'anémier et on l'y a oubliée. Peut-être est-elle morte ? Mais personne ne s'en soucie. Ce qui était provisoire est désormais permanent. Nos jeunes générations qui ont à peine connu la liberté ne souffrent pas d'en être privées. Pourtant, on s'est battu pour elle. Autrefois, on a fait pour elle des révolutions.

Mais parce qu'elle n'était plus là, on a vu fleurir toutes les mauvaises fées qu'elle tenait en respect.

⁂

La pensée individuelle est devenue un crime. Défense de discuter ou d'avoir une opinion non conformiste.

Autrefois, on admettait tout de même l'opposition. On la laissait s'exprimer.

Depuis la guerre, l'occupation et la libération, il n'y a eu pour elle aucun réel moyen d'expression. Les occupants, puis les « libérateurs » ont tout pris. Ils ont monopolisé la pensée. Ils ont pensé pour nous.

Nous avons été libérés. Mais du jour où les « Frisés » sont partis, c'est une autre tyrannie qui s'est installée. A demeure, cette fois.

⁂

De quoi nous plaignons-nous ?

Pendant des années, nous avons réclamé la Révolution.

Elle est venue, la Révolution. Le vieux monde est mort.

Les classes moyennes, les bourgeois — ces ennemis de classe ! — ne sont plus qu'une curiosité historique. On les a étranglés. Ceux qui ont survécu forment la cohorte lamentable des nouveaux pauvres. On s'achemine avec une folle rapidité vers l'arasement des classes. Quand nous serons tous au même niveau, ce sera charmant. C'est ça le progrès, paraît-il. Et la source de bonheur ? Du moins, ce sont nos tortionnaires qui nous l'affirment.

En réalité, de nouveaux maîtres ont remplacé ceux d'autrefois qui, malgré tout, restaient assez débonnaires et conservaient dans leur despotisme une allure de grands seigneurs.

Ceux-là sentent le parvenu, comme la caque le poisson.

La libération devait marquer le point de départ d'une ère nouvelle.

C'est une ère nouvelle, en effet, qui a commencé.

Les malins ont compris tout de suite de quoi il retournait. Ils se sont rués sur les places. Ecartant souvent les vrais résistants, parlant haut, tranchant net, ils ont épuré à tour de bras, décapité les administrations publiques et les entreprises, expulsé les professionnels chevronnés. A nous, toutes les places ! A nous, la bonne soupe ! On a mis n'importe qui, n'importe où, pour n'importe quoi. Et vogue la galère !

Ça a donné naturellement ce que ça devait donner !

C'est-à-dire que, maintenant, nous sommes, fort proprement, dans la m...

⁂

Corruption en haut, corruption partout.

« Pourquoi pas moi ? » se sont dit à leur tour le paysan, le commerçant, l'industriel.

Les vices ont fleuri, les vertus se sont fanées.

Le marché noir est devenu la règle. Le moindre commerçant s'est mis à potasser le code de la spéculation. Mercure est bien le dieu du commerce et des voleurs. Relativement honnête avant guerre, ce marchand de primeurs est devenu un gangster au petit pied. Son père avait mis quarante ans pour faire une modeste fortune. Lui, en trois ans, a fait sa pelote. Tout en souscrivant largement aux œuvres de la résistance et en pavoisant ostensiblement les jours imposés. Ce boucher de quartier n'ouvrait son étal que quelques heures par semaine, pour débiter un seul bœuf. Il songe lui aussi à se retirer des affaires. Les petits spéculateurs ont poussé comme des champignons. Cette concierge a vendu de la « bidoche », à temps perdu, ou du charbon, ou des pommes de terre. Cet employé de chemin de fer a gagné dix fois plus à faire du troc qu'à servir la Compagnie. Le paysan, trop souvent, n'a pas su résister aux tentations des écumeurs des campagnes, raflant tout à prix d'or pour affamer les citadins.

A quoi bon continuer ! La pourriture a gagné tous les milieux. L'aristocratie des margoulins a remplacé celle de sang bleu.

⁂

Nous avons connu aussi l'ère de la peur et du mensonge.

Quand Munich éclata, en 1938, un grand frisson d'espoir secoua les foules. La guerre reculait. Quand on peut la tenir enchaînée, ne fût-ce que quelques mois, quelques jours, quelques minutes même, peut-on hésiter ?

Pourtant, aujourd'hui, après que la guerre a passé, puis l'occupation, puis la Libération, qui fut quelque temps une sorte de Terreur révolutionnaire expiatrice, pour céder rapidement la place à Thermidor, quels sont ceux qui osent encore reconnaître qu'ils ont été munichois ? Ils ont peur. Parce que les grands moralistes de la presse libérée des « treusts » continuent de pourchasser sans pitié les munichois honteux !

Quand l'armistice éclata, 90 % des Français pour le moins se réjouirent, poussèrent un cri unanime de soulagement.

Aujourd'hui ? Combien restent-ils ? Ne répondons pas...

Quand Pétain — cette pauvre baderne — régna, des foules innombrables lui firent cortège à chacune de ses sorties triomphales. Son portrait s'étalait dans les vitrines des boutiquiers, dans les salons bourgeois et dans les humbles chaumières.

Vint la débâcle allemande. Les pétainistes disparurent comme par enchantement et se muèrent en gaullistes convaincus et en résistants farouches. Le portrait du général remplaça celui du maréchal. Et les mêmes foules innombrables se pressèrent sur le passage du libérateur...

Nous avions prévu que la guerre laisserait derrière elle plus de ruines morales que de dévastations matérielles.

Nous pensions cependant que la pensée reprendrait vite ses droits et, après une éclipse inévitable, brillerait de nouveau dans un ciel désormais apaisé.

Nous avons été épouvantés de constater le peu de solidité de nos concepts chez ceux-là mêmes, des pacifistes, pour tout dire, que nous croyions inaccessibles à l'abandon de leur foi. Pas chez tous, hâtons-nous de le dire, mais enfin...

Etait-il donc si difficile de rester soi-même ? Mais oui, bien sûr...

⁂

Répétons-le : ce n'est pas tout à fait la faute de l'homme lui-même, mais de la guerre, cette abominable destructrice des corps, des maisons, des biens, mais surtout des valeurs spirituelles.

L'homme n'a que trop d'excuses. Si l'on veut songer à ce qu'a été son existence depuis 1939, à peu près sous toutes les latitudes ! On a fait si bon marché de la vie humaine ! Les bombardements des civils, l'occupation, les privations, les dénonciations. Les nazis se sont déshonorés à tout jamais par leurs crimes innombrables et les horreurs des camps de concentration. Mais les excès de la Libération n'ont pas servi sa cause. Mais la destruction des villes japonaises par la bombe atomique, ç'a été la perfection dans l'abomination. Mais, plus de trois ans après la fin des hostilités, il y a encore des milliers de prisonniers qui, depuis dix ans, n'ont pas revu leur foyer, leur femme, leurs enfants !

Et que la conscience humaine, devant de tels faits qui condamnent sans appel une civilisation, n'ait même plus la force de s'indigner, de se révolter, c'est la preuve qu'elle n'existe plus !

Arrêtons là ces réflexions désabusées. Il y aurait trop à dire.

Hélas ! Où est le temps où nous travaillions avec allégresse à l'avènement de jours meilleurs, à l'affranchissement de l'homme, à la disparition de toutes les injustices, au triomphe de la conscience sur toutes les formes de domination, à la pérennité de la paix !

Aujourd'hui, l'avenir est bouché devant nous. Combien sommes-nous encore qui continuons à nourrir ce rêve ?

Nous sommes si faibles, si désemparés, et nous remuons devant un foyer sans chaleur, dans la dépression de la solitude, la maigre flamme de nos souvenirs que ne peut même plus alimenter le réconfort de nos espoirs.

Cependant, comptons-nous quand même. Apprenons à nous connaître et à nous retrouver. Restons dignes de tous ceux qui nous ont précédés et qui nous ont enseigné que, sans les chimères métaphysiques auxquelles ils ont cru — et nous après eux — il n'y a pas de raison de vivre.

Nous marchons à tâtons dans la nuit : qu'au moins *Défense de l'Homme* nous apporte un peu de lumière et de consolation.

Robert TOURLY.

Histoires vécues du jour et de la nuit

La rubrique des « faits divers » a successivement connu des jugements contradictoires. Après l'énorme succès du journal à un sou, on reprocha à Emile de Girardin d'avoir utilisé dans un but purement mercantile les goûts vulgaires de millions de lecteurs pour les drames du boulevard et du faubourg, de l'alcôve et du bouge, de la chaumière et du palace.

L'« aristocratie » dédaigna de plus en plus cette chronique ; le *Petit Journal* et le *Petit Parisien* furent tenus pour méprisables et bons seulement pour la plèbe puisqu'ils consacraient de longues colonnes et des pages en couleurs à ces histoires du jour et de la nuit dont la portée, selon l'affirmation des beaux esprits, ne dépassait pas les loges des concierges.

Mais tel est le dynamisme d'un récit vécu, anecdote, aventure ou drame que les faits divers regagnèrent bientôt la place qu'ils méritaient même dans les journaux de haute tenue. Arthur Meyer, grand bourgeois, directeur du *Gaulois*, les tenait pour nécessaires à sa politique

et je me souviens de cette morgue avec laquelle il toisa un reporter qui lui exprimait ses doléances au sujet de l'insignifiance de la rubrique qui allait lui être confiée :

— Jeune homme, lui dit Arthur Meyer, sachez qu'il y a une façon royaliste ou républicaine de raconter la mort d'un chien écrasé.

Ce vieil Arthur avait bien raison. *L'interprétation* d'un fait aboutit à des conclusions fort différentes. Mais, cela dit, je déclare tout de suite que, dans cette rubrique, je *n'interpréterai* pas. La rigide réalité me suffira. Pour moi, le fait divers c'est une fiche, c'est une feuille de température. Et quelques faits divers nous disent clairement :

VOICI OU NOUS EN SOMMES

Une remarque s'impose pour ce mois. Tandis que les « as » des traction-avant « travaillent » aux dépens de l'Etat, de « l'épargne publique » ou du modeste encaisseur, tandis que les émules de Pierrot le Fou prélèvent une dîme hebdomadaire sur les boîtes de nuit, tandis que les escrocs, les tire-laine, les maîtres-chanteurs continuent d'occuper une place dans les gazettes, nous voyons qu'une publicité universelle est réservée aux vedettes qui ont obéi dans leur farouche détermination à ces deux éternels mobiles : la haine et l'amour. En effet, le lecteur se lasse de ces attaques à main armée qui ne sont en somme qu'une manière personnelle de concevoir le moyen de rafler quelques millions. Le lecteur a besoin d'autre chose. Son romantisme n'est point mort. Aussi n'est-ce pas étonnant que, pour le satisfaire, la presse mondiale ait accordé toute sa publicité à ce

MAGNIFIQUE SCANDALE MONDAIN

Il s'est déroulé en Italie. Il n'a nécessité que trois acteurs et une figuration relativement importante.

Nous sommes près du lac de Côme, dans un palace. Une fête splendide. Grands décolletés, diamants partout, habits noirs autour de tables somptueuses. C'est la fin du souper et la présentation de la collection d'un haut couturier. A une table, la comtesse Pia Bellentini (une femme superbe, éblouissante), immobilise sa coupe de champagne devant ses lèvres. Elle vient de voir son amant en flirt avec une rivale. Cet amant, c'est Carlo, un don Juan qui l'a délaissée. La comtesse, déjà outragée par ses infidélités publiques, ne peut supporter ce dernier affront, ce qualificatif qu'il lui décoche :

— Terrona !

C'est une horrible injure. Songez donc que cela veut dire « Fille de paysans » !

Non, cela ne se pardonne pas. La comtesse quitte brusquement la salle, puis y revient, drapée dans son manteau de zibeline. Sous le manteau, il y a un revolver. Et toc ! sur l'amant.

La détonation n'est pas perçue, au milieu des bravos qui acclament un ravissant mannequin.

L'amant s'écroule, le cœur troué. On l'emporte. La comtesse tente de se tuer. Elle se rate.

— Ma vie est finie ! s'écrie-t-elle.

....

Moi, je crois que nous la verrons au cinéma. Dès aujourd'hui elle est célèbre.

Et son drame joué par elle-même... Quelle affaire pour Hollywood !

IL N'Y A PAS QUE DES PALACES

Ce même jour, à quelques lieues de là, une pauvre fille de la campagne, une vraie « terrona », celle-là, et qui n'en rougissait point, s'asphyxiait dans une masure avec ses deux enfants en bas âge. « Ça doit être moins dur que de mourir de faim », avait-elle déclaré à une voisine la veille du drame.

Mais cela, c'est une histoire si fréquente qu'elle devient banale. Il n'y a pas de place pour tant de gens sur les affiches du théâtre des réalités. Et c'est pourquoi on n'a pas cru non plus devoir accorder plus d'un entrefilet, et seulement dans quelques journaux, pour

LA CATASTROPHE DE LAGHOUAT

Il est vrai que ce n'était que des soldats. Et il n'y eut que dix-neuf morts et cent blessés pour cinq mille kilos de cheddite qu'ils avaient été obligés de décharger d'un camion.

— C'est un accident bien regrettable, conclut une dame qui m'écoutait. On devrait prendre plus de précautions...

— On pourrait peut-être supprimer la cheddite, répondis-je.

— Oh vous ! Vous m'agacez avec vos paradoxes ! Vous irez dire ça à l'O.N.U. !

— Ce serait bien inutile, madame. Car les actions de la cheddite, qui valaient 100 francs chacune en 1938, atteignirent 2.330 francs à la veille de la « dernière » guerre. Et nous sommes à la veille d'une autre. Ça monte tous les jours, vous savez !

UN OBSÉDÉ SEXUEL

C'est un titre à succès. Le « sexuel » est à la mode. Chacun y dit son mot. Et quand un crime odieux comme celui d'Henri Couture, qui noya une fillette après l'avoir violée, emplit la chronique, la compassion pour la victime et la répulsion à l'endroit de l'assassin sont unanimes. Mais dans les anathèmes proférés contre le criminel, cette expression toute faite revient sans cesse : châtiment exemplaire.

Sans avoir ici la place de parler du châtiment, disons tout de suite que le qualificatif « exemplaire » prouve de la part de celui qui l'emploie une totale ignorance de la néfaste espèce à laquelle appartient le criminel. Il n'y a en effet aucun *exemple* qui puisse suspendre et qui ait jamais suspendu les gestes de cette classe monstrueuse. On en est amplement convaincu en lisant seulement *les Phénomènes de hantise,* par Bozzano ; *l'Hérédité psychologique,* par Ribot ; *la Criminalité dans l'adolescence,* par Duprat ; *la Contagion du meurtre,* par Paul Aubry, avec les démonstratives statistiques dont ces livres sont emplis.

Et dans la plupart des cas de cette espèce, on peut répéter que « avant la justice des hommes, c'est l'ancestralité qui prend les devants et qui condamne déjà le criminel en lui imposant l'obligation de commettre son crime ».

Non, il n'y a pas d'exemples qui auraient pu faire hésiter dans leurs forfaits Jack l'Eventreur, Papavoine, Troppmann, Jeanne Veber, Soleilland, Vacher, le vampire de Düsseldorf, Weidmann et tant d'autres.

Mais lorsque le qualificatif « exemplaire », parmi tant de truismes et de lieux communs, aura disparu du langage des foules et des juges, on aura fait un pas, si petit soit-il, sur le chemin de la véritable justice, celle qui ne peut s'exercer qu'à la lueur de la psychiatrie, avec l'objectivité scientifique dans la sérénité du laboratoire.

Aurèle PATORNI.

ABONNEMENTS GRATUITS

Notre revue désire tirer d'elle-même sa substance, vivre du montant de ses abonnements et de sa vente au numéro par les militants.

Elle n'acceptera jamais une ligne de publicité.

Elle n'ouvrira point de souscription pour elle.

Sans doute, éprouverons-nous des difficultés, la première année. Nous l'avons prévu et nous vous dirons comment nous y pallierons sans remettre en cause nos décisions.

Nous ne ferons jamais appel à la souscription pour que vive *Défense de l'Homme* — elle vivra bien sans cela. Mais nous ne pouvons empêcher que l'on nous adresse des dons, et déjà nous avons reçu sous cette forme plus de 10.000 francs sans les avoir réclamés.

Vlaminck, 5.000 ; Pierre Leblanc, 250 ; Armand B., 150 ; Commien Jules, 350 ; Védrin, 50 ; Jamot Alexis, 2.000 ; Mouysset, 1.000 ; Laillier, 150 ; Franssen, 150 ; Ferrier Edmond, 50 ; Dugne Rémy, 50 ; Suc, 650 ; Mattart Camille, 700 ; Raets, 700 ; Rocourt, 350 ; Guérin Jean, 150.

En conséquence, nous avons décidé de faire pendant une année le service gratuit de *Défense de l'Homme* aux amis que l'existence meurtrit plus particulièrement, soit que la maladie les accable, soit que la vieillesse les prive de certaines ressources, soit tout simplement que la malchance les poursuit.

Qu'ils nous écrivent donc, tout bonnement. Et vous, les moins gueux, envoyez-nous, de temps à autre, votre obole pour alimenter largement cette rubrique — dont le caractère fraternel ne vous échappera pas.

Pourquoi a-t-on épuré les biologistes russes ?

VERS la fin du mois d'août, l'Agence Française de Presse annonçait, d'après la radio de Moscou, que le Præsidium de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. avait constaté que les recherches biologiques en Russie avaient été menées « dans un esprit trop bourgeois et non conforme aux principes de Lénine et de Staline ».

Ayant ainsi précisé qu'il n'est de science valable que dans la discipline et selon les méthodes agréées au Kremlin, le Præsidium décida qu'à l'avenir la biologie devrait s'inspirer « de la seule idéologie réellement progressiste bolchevik ».

Il est bien difficile de savoir de quoi il retourne quand on vous affirme que des savants ont réduit à néant les théories d'autres savants.

Cependant, cette affaire est d'une singulière signification. Elle rappelle un peu trop les « diktat » d'une certaine science officielle de la race, de la terre et du sang. Cette fois, c'est la science « américaine » qui est rejetée ou, plus précisément, la biologie « bourgeoise ». A première vue, cela paraît extravagant. A mieux regarder, on découvre des raisons que la science ignore mais non la tactique.

Des hérétiques entêtés

En clair, ce qui est condamné par cette moderne congrégation du Saint-Office, ce sont les théories mutationnistes et, davantage encore, le malthusisme.

Remarquons tout de suite qu'une condamnation aussi absolue, et quels que soient les arguments avancés, est insoutenable au regard du simple bon sens. Les « savants » hitlériens nous ayant naguère obligés à constater que science et conscience ne sont pas nécessairement inséparables, nous n'avons aucun motif de croire que la science de l'académicien Lyssenko, en l'espèce accusateur public, soit plus grande que celle de ses collègues et qu'elle soit de meilleur aloi. En revanche, nous avons des raisons de penser que si les savants excommuniés — et à qui une certaine expérience a bien dû permettre de prévoir les conséquences de leur entêtement — nous devons penser que si ces savants ne se sont pas inclinés, c'est que la preuve irréfutable de la vanité du mutationnisme ne leur a pas été apportée.

Aussi, quand les Lettres françaises, *plus prolixes que le communiqué de Moscou, nous affirment que « Lyssenko a su faire ressortir le caractère réactionnaire des doctrines de ses adversaires », on demande à lire le rapport de Lyssenko et surtout les répliques de ses contradicteurs, si tant est que ceux-ci aient pu répliquer.*

Les chromosomes scolastiques

Ce n'est pas l'étonnant article des Lettres françaises *qui, à cet égard, nous renseignera. De ses trois colonnes, on chercherait vainement à tirer un indice qui permît de se faire une opinion. Si les affirmations les plus stupéfiantes y abondent, elles sont étayées seulement par des injures que l'on est surpris de rencontrer, pour un tel propos, dans un journal qui se pique d'être un tenant de l'intelligence objective et du matérialisme dialectique.*

On y lit que « l'Académie a définitivement répudié les doctrines... inspirées des

théories antidarwiniennes et idéalistes de Mendel et des généticiens contemporains, Morgan, Weissman, etc. » Idéaliste, la théorie des mutations? Antidarwinienne? Il ne faut pas moins que ces imputations saugrenues pour justifier la condamnation d'opposants qui « s'obstinent à croire que la transmission et les modifications des caractères héréditaires s'effectuent par l'effet d'une substance, au sens scolastique du mot, ou, si l'on veut, d'une « vertu » au sens où le médecin de Molière disait que l'opium fait dormir parce qu'il possède une vertu dormitive ».

Puisque nous aurons maintenant une biologie spécifiquement bolchevique, comme l'Eglise est romaine, et, paraît-il, un « darwinisme soviétique » (sic), les chromosomes peuvent bien être scolastiques, ce qui aidera M. Jean Champenois, l'auteur de ces commentaires théologiques, à insinuer que la théorie chromosomique conduit au racisme.

L'idéalisme des grenouilles

Des esprits tout simples, qui n'avaient pas connaissance des vues géniales autant qu'autoritaires de l'académicien-agriculteur Lyssenko (car il s'agit de l'Académie des sciences agricoles) pensaient que le mutationnisme pouvait prêter à des doutes quant à certaines de ses interprétations. Des savants ne manquaient pas à formuler des critiques, spécialement en ce qui touche la non-transmissibilité des caractères acquis, point qui semble particulièrement visé par les censeurs soviétiques. Ces esprits simples constataient que, jusqu'à présent, la théorie de la non-transmissibilité sortait des laboratoires et que la théorie contraire n'était que dialectique.

Pour peu qu'ils fussent matérialistes, comme l'étaient naguère encore les marxistes, ils se réjouissaient qu'en apportant au darwinisme les corrections que toute science appelle, le mutationnisme eût redonné au transformisme de Lamarck une nouvelle jeunesse et l'eût délivré d'un certain nombre d'objections graves.

La biologie bolchevique a mis ordre à cela. Elle a tout rejeté en bloc, y compris les grenouilles, les crapauds, les oursins et les mouches du vinaigre, animaux pervertis par l'idéalisme mendelien et qui, dans les laboratoires américains, prostituent leurs chromosomes scolastiques aux suppôts du capitalisme.

A moins que les ukases de l'Académie de Moscou n'aient rien à faire avec la biologie.

Une génétique inopportune

Il y a, dans cette condamnation spectaculaire, un peu d'antiaméricanisme et beaucoup de russophilie. De fait, c'est aux laboratoires américains que le mutationnisme est redevable de ses rapides progrès. C'est à un biologiste américain, H.-J. Muller, qu'est allé le prix Nobel 1946 *dont Jean Rostand, grand admirateur de Darwin, antiraciste affirmé et, pourtant, le plus actif et le mieux informé des propagateurs de la nouvelle génétique, a rendu compte... dans* les Lettres françaises, *précisément.*

Il y a autre chose. La génétique mendelienne ne peut manquer d'être, tôt ou tard, l'instrument régulateur de la démographie. Déjà, des avertissements se font jour : si les nations n'organisent pas la natalité, le monde est voué à la guerre de destruction ou à la famine. A l'une et à l'autre sans doute. Voilà pourquoi les pays qui ont adopté une politique de repopulation à outrance se doivent de déconsidérer, au moins chez eux, une génétique correctement scientifique, comme on y a réprouvé l'amour libre et rétabli les formes du mariage strictement conformistes.

Glouschtchenko, toujours d'après les Lettres françaises, *a déclaré devant l'Académie des sciences agricoles : « Actuellement, nous assistons à ce fait que la géné-*

tique mendelisto-morganienne à l'étranger est la servante du monde capitaliste et un moyen de justifier les méthodes d'expansion. La littérature généticienne étrangère est pleine d'articles reconnaissant ouvertement l'enseignement de Malthus... Procédant de là, les écrivaillons étrangers réclament la réduction de la natalité dans l'Inde, à Porto-Rico et autres pays semi-coloniaux et coloniaux. Ils manifestent un intérêt suspect à l'état de la natalité chez nous et chez tous les peuples slaves... »

Voilà qui est clair. La Russie, qui tend à éliminer les Occidentaux de toutes les contrées de l'Asie, a tout intérêt à ce qu'une population surabondante y offre à sa propagande le champ facile du paupérisme. Et il est bien, pour la culture du chauvinisme slave, qu'une émulation des progéniteurs russes et tartares résulte de la crainte que leurs géniloires paraissent inspirer à l'adversaire.

Science ou politique ?

Que tout cela soit de la politique et de la compétition internationale, on le veut bien. On veut bien aussi qu'on y réponde ou qu'on attaque, de l'autre côté, par des moyens qui ne pèchent pas non plus par excès de noblesse ni de droiture. Mais qu'on ne nous dise pas que la pensée est libre en U.R.S.S., à moins qu'elle n'y jouisse, c'est le cas de le dire, d'une liberté scolastique. Alors nous demanderons où Karl Marx a écrit que l'émancipation des peuples devait se faire selon les règles de la théocratie et les méthodes de la congrégation de l'Index.

Ch.-Aug. BONTEMPS.

LA QUESTION COLONIALE

Le procès de Madagascar vient rappeler à l'opinion, si diversement sollicitée en ces temps incertains, que le problème colonial demeure posé en permanence.

Ce n'est pas dans le cadre d'un article limité qu'on peut espérer en fixer les données dans toute leur ampleur et leur complexité.

Il faudrait d'une part, reprendre depuis la Conférence de Brazzaville jusqu'aux accords ou tentatives d'accords présents, tous les *actes* coloniaux de nos régimes ou gouvernements successifs depuis quelques années.

Il faudrait, d'autre part, consacrer à chaque aire coloniale *son* article. Diversement évolués, conditionnés dans leurs exigences par la géographie, l'histoire, le climat, l'économie, leurs rapports avec leurs voisins immédiats, les peuples coloniaux ne constituent pas un tout homogène.

Certes, tous revendiquent plus ou moins clairement leur indépendance politique. C'est là le trait commun. Mais cette revendication élémentaire n'a pas partout, il s'en faut, la même résonance ou le même contenu.

Le problème, il est vrai, serait simplifié si les Etats possesseurs s'étaient de tous temps préparés à cette prévisible crise de croissance des peuples de couleur. Si la colonie avait été, de tous temps, considérée par eux comme un mandat provisoire, comme une prise en charge fraternelle, une sorte de droit d'aînesse de civilisateur, une tutelle qui vient s'achever à la majorité acquise...

Hélas ! l'esprit de lucre, l'impérialisme, les erreurs et les brutalités, l'exploitation inouïe, issue du mépris de l'homme, et, présentement, la passion obscurcissante et l'orgueil qui ne veut point céder rendent malaisé toute solution saine.

Je sais la thèse simpliste : *Partons.*

Quittons l'Indochine, Madagascar, l'Afrique, etc. Soit. Mais ce n'est même pas une solution, sinon, dans certains cas, la plus mauvaise. Ce qui nous intéresse, n'est-il pas vrai, c'est le sort de l'indigène ? Persuadons-nous que, nous partis, souvent la tyrannie sans contre-poids efficace des tyrans locaux serait plus lourde à supporter que les tracasseries d'une administration vieillie, sans âme et sans vision... Et nous passons ici, volontairement sous silence, l'immédiate occupation étrangère.

Nous partirons, nous devons partir, mais, auparavant, il faut que soit mis en place un appareil fiscal, judiciaire, économique, politique même, qui assure à l'homme de couleur une indépendance, sinon absolue du moins déjà suffisante.

En attendant, et dans l'immédiat, que faire ? Que faire à Madagascar ? Que faire en Indochine ?

La guerre coûteuse et sans profit ? C'est la plus folle des solutions. On ne reconquiert pas le cœur d'un peuple à coups de canon ou d'exécutions.

Certes, il y eut, ces dernières années, dans l'exaspération, des assassinats cruels d'Européens. N'aurions-nous *rien* à nous reprocher sur ce plan ? Faut-il rappeler comment s'exécutait dans nos colonies le recrutement des troupes de couleur durant la guerre de 1914-1918 ? Et l'usage abusif qu'on en faisait ensuite ? Faut-il relever la brutalité des répressions tout au long de cette douloureuse histoire coloniale ? Nous avons à la fois, *tous*, le devoir de pardonner et le besoin d'être pardonnés.

Il faut donc accorder cette indépendance demandée, nous associer à l'effort de ces peuples devenus adultes. L'Angleterre nous donne, à cet égard, un grand exemple. Elle a effectivement conquis l'Inde le jour même où elle l'a volontairement perdue. Méditons-le.

Tâche difficile, incontestablement ! D'autant que la situation internationale présente explique trop souvent la turbulence des uns et le raidissement des autres...

L'Indochine, Madagascar, l'Afrique, ce sont aussi des lignes de départs essentielles dans le conflit effrayant que la sottise et la lâcheté laissent s'ourdir sous nos yeux. Ce sont des hommes qu'on mobilisera de gré ou de force, des matières premières qu'on exploitera, des terrains où les manœuvres armées développeront leur stratégie.

Ainsi, on se retrouve une fois encore, une fois de plus, devant cette grande querelle de l'Amérique et de la Russie, querelle qui commande notre destin présent comme elle commandera notre destin futur...

Pas de solutions — hors les solutions de force — au problème colonial dans cet état de préguerre qui est le nôtre.

Les uns pousseront ces peuples à la révolte que tant de maladresses, pour dire le moins, justifient ! Les autres encourageront les rigueurs pour se ménager des terrains offensifs.

Jusqu'au jour où le courage et la sagesse l'emportant, les hommes écarteront toutes ces nuées meurtrières et réaliseront ainsi les conditions d'une fraternelle association.

A moins qu'ils préfèrent, hommes blancs et autres, rouler dans un abîme sans fond de douleur et de désespoir.

Robert JOSPIN.

Ils n'oseront pas !

Ils n'oseront pas faire exécuter les condamnés à mort de Madagascar. C'est trop déjà qu'ils aient osé faire prononcer contre eux une sentence aussi abominable.

Mais que penser de ces excellents patriotes qui répriment férocement là-bas ce qu'ils approuvaient orgueilleusement ici, quand « leur » patrie était militairement occupée par le voisin ?

On est patriote ou on ne l'est pas ! Mais si l'on reconnaît aux Français une patrie, il faut avoir la pudeur de ne pas contester celle des Malgaches — qui ont bien le droit, après tout, d'accomplir chez eux les mêmes gestes inintelligents, cruels même, que beaucoup des nôtres commirent sur le continent européen il n'y a pas si longtemps.

Un vieux à des jeunes !

OHÉ, la jeunesse ! — jeunes syndicalistes, jeunes pacifistes, jeunes libertaires — où es-tu ? que fais-tu ?

« Place aux jeunes ! » dit-on un peu partout dans les formations politiques et syndicales. En vérité, les vieux de la politique ne tiennent pas du tout à voir arriver des jeunes pleins de dynamisme qui pourraient bien leur chiper leur place, sait-on jamais ?

Chez nous, la question ne se pose pas de la même façon, car les places à prendre ne sont pas d'un bon rapport : on n'y reçoit que des coups et de nombreuses années de « repos forcé » dans les prisons de la démocratie. Mon ami Lecoin, qui est un peu comme le champion de l'emprisonnement, en sait quelque chose. Et pourtant, il se lance, de nouveau, dans la bagarre en créant cette revue d'éducation et d'action, *Défense de l'Homme*.

Quel plus beau titre pouvait-il choisir ?

Dans cette société infecte que nous subissons, où l'individu est écrasé par le Pouvoir, volé par les uns, tondu par les autres, encadré par les formations politiques, on ne lui demande que d'obéir aux ordres des chefs — toujours obéir !

Dans cette période trouble que nous traversons, où l'on entend déjà des bruits de bottes militaires, les anars ont leur mot à dire. Ils doivent même parler haut et clair.

Jeunes compagnons, vous qui en seriez les premières victimes, écoutez bien : la guerre atomique peut éclater sans crier gare. Allez-vous rester inactifs dans le péril commun ?

N'y a-t-il vraiment rien à faire ? L'esprit combattif ne serait-il plus votre apanage ?

Rappelons-nous le courage déployé dans tous les domaines par certains des nôtres depuis seulement un demi-siècle. Et quand nous aurons comparé ce que nous risquons à ce qu'ils ont risqué, nous verrons que nous n'avons pas le droit de rester neutres devant la lâcheté de la foule et la fourberie des dirigeants.

Jeunes camarades ! Certains d'entre vous pensent peut-être que la Troisième Force suffira à les protéger de tous les malheurs ? Ils seront vite déçus. Cette formation gouvernementale de R. Schuman à L. Blum n'est qu'un attrape-nigauds de plus pour les prochaines campagnes électorales. Dans cet amalgame de politiciens, se trouvent fraternellement unis les « durs » et les « mous » de la S.F.I.O. avec les doux chrétiens du M.R.P. Je connais des copains de « chez nous » qui voulaient y adhérer pour... l'animer, disaient-ils, et lui donner de la vigueur ! Non, mais, sans blague ! Peut-on animer un mort ?

Jeunes amis, écoutez bien ! Pour être un véritable libertaire, il faut admettre la négation de toutes les patries et combattre l'autorité de tous les Etats.

Il faut défendre l'Homme d'abord !

Nous ne nions pas la valeur de certaines « collectivités », mais nous nous en méfions. Nous les avons vues à l'œuvre ! Poussées par les aventuriers de la politique, elles sont capables de commettre les plus grands crimes comme elles sont quelquefois susceptibles d'aider à la réalisation d'une noble idée.

Dans les inoubliables manifestations du Pré-Saint-Gervais, les foules hurlaient leur haine de la guerre et leur volonté de se refuser à la faire. Quelques jours après, guidées par les pontifes, elles braillaient la *Marseillaise* et criaient « A Berlin ! »

Malgré tout, faisons ce que nous devons faire et assumons la besogne que les événements commandent, que notre propre sécurité exige.

Que les anars, les vrais syndicalistes, les pacifistes sincères soutiennent ce journal qui, en prenant la défense de l'Homme, défendra sûrement la paix. Il y aura du travail pour tout le monde !

Nous mettrons au pied du mur les dirigeants de la IVe République. Nous exigerons d'eux tout ce que nous pourrons : l'amnistie, par exemple, pour les insoumis, objecteurs de conscience et « déserteurs par conviction », pour tous les emprisonnés, même.

A l'œuvre, jeunes compagnons, pour la conquête d'un avenir meilleur !

Pierre LE MEILLOUR.

Est-il condamné à mourir ?

UN des plus anciens, un des plus nobles moyens d'expression de la pensée, la plus vivante traduction du drame humain, la plus universelle aussi, le Théâtre, est-il condamné à disparaître. Suivra-t-il le destin de la Poésie, dont les rythmes millénaires, basés pourtant sur des lois physiologiques indiscutées ne semblent plus prisés que par des traditionalistes ou par certains instinctifs souvent incultes mais qui ont deviné d'une façon surprenante les ordres suprêmes de la métrique. Ainsi en fut-il de cette admirable et si remarquable Tessandier. A quatorze ans elle gardait les oies. Longtemps illettrée, fille du peuple, elle se sentait déjà « aspirée », comme elle me le dit un jour, par les héroïnes éternelles « qui parlaient le langage des Dieux ». Quelques années plus tard, sans briser les cordes d'or de sa lyre, elle excellait dans les drames les plus réalistes. Et ce fut l'inoubliable Thérèse Raquin du drame de Zola, où la seule expression de son visage de paralysée eût enthousiasmé un cinéaste.

Je ne voudrais pas passer pour un de ces vieillards qui, dans ma jeunesse, me disaient trop souvent : « Ah ! Si vous aviez vu un tel ! »

Il y a aujourd'hui, dans tous les domaines et dans tous les pays, des acteurs qui égalent et parfois surpassent leurs aînés disparus, les bons auteurs ne manquent point et je demeure persuadé que cet ensemble serait à même de produire la pièce que tant de foules attendent, celle qui correspondrait à la fois aux soucis ordinaires de chacun et à l'angoisse de la conscience contemporaine si dispersée, si secouée, si en lambeaux qu'on peut affirmer qu'elle constitue un phénomène nouveau.

C'est de cette pièce que je voudrais vous entretenir ; c'est elle que j'aimerais à voir surgir, même imparfaite, même réduite à une simple tentative, car je ne doute point des réalisations qui seraient suscitées par ses imperfections elles-mêmes.

Il me semble que ce titre « Défense de l'Homme » pourrait être l'amorce d'une vaste pièce, un point de départ, un germe.

« Mais où la jouer, cette pièce, quand bien même elle serait écrite, objecte quelqu'un à côté de moi. Voyez, on ne joue que des vieilleries ...ou on est envahi des « nouveautés » américaines ! Et puis vous savez bien que pour couvrir les prélèvements scandaleux du fisc, pour que le prix des places ne dépasse point celui du cinéma, il vous faut une salle immense. Où la trouverez-vous ? Et sera-t-elle pleine ? Et les capitaux ? Quel directeur connaissez-vous, assez audacieux, pour risquer les siens dans une entreprise de ce genre ? »

Ces objections sont justes. D'ailleurs, elles m'ont été faites par une des personnalités les plus averties sur « la chose théâtrale ». Aujourd'hui, un immense chef-d'œuvre, réalisé sur le papier, a bien des chances pour n'être jamais éclairé par les feux de la scène.

Mais cet état de choses est-il définitif ?

Je réponds : non.

Et je vous dirai prochainement ce qu'il faut faire pour que le Théâtre, le vrai, retrouve un magnifique essor.

Je vous le dirai... à moins que je n'aie à vous parler d'une pièce si belle que je m'efforcerai de vous en convaincre pour que vous alliez l'applaudir.

Aurèle PATORNI.

ATTENTION ! Ne manquez pas de lire la « page 3 » de la couverture. Un appel qui vous concerne tous, si tous vous approuvez « Défense de l'Homme ».

Le “ critérium “ du nombre et la “ folie “ individuelle

M. Raymond las Vergnas, parlant, dans *les Nouvelles littéraires* du 26 août 1948 (Littérature et Folie) de la post-face rédigée par M. Maurice Nadeau pour le livre de Mary-Jane Ward, *La Fosse aux serpents*, écrit :

« *Maurice Nadeau en arrive à se demander si les savants d'Hiroshima et de Bikini ne sont pas les vrais fous, s'ils ne sont pas en tout cas plus dangereusement fous que certains pauvres malheureux emprisonnés dans leur camisole. J'aime à croire qu'il y a dans le brillant de ce plaidoyer un éclat de paradoxe. Car le critérium du nombre n'est pas accident. Il est règle et justice. Toute folie est anarchique et individuelle. La société ne peut pas être folle. Ou alors elle cesserait d'être société. Je crains bien que la littérature qui nous dit le contraire ne soit, au sens étroit du mot, que littérature.* »

Voilà donc un principe formulé sans restriction. Car s'il était accompagné de restrictions, il n'appellerait peut-être pas de commentaires ; ainsi absolu, ainsi entier, il constitue une telle apologie du fait social et une telle condamnation du fait individuel, qu'il en appelle, en revanche, de nombreux. Au risque de ne faire que de la littérature — mais peut-être M. las Vergnas ne fait-il rien d'autre lui aussi, ce qui nous console — nous nous risquerons à *dire le contraire.*

Selon M. las Vergnas, la société américaine d'où est issue la bombe d'Hiroshima, et sans doute aussi la société allemande qui construisit les usines de mort de Dachau et de Buchenwald, n'étaient pas, ne sont point, des sociétés folles, puisqu'elles n'ont jamais cessé d'être des sociétés. Non seulement elles n'étaient pas folles, mais, en raison du critérium du nombre, *qui n'est pas accident*, elles étaient *règle et justice*. Nous n'en étions pas absolument sûrs ; maintenant que M. las Vergnas, qui est un esprit distingué, nous l'affirme, nos doutes sont levés, et cela est bon à savoir.

Mais trêve de plaisanterie. Si l'argument n'est pas convaincant, il est assez sérieux pour retenir l'attention. Ce critérium du nombre n'est pas sans prestige, et l'on voit qu'il a conquis des esprits élevés, à qui ne manquent pas les lumières de la connaissance. Il nous plaît, très humblement, d'en discuter.

De même qu'en temps de guerre il est décrété que « nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », de même, en tout temps, il sera évident que « nous avons raison parce que nous sommes les plus nombreux ». A ce titre, les Espagnols ont raison contre les Portugais, les Français contre les Espagnols, les Allemands contre les Français, les Russes contre les Allemands et les Chinois contre les Russes. Le suffrage universel à listes multiples proclame la vérité du nombre, en laissant toutefois aux minorités le droit et la charge d'exprimer l'erreur, tandis que le scrutin à liste unique ou à caractère plébiscitaire élève si haut cette vérité du nombre qu'il supprime toute opposition à ce qui est orthodoxe et conforme, à ce qui est *la justice et la règle*. Voilà le principe plus largement exposé, qu'il faut attaquer ou défendre. Pour notre part, nous l'attaquons, ne faisant, aux yeux de M. las Vergnas, que de la littérature *au sens étroit du mot*, et sans doute de la mauvaise littérature.

Etre avec l'aviateur qui jette des bombes sur la cité endormie, c'est être avec « la règle et la justice ». Etre avec le réfractaire qu'on met en prison parce qu'il a refusé d'accomplir la même geste, c'est être avec la « folie anarchique et individuelle ». Tel est le dilemme, qui donne raison au nombre parce qu'il est le critérium, et tort à la minorité parce qu'elle est la folie... fût-elle le sacrifice, le miracle ou la méditation.

Si l'on admet ainsi comme un postulat que la minorité a tort et que la majorité a raison, il faut admettre aussi que l'unanimité a encore plus raison que le grand nombre ; qu'elle a tout à fait raison et qu'elle est infaillible. Conclusion totalitaire du principe démocratique majoritaire. On aura beau objecter que l'unanimité n'est obtenue que par pression, terreur ou subterfuge, émanant en fait d'une minorité subie et prépondérante, cette conclusion n'en sera pas moins valable si l'on admet, avec M. las Vergnas, que la société est régulière et juste, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle accepte, et que, par conséquent, les psychoses collectives n'existent pas.

Or, selon nous, rien ne peut conférer à un homme ou à une société l'infaillibilité ou la perfection ; rien, ni la durée, ni la sagesse, ni la force, ni le génie, ni la culture. La raison d'Etat et le dogme sacré sont également impuissants à nous convaincre de la perfection ou de l'infaillibilité d'un mode de société établie, non plus que de la justice d'une idéologie régnante. Et l'on aura beau substituer au droit divin d'autres arguments plus laïcs, plus profanes et aussi spécieux, rien ne saurait nous empêcher de penser que la société peut être injuste, même quand elle est régulière, compacte et nombreuse, et que, fût-elle très juste, elle peut renfermer en son sein les germes d'une justice plus avancée, qui la combattent et qu'elle combat.

Socrate et Jésus, Jeanne d'Arc et Galilée, Sacco et Vanzetti ont été régulièrement condamnés par des sociétés régulières, mais qui n'étaient pas justes, puisque les sociétés qui leur ont succédé, sans être beaucoup plus justes qu'elles, ont revisé les jugements et condamné les juges. La bombe d'Hiroshima est un produit de la génération actuelle, on ne peut donc savoir comment elle sera jugée par la société de demain ; sans doute mettra-t-elle en balance son mérite d'opportunité, qui fut de faire finir instantanément une guerre dont l'issue semblait lointaine encore, et le problème moral qu'elle a posé, et qui se confond avec celui que pose l'extermination des populations, que ce soit par le four crématoire, par les bombardements incendiaires et explosifs, ou par les engins utilisant le secret de la rupture nucléaire.

Sans doute, ceux qui ont condamné Socrate et Jésus, Sacco et Vanzetti, n'étaient pas fous ; sans doute, ne l'étaient pas non plus les savants américains qui ont fabriqué la bombe atomique, ni les brûleurs de Juifs dans les camps du III[e] Reich. Les sociétés auxquelles appartenaient ces juges, ces savants et ces bourreaux n'étaient certes pas des sociétés folles, elles savaient fort bien ce qu'elles faisaient, et nous admettrons qu'il y ait une part de boutade et de paradoxe dans ce qu'écrit M. Nadeau. Mais que ces sociétés aient été justes, nous le dénions avec une indignation révoltée. Laisser condamner Calas sans protester, laisser déporter Dreyfus sans rien dire, sous prétexte que les jugements étaient réguliers et que la société était juste, en se retranchant derrière le critérium du nombre, voilà à quoi ne se seraient résignés ni Voltaire ni Zola. Ils ont préféré élever une protestation qui, pour être *anarchique et individuelle,* n'en était pas moins solennelle et fière, au risque d'être taxés de *folie* et de passer pour des don Quichotte ou des Cyrano.

Nous savons certes bien que l'erreur n'est pas la folie. Seuls, précisément, ceux qui considèrent la société comme infailliblement juste peuvent être enclins à traiter de fous ceux qui, à leur avis, témoignent qu'ils sont dans l'erreur en réagissant ou en s'insurgeant contre elle. Mais nous, qui défendons le principe opposé avec une sérénité rationnelle, pour qui l'infaillibilité de la justice sociale n'est pas démontrée, aux yeux de qui elle apparaît comme suspecte, sujette à caution, et pour le moins précaire et faillible, nous admettons que l'erreur est absolument distincte de la folie ; nous savons qu'il n'est pas besoin d'être fou pour déraisonner et penser monstrueusement.

Des erreurs aujourd'hui reconnues comme telles ont eu jadis un crédit presque universel près des hommes et des sociétés, qui n'étaient pas pour cela des sociétés et des hommes entachés de folie. L'homme et la société dont il est membre peuvent se tromper. Il y a même eu des erreurs provisoirement salutaires, dont le résultat historique est regardé comme heureux. Certaines croyances erronées, dont la stupidité est devenue indiscutable, ont, pendant longtemps, permis à l'homme de suppléer temporairement à

certaines vérités que l'état de ses connaissances ne lui permettait pas d'atteindre, et soyez certains que la société actuelle puise encore sa substance et sa force dans beaucoup d'erreurs que les découvertes de demain feront éclater. Parfois même, il arrivait que la société ne fût pas dupe de ses propres erreurs, mais qu'elle les érigeât en vérités uniquement parce que l'homme ne se satisfait guère d'hypothèses et préfère une explication absurde à l'incertitude et au doute ; elle conférait alors à cette explication un caractère sacré, seul moyen d'en faire respecter l'imposture contre l'esprit critique.

Quant aux imperfections des sociétés les plus régulières, elles ont été assez soulignées et illustrées pour qu'il soit superflu d'y insister. La différence extrême des conditions sociales, hiérarchisées à l'inverse de l'utilité du travail accompli, le déséquilibre économique qui prive une partie de l'humanité de produits excédentaires que l'autre partie gaspille ou détruit, les guerres de plus en plus fréquentes et sanglantes, l'acharnement des peuples trop nombreux à proliférer davantage, cela ne constitue qu'un aperçu de quelques-unes de ces imperfections ; elles procèdent de l'imperfection humaine. Nous payons tous notre tribut à la société, nous sommes tous à même de juger ce que nous lui donnons et ce que nous recevons d'elle, et de conclure. Par conséquent, c'est nous prendre pour des enfants ou des primitifs que vouloir nous assujettir au mythe de l'infaillibilité sociale sous le rapport de la régularité et de la justice. La société, telle que nous la voyons, nous agrée ou non ; — que son fonctionnement nous satisfasse ne signifie pas qu'elle est infaillible, ni que nous sommes sages ; et si nous sommes mécontents d'elle, cela n'implique pas qu'elle soit folle, ni que nous soyons insensés.

Pas plus que l'erreur, le crime n'est la folie. Prétendre que les savants qui fabriquent des gaz asphyxiants sont des fous, assurer que les tyrans qui suppriment leurs sujets récalcitrants par l'échafaud sont des déments, proclamer que Tamerlan, Hitler ou le baron des Adrets, ou l'inventeur des obus à l'ypérite étaient dépourvus de leur raison, conclurait à les absoudre de crimes dont il sied au contraire de leur imputer toute la responsabilité. Mais que les forfaits des « criminels de guerre » aient revêtu le caractère auguste dont se parent le pouvoir et l'autorité, voilà qui ne suffit pas à nous en faire admettre la justice, bien que des collectivités entières qui n'étaient pas folles en aient admis la régularité.

Même si certaines erreurs et certains crimes ont paru indispensables, au point que les sociétés humaines n'ont pu se passer de les commettre, en peut-on déduire qu'ils étaient justes ?

Nous conclurons donc en affirmant une position hostile au critérium proposé implicitement par M. las Vergnas, lequel tendrait à départager le bien et le mal d'une façon toute arbitraire, le bien étant ce que le pouvoir décide et que la société tolère ou subit, le mal ce que condamne la société et ce qui s'oppose au pouvoir. Nous ne plaidons point l'irresponsabilité de ceux qui ont ensanglanté ou obscurci l'histoire de leurs crimes ou de leurs erreurs, ni la justice de ces erreurs et de ces crimes.

Par ailleurs, étant donné le diktat social et le fait accompli, nous ne voyons guère pourquoi ceux qui en prétendent discuter en réservant leur liberté de jugement font davantage de la *littérature au sens étroit du mot* que ceux qui les acceptent comme des tabous et comme des articles de foi

Pierre-Valentin BERTHIER.

A TOUS CEUX

AMIS CONNUS OU INCONNUS AUXQUELS NOUS FAISONS LE SERVICE DE CE NUMÉRO

Prenez-en d'abord connaissance, lisez-le ensuite attentivement et, si sa lecture vous convient, soutenez notre effort en vous abonnant sans tarder.

Encouragez-nous par le seul moyen à votre disposition, il ne vous ruinera pas puisqu'il vous coûtera à peine UN FRANC PAR JOUR. Lequel, d'entre vous, se refusera d'assurer l'existence de cet organe pour vingt sous par jour ? Personne assurément.

REVUE DES LIVRES par S. VERGINE

G. de LACAZE-DUTHIERS : *Les Chemins de l'Amitié* (Ed. P. Clairac).

Un livre d'érudition écrit dans un style simple et précis qui entraîne irrésistiblement l'imagination et fait penser à ce que les hommes pourraient construire en s'engageant avec plus de clairvoyance sur les chemins de l'amitié au lieu de s'acharner dans leurs gigantesques démolitions.

Louis-Charles ROYER : *Amour quand tu nous tiens...* (Les Editions de Paris).

Des souvenirs de voyages, lestement « troussés » pourrait-on dire puisque Eros y a la meilleure place. Notons toutefois que ce livre tient davantage des « nouvelles galantes » du XVIII[e] siècle que des très modernes romans qui font, bien inutilement, le plus étrange usage des termes scatologiques et de l'anatomie...

Gérard STEVENS : *La parole est à la défense.*

Parmi des anecdotes sans grand intérêt, nous cueillons quelques émouvants témoignages de cette vie, hélas, souvent saignante sous le glaive aveugle de la justice. De cruelles « erreurs judiciaires » qui nous montrent que « la vindicte publique » confond parfois le sadique besoin de frapper avec la prétendue sérénité de la justice...

Félicien CHALLAYE : *Freud* (Ed. Mellotée).

Un ouvrage de grand intérêt sur le fameux médecin viennois, cet explorateur de l'inconscient qui fut en même temps un grand humaniste. Nous y retrouvons, clairement exposées, certaines « considérations sur la guerre » que Freud répandait déjà lors du premier massacre mondial. Le livre de Challaye fera mieux connaître un penseur qui fut passionnément attaqué à cause de la critique qu'il apportait contre les tabous religion, morale et nationalisme...

Henri PERRUCHOT : *Les Grotesques* (Les 13 Epis).

Après une vie de Gauguin des plus intéressantes, H. Perruchot vient de produire ce curieux roman que nous ne conseillerons point aux lecteurs pudibonds de la suave Delly née Salomon. Ce roman truculent malmène quelque peu certains types provinciaux qui sont dépeints avec une verve cruelle. C'est en somme le procès impitoyable de l'humanité médiocre incapable de s'élever au-dessus du croupissement des « petites idées ».

Fernand PLANCHE : *Durolle* (S.L.I.M.).

...Une enfance mêlée à la vie étrange des couteliers qui nous apparaît tour à tour cocasse ou émouvante à travers ce livre qui plaira aux âmes sensibles.

Joë BOUSQUET : *La Connaissance du soir* (Gallimard).

De beaux poèmes qui chantent avec mélancolie les jours qui passent et les amours défuntes, ce qui vaut encore mieux que chanter les « héroïsmes » dont fourmille le monde et dont l'humanité crève !...

Marguerite-F. LABORI : *Labori,* ses notes manuscrites, sa vie (Ed. V. Attinger).

Devenue aveugle, la veuve du grand avocat a voulu cependant consacrer ses dernières forces à l'édition de ce volume qui apporte une importante documentation sur cette affaire Dreyfus qui fit jadis tant de bruit mais ne passionne plus guère aujourd'hui que quelques rares curieux, tant il a coulé, depuis, d'injustices et de scandales nouveaux sous les ponts des Troisième et Quatrième Républiques.

Jean SOUVENANCE : *La Muflerie en guerre* (Le Sol Clair).

Un spirituel pamphlet contre les traditionnels fossiles de la bureaucratie, de la politique et de la patrie guerrière. Le dénouement un peu trop facilement optimiste de ce roman n'empêche que nous applaudissons cette pensée morale en forme de conclusion : « Secourez celui qui est seul, apprenez à la foule le respect de l'individu... ».

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous demandons aux auteurs et à leurs éditeurs qui désiseraient que *Défense de l'Homme* signale leurs ouvrages d'en adresser au moins un spécimen à : Revue Populaire, Bona, Nièvre.

Faut-il y croire ?

Au cours du XIXe siècle, l'extraordinaire bouleversement des conditions matérielles de l'existence, dû tant aux découvertes scientifiques qu'à la multiplicité de leurs applications, avait amené un extraordinaire mouvement autour de l'idée de Progrès.

Le Progrès était devenu un thème inépuisable : sujet de toutes les conversations, objet de tous les discours, enseigne de toutes les boutiques. Au point que, de même qu'à d'autres moments nul n'ose dire qu'il n'est pas républicain, ou patriote, personne, au XIXe siècle, n'osait se dire ouvertement ennemi du progrès.

Toutefois, si bien des gens eussent été en peine de dire nettement ce qu'ils mettaient derrière ce mot, les intellectuels, eux, éblouis par les transformations dont ils étaient les témoins, croyaient pouvoir le faire avec assurance. En fait, deux attitudes étaient possibles : ou bien établir le catalogue des transformations — et alors la matière était immense, mais en vérité le travail facile ; ou bien, à partir d'un exemple donné (éclairage, locomotion, urbanisme, etc.), tenter d'analyser en quoi consistait le Progrès.

C'est ainsi qu'est née l'idée d'un phénomène continu, inéluctable, et toujours bienfaisant. C'est de là qu'est venue l'image des générations humaines grimpées sur les épaules les unes des autres, la dernière étant toujours plus haut et voyant toujours plus large. Comme en fait les deux attitudes coexistaient, et comme chaque jour apportait sa nouvelle découverte scientifique ou sa nouvelle application de la science, l'enthousiasme, longtemps, alla crescendo, porté d'ailleurs par des noms prestigieux : Proudhon, Hugo, Zola, pénétra profondément les masses (d'où les enseignes des magasins de nouveautés et des auberges), atteignit aux proportions d'une religion nouvelle.

On croyait au Progrès

Le Progrès était un dieu nouveau dont on attendait tout : le bien-être matériel sous toutes ses formes — et pour tous ceux qui peinent, bien-être est presque synonyme de bonheur ; la réalisation de toutes les aspirations de l'homme ; la transformation pacifique de la société en une calme assemblée de sages.

C'est peut-être encore aujourd'hui cette extraordinaire atmosphère d'optimisme qui vaut à Zola tant de lecteurs et à Auguste Comte tant d'indulgence : Auguste Comte, dont on peut dire que son intelligence a sombré à mesure que croissait sa foi ; Zola, héraut du Travail et contempteur des « Quatre Evangiles ».

⁂

Et puis, avec le temps, le vent a tourné. Grâce à la science, la vie a été transformée, certes. Mais, vite, on s'était habitué au rythme des transformations. Les choses qui font crier les témoins au miracle n'émeuvent pas du tout la génération suivante. Et d'ailleurs la vitesse de pénétration des nouveautés dans les habitudes humaines était relative. Si l'enthousiasme suscité par la naissance des chemins de fer a amené la création d'innombrables petites lignes d'intérêt local, jusque dans les campagnes reculées, il a fallu très longtemps pour cela ; et ceux qui ont assisté à l'établissement d'une de ces lignes, il y a quelques dizaines d'années, ont vu leur scepticisme justifié peu après par la création des services automobiles concurrents.

Surtout, les espoirs d'amélioration rapide et durable de la condition humaine ont été vite déçus. Le développement même de l'industrie, premier aspect frappant du Progrès, cependant, a été basé sur une aggravation insoupçonnable de la peine des hommes. Quand on a vu combien coûtait le Progrès en misères, en souffrances, pour un nombre croissant d'êtres humains, on s'est mis à le maudire. Quand on a compris que le Progrès

avait au moins deux faces, et que le progrès matériel était une chose, celui des sociétés humaines une autre ; que les deux pouvaient bien ne pas coïncider, ne coïncidaient même jamais ; que le premier pouvait aller jusqu'à entraver le second, alors, au nom de l'Homme, au nom de tout ce qui avait conduit à faire du Progrès le Dieu du Bien, on en a fait le Dieu du Mal.

Eclatante justification : la guerre ! La guerre, dont les découvertes de la science n'ont pas empêché le retour ; la guerre, dont la science et l'industrie accroissent sans cesse la puissance de destruction ; la guerre vers laquelle, ô dérision, les inventeurs tournent les yeux ! C'est aux militaires que sont dédiés les premiers avions, les nouvelles sources d'énergie. C'est en vue de la guerre que tournent les usines, non pour le bien-être des hommes : l'industrie se met « sur le pied de guerre », fait, comme les troupes, ses « grandes manœuvres », écrivent sérieusement les journaux du 14 septembre 1948...

⁂

Aussi se demande-t-on aujourd'hui ce que nous pouvons penser du Progrès. Après les bombardements et les camps de la mort, avec la guerre qui persiste un peu partout dans le monde et l'aggravation journalière des conditions de l'existence, devons-nous continuer à faire du Progrès le Dieu du Mal ? Pouvons-nous valablement penser que la science et ses applications, en particulier, ne vaudront jamais aux hommes que des moyens de plus en plus raffinés pour se détruire ou se faire souffrir mutuellement ? Devons-nous admettre que la nature humaine ne subira jamais aucune amélioration, et que la méchanceté, la cruauté, l'indifférence à la douleur d'autrui régneront toujours en maîtres dans le monde ? Est-il possible de rêver des sociétés ou une société où les hommes ne souffriraient pas, ou tout au moins la marche vers un avenir où ils souffriraient de moins en moins ?

Il semble bien que l'observation des faits et la simple réflexion objective permettent déjà de donner des réponses valables à ces questions.

Notons d'abord que, pas plus que le Temps ou le Mouvement, le Progrès ne saurait être figuré ou personnifié — encore moins donc ne saurait-il être érigé en divinité. Comme derrière le mot Temps ou derrière le mot Mouvement, il y a derrière le mot Progrès deux choses, qu'il importe de distinguer avant d'aller plus loin : il y a *les faits,* précisément, et en outre *leur représentation mentale,* l'idée qui permet d'en prendre possession ou d'en rendre compte de manière à être généralement compris de tous. Or le mot « progrès » recouvre à première vue d'autres mots dont le sens n'est pas ambigu et dont la valeur n'est pas contestée : développement, accroissement, augmentation, amélioration. Les faits sont là pour dire que les activités de l'homme pris comme individu aussi bien que comme partie d'un groupe humain, et de même que les sociétés humaines prises en tant que telles, se sont développées, accrues, augmentées, *améliorées.*

Mais, dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas un individu ou une société en particulier qu'il faut observer pour enregistrer développement, accroissement, augmentation, amélioration, *Progrès,* en un mot : c'est *dans l'ensemble* seulement qu'on peut parler ainsi. Tous les êtres vivants animés sont doués du mouvement. Cela ne veut pas dire qu'au moment même où on observe un animal donné il est en train de remuer. *Il est essentiel, primordial, de penser à ce que les mathématiciens appellent la loi des grands nombres quand on veut parler du Progrès.*

Ce qui est le plus contesté dans la notion de progrès humain, c'est l'idée d'amélioration. L'homme ne s'améliore pas, la société ne devient pas meilleure, parce que les formes de l'existence changent, dit-on. Sans nous étendre ici sur la discussion de cette affirmation, laissons seulement parler les faits.

Dans certaines sociétés primitives, il est normal et naturel que l'homme mange d'autres hommes, considérés à l'égal du gibier ou du bétail. En est-il de même aujourd'hui ? Les cas d'anthropophagie observés dans les camps nazis et chez les Japonais ont suffisamment soulevé l'indignation de la conscience mondiale.

Dans les sociétés déjà très évoluées de la Grèce et de la Rome antique, l'esclavage était normal et naturel : toute la vie intellectuelle et artistique reposait sur

lui, qui donnait à certains individus les loisirs sans lesquels la pensée ne peut se développer. Admettrait-on aujourd'hui comme normale et naturelle cette étroite sujétion d'un nombre très important d'êtres humains envers d'autres êtres humains ? C'est plus qu'un abus de langage de dire : le salariat est une forme nouvelle d'esclavage. C'est une erreur de pensée. Le servage, puis le salariat ont été des formes nouvelles de sujétion, mais non pas d'esclavage. Déjà, le seigneur n'avait plus tout à fait droit de vie et de mort sur le serf — et par ailleurs celui-ci, ne vivant plus en rapports quotidiens étroits avec le seigneur, jouissait d'une relative indépendance. Le patron qui exploite un ouvrier ne connaît pas, dans l'immense majorité des cas, l'homme que les conditions économiques l'amènent à opprimer : l'ouvrier jouit de ce fait, incontestablement, d'une indépendance plus grande que le serf. Si certains ont pu, hypocritement, se plaindre de cette « déshumanisation » des rapports entre patrons et ouvriers, il n'en reste pas moins qu'elle traduit une sujétion diminuée de l'homme-ouvrier envers l'homme-patron.

La guerre, qui se perfectionne chaque jour, est-elle, par le fait même qu'on aperçoit mal comment elle pourrait disparaître (« il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours ») le signe que l'humanité ne s'améliore pas ? Les progrès dans l'art de tuer (on tue plus sûrement, plus vite, et davantage à la fois chaque jour) sont-ils la preuve que les hommes deviennent de jour en jour plus mauvais ? On ne saurait l'affirmer catégoriquement sans abus de langage — sans erreur de pensée, même, encore une fois. On ne saurait affirmer non plus que, de toute guerre naît un bienfait ou une série de bienfaits pour les survivants. Mais il est non moins incontestable que, même si leur intention est peu « morale » (désir de récupérer des combattants en ce qui concerne les soins aux blessés, par exemple), il en résulte souvent des découvertes ou des améliorations qui profiteront ensuite à un nombre considérable d'autres individus dans des conditions tout à fait imprévisibles.

Ce n'est pas dans une intention plus « morale » que les compagnies d'assurance, par exemple, prennent soin de la santé de leurs clients, mais les résultats convergent, et il est hors de doute aujourd'hui que l'augmentation du nombre des habitants en maints pays est due en grande partie à l'augmentation de la durée moyenne de l'existence.

Or, non seulement la population augmente, non seulement la vie moyenne devient plus longue, mais qui contestera, tous cas particuliers et contingences exceptionnelles mis à part, qu'il est tout de même plus facile de vivre aujourd'hui qu'il y a un siècle, et que la vie était généralement et notablement plus commode à bien des égards en 1848 que deux cents ans plus tôt ? La légende du « bon vieux temps » est de tous les temps : elle est sur la bouche de tous les gens âgés qui regrettent leur jeunesse. Mais si les jeunes gens trouvent souvent la vie difficile, ils oublient qu'une génération plus tôt, des difficultés se rencontraient qu'ils ne connaissent plus, et bien des commodités leur paraissent naturelles que leurs pères n'ont pas connues.

Au total, et mis à part l'engouement dont le XIX[e] siècle a entouré l'idée de progrès, il ne paraît pas niable, de bonne foi, que celle-ci résume avec assez de vérité un ensemble de faits réels. Il n'y a pas lieu de se poser la question de savoir s'il faut croire ou ne pas croire au Progrès. Il semble bien qu'on peut valablement résumer de la manière suivante une attitude rationnelle en face du Progrès : au même titre que le Mouvement, que le Temps (pour reprendre les termes de comparaison de tout à l'heure), le Progrès existe. S'il en est bien ainsi, c'est aux hommes et aux sociétés d'en tirer parti.

LAUMIÈRE.

DONNEZ-NOUS VOTRE AVIS

Nous n'osons espérer que cette revue vous plaise en tous points ; néanmoins, vous donne-t-elle satisfaction en partie ?

Trouvez-vous dans ses colonnes la matière que vous y cherchiez ?

Son premier numéro annonce-t-il le périodique que vous attendiez ?

Autant de questions auxquelles nous aimerions que vous répondiez, en apportant suggestions et critiques, en répandant la revue si son contenu vous contente.

DÉFENSE DE L'ENFANT

Pauvres Sciuscia !

J'AVAIS une classe de petits bonshommes de six ans : on apprenait à lire en écoutant de belles histoires, on s'appliquait, on aimait son travail. Un soir, le feu des hommes se déchaîna dans la nuit printanière. Au lendemain, la classe était inutilisable, il y avait des manquants qu'on conduisit au cimetière sous des fleurs blanches.

Je vous revois : Lulu, turbulent braconnier, pour qui l'étang et les bois n'avaient point de secrets ; Gaston, si docile, qui levait sur moi ses yeux de jeune faon ; petit Pierre, l'infirme, emmuré vivant dans le souterrain de la gare ; vos regards innocents resteront pour toujours en moi comme un muet, mais vivant reproche.

Levez-vous et accusez !

Et vous, les victimes des persécutions raciales, les orphelins du village Pestalozzi, échappés des enfers de Hambourg, de Marseille, de Varsovie, tous les « Sciuscia » du monde condamnés à vivre de rapines, les jeunes noirs américains exécutés sur la chaise électrique, les malades des sanas, les jeunes délinquants.

Levez-vous et accusez !

Et vous, les enfants non désirés, jetés au vent de la vie comme une semence lancée par une main aveugle, les enfants martyrisés, les enfants élevés sans soins, sans joies, sans amour.

Levez-vous et prononcez contre la Société un impitoyable réquisitoire :

« Hommes, qu'avez-vous fait ?

« Pourquoi nous avoir conçus puisqu'avec toute votre science vous êtes incapables d'organiser pour nous un monde viable, vous ne savez que construire des machines à tuer et vous avez oublié que les vraies richesses sont pour nous l'air, l'eau, le soleil, la lumière, le blé, la verdure, les fleurs et l'amour. »

Oui, enfants de toutes les races, accusez, accusez, car vous êtes tous marqués au sceau du malheur.

Et toi, mon fils, qu'enchantent les marbres grecs et les courses dans la forêt, mes soins et ma tendresse font de toi un privilégié ; mais tu es, comme les autres, un condamné à mort.

Un jour, d'autres que moi, pour justifier leurs ambitions démesurées, voudront t'apprendre la nécessité de tuer ou d'être tué et sacrifieront à leur Moloch moderne tes forces, ton travail, ta jeunesse.

Enfants, avant qu'il ne soit trop tard, je voudrais prendre ici votre défense, dénoncer les abus dont vous êtes les victimes innocentes, dire vos besoins, citer en exemple ceux qui vous ont compris et aimés, et proclamer que notre rôle de mères éducatrices, c'est de vous défendre contre toutes les forces du mal, c'est de faire de vous des hommes libres.

Denise ROMAN-MICHAUD.

Qu'on le veuille ou non, l'heure est venue d'être citoyen du monde ou de se résigner à voir périr toute civilisation.

Anatole FRANCE.

LA REDACTION

Je tiens à remercier publiquement tous ceux qui ont mis la main à la plume pour vous donner ce numéro — ils l'ont fait si gentiment, si cordialement, si spontanément.

Mais tous nos collaborateurs n'ont pu trouver place dans ces colonnes. Nous débutons et, déjà, nous voici à l'étroit dans ces soixante-quatre pages. Ce qui ne nous empêchera pas de recevoir les écrits — émanant de nouveaux amis — susceptibles d'aider à la défense de l'Homme. Nous nous serrerons un peu plus, voilà tout, en attendant que, le succès aidant, nous augmentions le volume de la revue. — L. L.

Le LIBÉRALISME en son âge d'or

SELON qu'on l'observe sur le plan politique ou sur le plan économique, l'ordre social qui s'est épanoui au cours du XIXe siècle mérite d'être dit bourgeois ou capitaliste. Il est indéniable en effet que cet ordre a fonctionné en faveur d'une classe possédante et dirigeante, la bourgeoisie, et que, d'autre part, ses réussites, ses succès, ses conquêtes dans le domaine des choses matérielles sont à l'actif d'un type d'organisation actionné par le capital, c'est-à-dire par le profit amoncelé et réinvesti dans le système productif, *libéralement*. D'où le nom de *libéralisme* donné au système. Nulle pression extérieure ne s'exerce sur le capital, qui fait ce qu'il veut. Nulle direction n'est imposée au capital, qui va où il veut. Nulle entrave, aucun frein n'est apporté du dehors à ses entreprises, qui n'obéissent qu'à sa propre volonté, à son commandement.

Les économistes, c'est-à-dire l'espèce de gens qui suivent à la loupe le cheminement du capitalisme, sont en droit d'attribuer à cette liberté, à ce laisser faire, à ce laissez passer, l'efficience du système qui est très réelle puisque la société lui devait, avant que s'ouvre l'ère catastrophique, l'abondance et un commencement de généralisation de ce que nous appelons le bien-être, et que les Américains nomment le « confort ».

Il est bien évident que le système libéral, ou capitaliste, est corrélatif au développement du machinisme. C'est à dater de l'époque où les routes du monde ont été ouvertes, où la mécanique a commencé à s'introduire dans les ateliers, c'est-à-dire aux XVe et XVIe siècles, que le libéralisme naissant a fait éclater le cadre encore robuste du système corporatif. L'Angleterre, parce que économiquement en avance d'un demi-siècle sur le continent et, politiquement, de deux bons siècles, en raison aussi de sa maîtrise des mers, a vu se produire le phénomène précapitaliste, en premier. La *Renaissance* qui, venue de Grèce, à la suite de la prise de Constantinople par les Turcs (1453), s'implanta en Italie pour gagner la France cinquante ans plus tard, avait conservé en ces pays son allure aristocratique ou plutôt *artistocratique*. Passée en Angleterre, elle se transposa immédiatement du spirituel au temporel, s'adapta aux choses de la vie pratique, à la production, aux échanges, à la distribution, à la circulation des produits, bref à toutes les activités, industrieuses et mercantiles. Le libéralisme se trouvait lancé, projeté en avant. Rien ne l'arrêterait. Quatre-vingt-neuf devait consacrer en France la mort légale des Corporations, mais depuis longtemps le système n'était plus qu'une façade. Les Droits de l'Homme n'ajoutèrent rien, ne retranchèrent rien au libéralisme, n'étant que métaphysique pure. Notre bourgeoisie s'était mise à l'école anglaise, par Voltaire, par les beaux esprits du règne de Louis XV, par Montesquieu surtout, homme grave et pondéré, grand admirateur de la Constitution britannique, et enfin par les physiocrates. Elle n'en était pas moins restée sur son quant-à-soi et n'adhérait au libéralisme que par opportunité. Au fond du cœur elle était colbertiste, protectionniste et veillait à ce que l'Etat haussât ou abaissât opportunément les barrières douanières à l'abri desquelles elle pouvait, sans crainte de la concurrence extérieure, réaliser le profit maximum avec le minimum d'effort. Détestable mentalité et combien dangereuse !

⁂

Le vice rédhibitoire du libéralisme était que, appelant en théorie chacun à « courir sa chance », à s'enrichir, en pratique il impliquait une masse de pauvres, un réservoir d'hommes à la disposi-

tion des chefs d'entreprises. Chacun de ces hommes était libre juridiquement, en réalité tous étaient esclaves.

Ainsi le système libéral comportait nécessairement deux classes. Celle des *maîtres* était faite de la bourgeoisie d'ancien régime, de la roture anoblie, des « nouveaux messieurs » de la Révolution et de l'Empire et de la vieille noblesse ralliée. La classe des *serviteurs* était composée en faible partie des anciens compagnons des Corporations et pour la grande masse de paysans déracinés sortis d'une condition de quasi-servage et devenus des accessoires du machinisme. Il n'était pas question, pour ce « matériel humain », de courir sa chance individuellement. Les recrues ouvrières du capitalisme étaient attachées à l'usine par des liens plus solides que ceux qui unissaient le serf à la glèbe. Elles ne pouvaient s'en déprendre qu'au risque de mourir de faim. Et il était admis d'une façon générale que pour que l'ouvrier travaille il fallait qu'il sentît l'aiguillon de la faim... (1).

Cependant, hors du système industriel, une classe paysanne férocement attachée à la propriété (depuis qu'elle l'avait arrachée à la noblesse), et, dans les villes, une classe dite moyenne prospérant dans les petits métiers et le négoce, occupaient dans l'ordre capitaliste des positions inexpugnables. Ces classes sont les piliers actuels du régime qui participe à la fois du libéralisme et de la planification.

A ne considérer que l'industrie, le libéralisme se traduisait en fin de compte par une sorte de féodalité. Mais tandis que la Féodalité terrienne — qui fut digérée par la monarchie — se revendiquait de la force brute, plus tard tempérée par la coutume, les usages, la Féodalité capitaliste en appelait au règne de la *Loi*. La loi sanctionnait un ordre de choses déclaré immuable, fondé, depuis 89, sur le *droit social*. Sainte mère Eglise se devait d'accorder à l'état de fait la sanction divine et lui apporter le concours de sa puissance « spirituelle », qui est considérable.

Socialement, la féodalité industrielle du XIXe siècle ne s'affirma pas moins dévorante que la féodalité terrienne avant les Croisades, avant les Communes. Et de même que les grands fauves du haut moyen âge avaient dû faire face à des révoltes de serfs qui « faisaient commune », de même les grands feudataires de l'industrialisme se virent aux prises, en dépit de la loi, avec des coalitions ouvrières. C'était toujours la même lutte des opprimés contre les oppresseurs, la même guerre des pauvres contre les riches. Mais elle n'obéissait plus uniquement à un réflexe d'instinct vital. Il s'y mêlait une idée encore vague, des sentiments, des aspirations encore assez confus, qui iraient se clarifiant. La lutte prendrait graduellement le caractère d'une *lutte de classes* comportant des formes d'organisation, une tactique. Des observateurs, des théoriciens, des doctrinaires se mirent à étudier le problème social. De la conjonction idéologique de ces éléments venus de la bourgeoisie évoluée et des élites prolétariennes devaient naître ces courants socialistes — dans le prolongement des courants humaniste, rationaliste et populaire du XVIIIe siècle et de la Révolution — dont la première moitié du XIXe siècle nous offre une si magnifique floraison.

⁂

Nous voyons donc que le système capitaliste portait, incrusté à son flanc, le socialisme. Le sang et la chair du capitalisme qui venaient pour une part majeure de l'exploitation du travail humain, de l'anémie et du dépérissement de la classe ouvrière, le socialisme le pompait goutte par goutte, le rongeait morceau par morceau pour le restituer au prolétariat. Nous voulons dire que, par un effort constant, la classe ouvrière améliorait graduellement son standing vital en même temps qu'elle élevait sa condition morale. Le phénomène n'est pas discutable. En se prolongeant, en s'intensifiant, il réaliserait comme une symbiose de deux organismes laissant entrevoir, à un stade évolutif plus avancé, la résorption possible du capitalisme dans le travail collectif, la classe ouvrière ayant alors acquis sa pleine capacité économique et politique.

Il est très remarquable qu'aujourd'hui, le libéralisme étant moribond, dans l'ordre industriel, le socialisme est très malade. L'organisme support se dérobant, le socialisme est déraciné. Il meurt. Ce qui le remplace au sein des trusts, au sein des entreprises planifiées, étatisées, nationalisées, est du *communisme*. C'est tout

autre chose que du socialisme. En un certain sens, c'est même exactement l'opposé.

On ne peut pas dire que le socialisme ait tué le libéralisme. Le processus mortel s'est amorcé dans le dernier quart du XIXe siècle par la constitution des *trusts* et il est entré dans une phase catastrophique dans les premières années du XXe siècle. L'acuité dramatique des temps présents ne permet pas d'envisager d'un œil serein les aboutissements possibles.

RHILLON.

(1) La loi anglaise, qui régissait les rapports entre ouvriers et patrons, s'intitulait précisément : Loi *Maître et Serviteur*. Il fallut près d'un siècle de luttes opiniâtres pour que les ouvriers en obtinssent l'abrogation, en 1875.

De l'Essence à la Conscience

HOMO HOMINI LUPUS... Mais c'est un loup qui se dévore lui-même ! L'homme n'a pas de pire ennemi que lui-même. Son imagination peut lui en créer d'autres, ce n'est que le voile de Maya cachant avec une pudique hypocrisie une réalité qu'il se refuse à admettre.

Un philosophe a écrit : que l'essence de l'homme est d'exister en se comprenant ; c'est-à-dire que la finalité de l'homme est de vivre consciemment et par extension de prendre conscience des autres pour les comprendre. Cet axiome rejoint celui de Socrate : « Connais-toi, toi-même », dont le corollaire : « ... Tu connaîtras l'Univers et les Dieux » est moins souvent cité.

On objectera peut-être que tout ceci n'a rien de bien nouveau et l'on pourrait même se demander si d'une telle étude ne sortira pas une théorie de plus, sans intérêt pour la vie pratique.

Non par orgueil d'auteur, mais par conviction personnelle, je crois à la valeur intrinsèque de la formation théorique, particulièrement si elle ne demeure pas dans l'abstrait.

Une étude approfondie des attitudes humaines révèle que chaque individu a de l'ensemble du monde une conception différente, affectée d'une coloration affective particulière (ce que les Allemands nomment le Weltanschauung*).*

Chaque individu possède son micro à lui et à lui seul ; ce n'est qu'au contact d'autrui que les divergences apparaissent.

Les points de vue se heurtent, les vérités ne semblent plus que relatives ; l'accord est difficile et réside sur des compromis.

C'est dans cette individualisation de la vérité, dans cet absolu de l'être que réside tout le danger.

La conscience qui est réflexion de l'être sur lui-même est nécessairement individuelle, unique. L'être, sortant des ténébreux mystères de ses viscères, prend un jour conscience de son état, bien plus de son devenir. A ce moment, la vie consciente remplace la vie irréfléchie, organique et émotionnelle.

Or, il est caractéristique de noter ici que la conscience se dégage progressivement pour parvenir à une sorte d'autonomie, de sérénité, d'impartialité même. Et c'est par l'éducation que cette évolution peut s'accomplir le plus efficacement.

L'être n'est pas qu'un pur esprit. Il est composé essentiellement d'un corps ; c'est un organisme biologique d'abord.

Laisser le corps développer ses exigences, c'est asservir l'homme à lui-même ; c'est n'en pas faire plus de cas que de n'importe quel être existant dans le monde.

Or, si l'homme est sans commune mesure avec tout ce qui est, encore lui faut-il se réaliser lui-même. De là, le rôle et le but de l'éducation intégrale — l'homme pour se défendre doit connaître son corps et particulièrement les exigences biologiques de ce corps.

Ensuite, il sera libre d'adopter telle ou telle attitude qu'il estimera utile ou convenable à son équilibre.

Et la conscience acquise agira à son tour sur le comportement biologique jusqu'à déterminer une morale individuelle, autre formation de l'adaptation, ou selon l'expression d'André Gide : « Maintien de

l'équation entre l'impulsion de l'âme et l'obéissance du corps. »

L'éducation sexuelle me semble particulièrement opportune si elle est donnée en fonction de la biologie, à des êtres capables d'en saisir la portée, c'est-à-dire à des jeunes gens et à des jeunes filles, à l'âge de la puberté. Je dis bien en fonction de la biologie, *c'est-à-dire à partir du réel ; alors que certains envisageraient de dispenser l'éducation sexuelle en fonction d'une morale, c'est-à-dire d'une relativité métaphysique érigée en dogme universel.*

Eduquer l'instinct pour le transformer en une sensation consciente et faire que la conscience puisse ne pas se dégrader au contact de l'émotion ; éduquer l'être à résister aux sollicitations purement animales pour exister en tant qu'homme, tout cela n'est qu'une partie de l'œuvre de défense de l'homme.

Car, parvenu à la pleine conscience, l'homme croit avoir atteint l'absolu et risque de se cristalliser, de s'hypertrophier dans le statique, alors que tout en lui parle de dynamisme.

L'homme doit vivre et la vie exige des actes. Or, les actes sont une répercussion directe ou indirecte sur autrui et c'est ici qu'intervient le choc entre les consciences individuelles enfermées dans leur coquille. Partant du corps, la conscience d'un être est différente de celle d'un autre être, partant d'un autre corps.

C'est dans ce heurt que tous les conflits humains individuels ou collectifs naissent.

Le droit, qui vient consacrer la conscience d'un homme ou d'un groupe, n'est que relatif à cet homme ou à ce groupe ; dans la mesure où il s'impose à des groupes élargis, il devient tyrannie.

Le dogme, autre forme du droit, est la conscience d'une vérité ecclésiastique ; s'il s'impose à des groupes non conscients de cette vérité relative, il devient inquisitorial.

De ces deux exemples, il est facile d'opérer d'importantes déductions. Toute vérité n'est absolue qu'individuellement. Donc tout individu doit savoir qu'il ne peut pas plus contraindre autrui à se soumettre à lui qu'il ne peut être contraint de se soumettre à autrui.

C'est le fondement même de la liberté et le gage du respect et de la compréhension mutuelle, donc de la Paix.

Toute vérité imposée au delà des limites où elle demeure vraie astreint des groupes à l'obéissance par la force et dégrade ces groupes en sapant leur liberté, leur existence et leur originalité essentielle. C'est le cas des Etats modernes centralisés et dont les fonctions empiètent de plus en plus uniformément sur la vie privée. Cette forme de gouvernement ne résiste que par l'inconscience où les individus sont retombés. Pour restaurer la dignité de l'homme, il faut lui refaire prendre conscience de lui-même à partir de son état actuel.

Toute conscience religieuse cristallisée en dogme est un produit figé, mort, sans aucun avenir. L'état statique ayant pris la place du devenir, le dogme marque la stagnation et correspond à la « lettre morte » comparée à « l'esprit de la lettre ». Le dogme est tellement averti de sa stérilité qu'il se modifie ou se complète au cours des siècles, prolongeant d'une manière factice une existence condamnée.

Un tel langage équivaudrait presque à une déclaration. Je me garderai de formuler des principes, de définir une position.

La vie se vit et ne se définit pas. Restons-en là !

C'est plutôt un avertissement qu'une déclaration.

L'homme doit se défendre, bien plus qu'il ne doit être défendu.

Je n'aime pas les « passifs » lorsqu'ils s'appliquent à un dynamisme, à un devenir. Et pour que l'homme se défende, il faut qu'il se croit attaqué ou menacé. Seule la conscience de lui-même doit lui permettre d'en juger. Il faut donc, avant tout, faire naître ou restaurer la conscience individuelle et il n'y a pour cela aucun système préfabriqué. Chaque individu me semble un univers sur lequel notre action est faible ou nulle. C'est sans doute cette difficulté qui rend compte du peu de progrès accompli par l'espèce humaine. Il n'est pas question cependant de nous décourager.

Edouard ELIET.

Les communautés palestiniennes sont-elles en péril ?

LA question palestinienne qui a fait et fera couler des flots d'encre reste cependant extrêmement confuse pour l'énorme majorité des gens qui n'arrivent pas à s'y reconnaître dans le fatras des nouvelles, plus contradictoires les uns que les autres. Nous allons nous efforcer, dans cette étude, de donner une vue d'ensemble du problème aussi claire que possible. Nous n'avons pas l'intention de faire ici une histoire du peuple juif, ce qui nous obligerait à trop de développements.

Il nous est nécessaire, cependant, de rappeler brièvement, au point de vue historique, que les Sémites de Chaldée, après diverses migrations, se fixèrent en Palestine 1.500 ans avant Jésus-Christ. Saül (1100 avant J.-C.) fut le premier roi des Hébreux. A la mort de Salomon, fils de David (vers 930 avant J.-C.) des dissensions éclatèrent entre les tribus, et l'Empire fut divisé en deux : le royaume d'Israël et celui de Juda. Une succession de guerres avec les Macédoniens, les Séleucides, les Chaldéens, etc., se placent pendant sept ou huit cents ans qui permettent à Rome (au début de notre ère) d'asservir la Palestine. Cet asservissement devint définitif sous Adrien, en 135, après plusieurs révoltes dont la plus célèbre, celle de Jérusalem, fut écrasée par Titus. A partir de cette date, les Juifs n'eurent plus d'existence nationale. De là commence leur dispersion dans le monde.

L'Etat romain ayant soumis les Juifs (ce nom date de l'époque gréco-romaine, auparavant on ne disait que Israélites ou Hébreux) à une législation spéciale, c'est de ce moment que l'existence, les moyens de vivre, commencent pour les Juifs de revêtir une forme particulière, si bien que le nom de juif va être synonyme d'usurier, nom que, nous devons à la vérité de le dire, ils mériteront amplement en mille circonstances. Nous devons à la vérité de dire aussi que les lois sociales faites spécialement pour eux ne leur laissaient guère que la forme commerciale ou l'usure pour subsister, forme qui, pendant de longs siècles, était déshonorante pour qui l'exerçait.

Par ce moyen, perfectionné par eux de génération en génération, ils acquirent des fortunes colossales dont ils furent périodiquement dépouillés. Il en fut ainsi dans tous les pays du monde.

L'Assemblée Constituante, en France, lors de notre grande révolution, leur reconnut les droits civils et civiques. Cependant, dans de nombreux Etats, et cela jusqu'à nos jours, on leur appliqua des lois qui ne cessèrent de les considérer comme un peuple à part. Chacun a encore en mémoire les ghettos dans lesquels ils étaient confinés et les exactions qui pleuvaient sur eux.

L'antisémitisme les considère comme réfractaires à toute assimilation, comme des étrangers, formant au milieu de pays divers un bloc solidaire dommageable à la Nation.

Les persécutions féroces d'une part, l'amour de l'argent d'autre part, avaient fait du Juif en général, dans le passé, un individu qui nous apparaissait méprisable, vu sa lâcheté devant la répression et les moyens déloyaux pour arriver à la richesse.

Avec la Palestine, nous allons nous occuper d'un individu tout à fait nouveau qui, au contraire, entraînera nos sympathies.

Il est évident que la race juive fourmille d'intellectuels et de savants. Il est non moins évident que les couches diverses de cette race dans quelque pays où elles se trouvent, ne sont pas inférieures aux couches des nationaux de ces pays. Dans ces conditions, il était certain que l'on ne résoudrait pas le problème comme on l'a résolu pour les Incas, les Aztèques et autres peaux-rouges, ou pour les peuplades négroïdes « turbulentes » par l'extermination pure et simple.

Plus tard, au contraire, l'indignation mondiale devant les horreurs des camps nazis, où six millions de Juifs périrent, a déterminé une sympathie et un soutien qui n'existaient pas auparavant.

En 1918, cinquante-deux nations approuvèrent la déclaration de Lord Balfour promettant l'établissement d'un foyer juif en Palestine. Le mouvement sioniste (qui veut dire groupement pour une patrie) prit une grande extension. Un enthousiasme immense anima les Juifs du monde entier. Des sommes considérables furent collectées. L'immigration s'accéléra. Une mystique de fondation d'un Etat juif totalement indépendant se développa.

Cette dernière façon de voir ne devait pas tarder à provoquer des frictions avec l'Angleterre. Celle-ci, en effet, a des intérêts considérables dans le Moyen-Orient. Mentionnons seulement le canal de Suez, donc route des Indes, le pipe-line qui apporte le pétrole à Haïfa, et les côtes palestiniennes

relativement longues, placées en un point méditerranéen qui peut devenir un centre névralgique pour les Anglais, tant pour leurs possessions africaines que pour leurs combinaisons en Arabie et dans leurs dominions et colonies de l'Océan Pacifique.

Il semble que lors de la déclaration Balfour, l'Angleterre pensa que la Palestine, contrôlée par elle d'une manière générale, deviendrait sinon une colonie ou dominion, du moins quelque chose d'approchant, en tous cas quelque chose de malléable selon les fluctuations de sa politique comme le sont les Etats arabes. L'opinion des milliardaires juifs à la Rothschild, entièrement à la dévotion de sa politique, dut l'affermir dans cette façon de voir.

Ces milliardaires achetèrent d'immenses quantités de terrains pour un prix dérisoire et, « philanthropes » comme toujours, se déclarèrent prêts à recevoir le flot des colons qui voudraient bien venir courber l'échine sous l'œil paternel des chiens de leurs bienfaiteurs. Ce fut une lourde erreur.

Guidés par des hommes remarquables, animés d'une foi nouvelle ardente pour la création de leur foyer national, aidés par des dons ou collectes qui produisirent des sommes considérables, le peuple d'Israël aspirait à autre chose que de venir grossir les comptes bancaires de Rothschild.

Voyant le danger pour l'avenir si cet état d'esprit d'indépendance n'était jugulé et devant l'impossibilité de trouver les Juifs à sa dévotion, les Anglais, sans être mandatés ou approuvés par la S.D.N., prirent une option sur l'avenir en fondant le royaume de Transjordanie avec pour roi Habdala, entièrement soumis à eux. La Transjordanie est donc un territoire détaché de la Palestine conçue en 1918. Il est certain qu'il sera revendiqué plus tard, à plus ou moins longue échéance, si l'Etat juif sort victorieux de ses épreuves présentes et futures. Mais n'épiloguons pas.

Pendant ce dernier quart de siècle, l'émigration juive s'est poursuivie à un rythme accéléré. La Palestine compte aujourd'hui environ un million de Juifs (officiellement 650.000 déclarés par les Anglais). Si l'on y eut mis moins d'entraves, il est certain que ce chiffre serait beaucoup plus considérable. On calcule que le pays peut absorber un million de personnes en dix ans. Les Juifs disent trois ou quatre millions. Il reste encore 13 millions de Juifs, dont 5 millions aux U.S.A., 2 millions en Angleterre et dans ses colonies et dominions, 5 millions en Russie. Notons que ces derniers ne sont soumis à aucun régime d'exception, mais qu'on leur a attribué une république dans le cadre du régime où ils sont très défavorisés sous le rapport des ressources naturelles.

Palestine et Transjordanie peuvent absorber, selon les patriotes fanatiques, 25 millions d'individus, 20 millions selon le gouvernement officiel juif. L'**Encyclopédie anarchiste**, qui date de vingt ans, dit 3 millions. Sans doute, ce chiffre très bas fut-il avancé en considérant que l'immense partie désertique du pays était condamnée à rester à l'état de désert, impropre à l'établissement de l'homme et alors que l'on ne pouvait prévoir les réalisations extraordinaires qui furent faites depuis et dont nous allons vous entretenir.

Combien serait dans l'erreur celui qui se représenterait le Juif palestinien comme nous en avons tant connus autrefois : âpres au gain, sordides d'aspect, vivant dans des taudis et dans la crasse, marmottant leurs éternelles prières, déloyaux dans leurs comportements, bref, le Juif à papillotes et à la barbe inculte avec le pantalon en tire-bouchons ! Ce Juif là, à de très rares exceptions près, n'a pas sa place là-bas. La société de classes, dans le sens européen, ne s'y est pas reformée non plus.

Les émigrants, qui débarquèrent en Palestine au cours de ces vingt ans, étaient surtout des jeunes gens fuyant les persécutions. Ils arrivaient, en général, ne possédant que leurs bras et leur foi. Non la foi religieuse. Mais la foi de trouver une terre enfin accueillante, et pour cette terre ils étaient prêts à tous les sacrifices.

Des dirigeants, ou plutôt des guides intelligents, formés à l'école socialiste (par socialiste j'entends les différentes écoles, y compris celle des libertaires, représentée par le journal anarchiste juif « Arbeiter Stimme » qui paraît quotidiennement depuis une cinquantaine d'années) surent les orienter magnifiquement.

La C.G.T. palestinienne a un esprit syndicaliste et coopératif que nous aimerions voir à nos propres C.G.T. Cela ne se traduit pas par des discours ou des affiches, mais par des réalisations concrètes. La C.G.T. a acheté d'immenses terrains (peu chers autrefois, très chers aujourd'hui). Les émigrants à qui l'on donne les instruments de travail modernes, les semences et les matériaux indispensables, prennent possession de ces terrains, les défrichent tout en se défendant contre les incursions arabes, construisent leurs maisons et, de déserts font des oasis splendides au prix d'efforts surhumains. Parfois, il faut enlever plusieurs mètres de sable avant de trouver la terre arable, les pierres représentent un tonnage impressionnant. Il faut ensuite établir les irrigations, faire les routes. Viennent encore le boisement, la construction des dépendances, etc., avant d'arriver à la culture proprement dite. Le début du confort ne vient qu'après un certain nombre d'années.

Tout cela se fait en communautés où l'on tient compte dans la plus large mesure des

goûts, des aptitudes, de la force de chacun pour la distribution du travail.

Il y a deux formes de communautés collectivistes.

Première forme . les bénéfices sont répartis entre tous.

Deuxième forme : Tout est à tous, rien à personne. Prise au tas.

La terre, achetée aux Arabes, appartient maintenant à l'Etat qui a succédé au Fonds National et qui peut la vendre aux particuliers pour 99 ans. Aux collectivités, elle est donnée, mais celles-ci doivent la travailler ou l'Etat la reprend.

Le bénéfice entier appartient aux collectivités, nul impôt n'est perçu.

Il y a des collectivités religieuses (à peine 20 %), jamais de collectivités mixtes. Le salariat ne peut exister dans les communautés agricoles. Ceci explique la décadence des colonies des « philanthropes » à la Rothschild dont les vieux traficoteurs qui les habitent encore vivent misérablement. Cependant, ces « philanthropes » possèdent des milliers d'hectares de terres, en friches pour la plupart, qu'ils refusent de vendre ou de louer aux communautés voisines trop à l'étroit et désireuses de s'étendre, tant ils sont effrayés par l'idéologie révolutionnaire de ces dizaines de milliers de communautaires. Les communautés agricoles forment des bourgs allant d'une centaine à 1.500 habitants. Et on en compte trois cents environ.

La C.G.T., en outre, possède des usines, des mégisseries, des chocolateries, des raffineries d'huile d'olive et de sucre, des cimenteries, des fabriques de tabac, de jus de fruits, des écoles, etc., etc... Ses bénéfices sont employés à la création de coopératives presque dans tous les domaines de l'économie, à l'assainissement du pays, etc., etc...

Les coopératives de construction ont construit des milliers de maisons qui restent leur propriété. Non seulement le loyer est fixé par l'organisation, mais toute spéculation est rendue impossible.

Notons que les dirigeants, tant dans les coopératives que dans la C.G.T., les collectivités ou communautés, ne sont pas inamovibles, comme c'est le cas chez nous, mais au contraire sont élus pour un temps très court (généralement un ou deux ans) après quoi ils reprennent leur travail. Ainsi un nombre considérable d'hommes passent aux postes de direction, ce qui fait que nul n'est jamais indispensable.

Les communautés, qui représentent 60 à 80 % de l'économie de la Nation, accordent à l'enfant tous les avantages possibles. Celui-ci, dans les communautés vieilles de quelques années, est élevé dans des maternités modèles où des personnes spécialisées s'occupent continuellement de lui ; dans les communautés nouvellement installées, sans avoir le même confort, il est néanmoins l'objet des préoccupations constantes. Le père et la mère viennent le voir chaque jour, leur travail terminé. Cependant, tous les membres de la communauté se considèrent également comme pères et mères de tous les enfants et agissent comme tels.

L'enfant, cependant, n'est pas élevé dans une boîte à coton et bien qu'il soit le souci dominant des membres de la communauté, ceux-ci savent qu'il doit être avant tout un colon futur. En conséquence, son instruction est solide, mais sans être extrêmement poussée. Plus tard, disent les membres des communautés, il en sera autrement. Les tâches actuelles nécessitent des jeunes gens forts, sains, entraînés physiquement. La propreté corporelle, les exercices au grand air prennent donc, avec l'instruction des tâches futures, la majeure partie du temps de l'enfant en dehors de son sommeil. Ne vivant pas dans une atmosphère de compétition sociale, ayant à volonté les choses qui lui sont nécessaires, l'enfant ignore les maux engendrés par l'exploitation et le profit.

Pour bien saisir le développement d'une communauté, on lira avec fruit le roman d'Arthur Kœstler : « La Tour d'Ezra ». Il s'agit, ici, d'une communauté agricole qui vient défricher un coin du désert. On verra ses difficultés du début puis ses réalisations progressives.

L'amour est libre, le mariage également. Les rites de la religion, s'ils sont encore très souvent observés quant au mariage religieux, le sont sans foi et par gentillesse envers le rabbin. Kœstler, à ce propos, nous conte plaisamment le mariage de trois couples qui rient de cette cérémonie. L'une des mariées, enceinte de huit mois, s'est faite remplacer par une amie qui a rempli ce rôle trois fois ces deux dernières années ! Le même anneau sert à tous les membres tour à tour, la communauté n'en possédant qu'un.

Si la propriété privée est bannie des communautés, il existe cependant un certain nombre de capitalistes qui, ayant pu sauver leurs fortunes, se sont installés dans une existence bourgeoise oisive et plus ou moins somptueuse. Ils ne forment, il va sans dire, qu'une infime minorité.

D'après l'abbé A. Glasberg (1), l'économie agricole juive a produit, en 1947 par exemple : 80 millions de litres de lait, 170 millions d'œufs, 67.000 tonnes de légumes, 25.000 tonnes de fruits.

La part de participation revenant dans cette production à la coopération ouvrière est de 61 %.

Que deviennent les Arabes dans tout cela ?

Ils vivent, la plupart, comme au temps féodal, gardant la foi ridicule et les rites des ancêtres, n'attendant rien d'ici-bas. Ils végètent dans des maisons sordides et culti-

vent maigrement leurs champs, derrière la charrue à socle de bois, étonnés de voir des cultures immenses et des villages riants édifiés sur les déserts de sable et de cailloux dont on n'a su rien faire durant des milliers d'années.

Que l'on nous comprenne bien. Nous ne méprisons nullement les Arabes. Nous connaissons leurs qualités, notamment leur hospitalité et le respect de la parole donnée. Mais ici nous ne nous plaçons pas sur le plan sentimental mais dans le domaine des faits.

Toutefois, la catégorie d'Arabes qui a vécu dans les villes et travaillé dans les entreprises juives où son niveau de vie monta de cinq à dix fois ce qu'il était auparavant commence à réfléchir, à admirer, à comprendre ces conditions sociales neuves pour elle. Cela constitue une révolution dans les esprits qui se traduira dans la pratique à une plus ou moins longue échéance. Les roitelets arabes ne feront plus régner très longtemps leur despotisme au détriment de leurs populations avachies par la stricte observance de l'orthodoxie religieuse.

Du reste, il faut que l'on sache que ce ne sont pas les populations arabes qui se heurtent au monde juif.

Ce sont les Anglais et leurs mercenaires polonais d'Anders, nazis rescapés de la dernière guerre, et les aventuriers à la Fawzi-Kaoukji ou grand Mufti.

Nous n'avons pas fini d'être étonnés et, au fur et à mesure que cet ordre social nouveau fera, nous l'espérons, tache d'huile dans le Moyen-Orient d'abord, ailleurs ensuite, les plus grands espoirs seront permis pour l'avenir et l'affranchissement des classes spoliées depuis toujours.

Par de très nombreux côtés, l'expérience des communautés juives rappelle celle des communautés d'Aragon et du Levant en Espagne 36-37.

Il est curieux de constater qu'il a fallu le terrorisme de l'Irgoun et des groupes Stern qui, par leurs coups de mains audacieux contre les Anglais ont soulevé l'admiration des foules, pour attirer l'attention sur des tentatives d'organisations nouvelles que nous ne pouvons voir que d'un œil extrêmement sympathique.

Au cours de la guerre 1939-1945, les entreprises privées, il y en a, ayant des capitaux plus considérables que la C.G.T. qu'exigeait cette époque de grands investissements industriels et d'équipement en matériel moderne importé, connurent une certaine prospérité. L'état de chose normal étant revenu, elles ne purent lutter contre les communautés ayant supprimé le profit, et par conséquent la hiérarchie et la bureaucratie qui grèvent les entreprises modernes capitalistes.

Les bénéfices de ces entreprises privées ne répondant plus aux capitaux investis, les capitalistes s'en désintéressèrent et la plupart furent rachetées par le Fonds National, la C.G.T. ou les coopératives. Cette ruche où tout le monde doit travailler (même les rabbins) nous paraît difficilement battable sur le terrain économique.

Les fonds collectés dans le monde affluent toujours en Palestine. Nous avons eu la curiosité, voici quelques semaines, d'assister à l'office de la synagogue de la rue Notre-Dame-de-Nazareth. En une demi-heure environ, par dons de deux, cinq et dix mille francs, plus d'un demi-million fut recueilli. Le prêtre qui officiait l'annonça.

Cependant, toute médaille a son revers ; les tenants des principes monstrueux qui ont régi le monde jusqu'ici n'ont sans doute pas dit leur dernier mot. L'Angleterre, dont le rôle est odieux en cette affaire, soulève les pires difficultés.

La situation veut que l'Etat palestinien accepte n'importe quelle aide d'où qu'elle vienne.

L'Amérique lui en apporte une, mais sous quelles conditions ? La Russie, emprisonnée dans ses mers fermées du sud et ne désespérant pas un jour, sinon de posséder le détroit des Dardanelles, du moins d'imposer un traité qui lui en assure le libre accès, pose des jalons d'amitié avec la Palestine en vue de son rôle éventuel de « future puissance méditerranéenne ». Ceci concorde parfaitement, d'autre part, avec sa politique d'opposition à l'Angleterre. Il s'ensuit que les armes de toutes sortes arrivent en quantités considérables depuis la proclamation de l'Etat palestinien. Forteresses volantes américaines, chasseurs, artillerie soviétiques, tout cela afflue en Israël à pleins bateaux. La Tchécoslovaquie fournit le matériel d'équipement industriel et notamment celui nécessaire au forage de puits pour la recherche du pétrole. A pleins bateaux également arrivent des milliers de jeunes hommes pour la plupart déjà entraînés et prêts à combattre dès leur débarquement, animés d'un enthousiasme indescriptible.

Israël a su faire traîner habilement les négociations pour s'armer prodigieusement. S'estimant imbattable à présent, sauf grande invasion étrangère qui ne manquerait pas de susciter de graves complications internationales, ses prétentions se durcissent.

La mort de Folke Bernadotte en est une illustration. Lorsque, il y a quelques mois, les armées arabes ou dites telles, attaquèrent la Palestine juive, elles subirent un cuisant échec militaire et les Juifs s'emparèrent de la Galilée, territoire attribué, dans le partage, aux Arabes et occupé par eux. Or, dans son projet de médiation, Bernadotte aurait proposé Jérusalem comme capitale de l'Etat arabe et l'évacuation par les Juifs de la Galilée, deux choses dont ceux-ci ne veulent

à aucun prix. « Les Arabes nous ont attaqués, nous leur avons pris la Galilée, nous la gardons, d'autant plus qu'elle est une de nos terres ancestrales. » Accusé de faire le jeu de l'Angleterre, Folke Bernadotte était tué par un groupe de l'aile gauche du Stern, dit-on.

Lorsque l'on parle des « terroristes » du Stern, on laisse entendre que ce sont là des espèces de bandits irréguliers. Or, l'Irgoun et le Stern bénéficient de la sympathie d'une partie énorme de la population. On va jusqu'à dire que ces groupes sont plus populaires que le gouvernement lui-même. On assure que si le Stern voulait recruter, il trouverait immédiatement des milliers d'adhérents.

Cela ne laisse pas de causer certaines inquiétudes, car l'on dit aussi que les Staliniens s'évertuent à pénétrer dans ces groupes pour les noyauter. Quand on sait les résultats obtenus dans les pays d'Occident par ce moyen, il y a des raisons d'être inquiets pour l'avenir des communautés agricoles où se développe si heureusement un esprit libertaire.

La création de l'Etat d'Israël est aussi inquiétante pour la liberté. Nous savons le rôle néfaste de l'Etat ; faible aujourd'hui en Palestine, il ne cessera de tenter d'affermir son autorité au détriment des libertés acquises jusqu'ici.

Les communautés seront-elles en mesure de le comprendre et de faire front victorieusement ?

Seront-elles le pont jeté entre les néfastes sociétés d'hier et celles de demain dont nous rêvons ou, au contraire, succomberont-elles sous les coups de l'autorité ?

Autant de questions qui restent des interrogations, surtout lorsque l'on voit l'ignorance presque totale des milieux « dits ouvriers » quant aux choses de Palestine que nous n'indiquons, ici, qu'à grands traits.

Ajoutons qu'une organisation, « Le Bund », se proclame antiétatiste et peut influencer le mouvement social dans le sens libertaire.

De grandes choses ne cesseront de se produire en Palestine. Tâchons de ne pas gober sans examen les nouvelles tendancieuses dont la presse nous abreuvera pour, si cela est possible, participer dans la mesure de nos moyens à la défense de la liberté, à la défense de l'Homme.

Fernand PLANCHE.

(1) *Vers une nouvelle charte sociale*, p. 54.

Julien BLANC

par Armand LANOUX

JULIEN BLANC vient de publier le troisième tome de *Seule, la vie* (1)... : *Le Temps des Hommes*. Les précédents ouvrages ont, depuis quelques années, rassemblé un public passionné autour de celui qui est sans doute le meilleur des écrivains vivants qui se réclament de l'anarchie. On se souvient de *Confusion des Peines*, que l'on peut placer à côté des récits d'enfance de Jules Renard, de Gorki ou de Vallès. On n'a pas oublié l'atroce *Joyeux, fais ton fourbi*... Le volume qui paraît actuellement en annonce deux autres : la seconde partie du *Temps des Hommes* (FORN), et la fin de l'ouvrage, *Le Suicide*.

Certains auteurs sont absents de leur œuvre, et c'est les trahir que de parler d'eux. Julien Blanc est si intimement mêlé à la sienne que ce serait le trahir que d'analyser ses livres sans parler de lui. Les meilleurs critiques s'y sont trompés, parce qu'ils le connaissaient mal. C'est que Julien Blanc, qui ne cesse pourtant pas de se raconter, est des plus malaisés à pénétrer. Au vrai, il se connaît peu lui-même, l'avoue et brouille volontiers les cartes. Ce qui suit ne peut donc être qu'une approximation.

Blanc relève du genre frénétique. Le physique le crie. De taille moyenne, il est mince, presque frêle, mais une accumulation nerveuse exceptionnelle fait de lui un être par instants redoutable. Des muscles sans graisse tirent sur des os saillants. Rien de félin, pourtant. C'est au loup plutôt qu'il ressemblerait, s'il y avait en lui des traces suffisantes de cruauté. Du loup, il a les muscles étirés et secs, la peau plissée, trop grande, l'absence congénitale de réserves, et la face allongée. Le front se dégarnit, et fronce sa peau, comme dans les masques de Valéry et de

Ramuz, de rides expressives qui tombent soudain comme des persiennes catalanes. Le visage est émacié, triangulaire. Partout affleure l'orographie des os, dans le saillant des arcades, des pommettes, du menton. Une figure dont la jeunesse encore présente s'accorde avec quelque chose de décharné. Les yeux enfoncés étincellent d'un bleu trop clair, de faïence ou de métal, avec des reflets dont le froid contraste avec la peau chauffée par le soleil ou jaunie par la fatigue, suivant la saison et les hasards de la santé, mais qui se nuance toujours du citron au bronze clair. Ces yeux pâles brûlent dans des orbites enténébrées. Le masque est mobile, docile aux vivacités de l'âme, docile au rire fulgurant, Julien Blanc conte une histoire. C'est un acteur né. Les mains voltigent. Le corps suit dans une démarche cassée, bondissante. Il veut faire rire les copains. Il en distille une bien bonne, la vit, et le voilà qui traverse le bar de l'*Auto* en glapissant, à cheval sur un balai imaginaire et se tordant nerveusement.

Julien Blanc a tâté du journalisme. Sans trop de goût. Il faut bien trouver son bœuf. Mais il y déployait une manière personnelle. Un sujet ? Le voilà qui flambe. Il interviewe Magda d'Andurain. Il s'enthousiasme. Il la défend. Il fait feu des quatre fers. Le lendemain, il corrige les épreuves, l'œil éteint et le cœur cafardeux. La paille est brûlée.

Blanc est un passionné de la bagnole. (Je ne dis pas de l'auto.) La vitesse, la puissance mécanique, la poésie de la virée l'enivrent. Pourquoi pas ? C'est peut-être par la voiture que l'argent prend un sens pour lui. Il y engouffre tout ce qu'il gagne en réparations, huile, essence, etc. J'ai vaguement l'impression qu'elle est pour lui la revanche : ce cheval mécanique qu'il n'a pas eu quand il en était encore temps. Mais je devine aussi qu'elle est la matérialisation de ce sens de la fugue qui l'a toujours habité. Blanc n'a jamais « un peu d'argent ». Il en a beaucoup (pour peu de temps) ou pas du tout, au point de manquer du nécessaire. Je l'ai vu prêter de force quelques milliers de francs à un copain qui protestait parce qu'il n'en avait pas besoin. Mais quatre jours plus tard, Blanc était furibond parce qu'il n'avait plus de quoi dîner. La vie, le temps, le bonheur, il doit les traiter comme l'argent.

Joyeux, fais ton fourbi... a remporté le *Prix Sainte-Beuve* 1947. Fureur du lauréat. Il aurait voulu le *Prix des Critiques*. En fait, il méritait le *Goncourt*. Sa vie, c'est un diagramme de fièvre. Il a besoin de ces dents de scie. Donc, un frénétique. Un gars pas normal. Tout au moins, pas moyen. Naturellement il en reste quelque chose dans le jeu des idées : il lui arrive de s'embrouiller dans les idéologies, de virer dans un tournoiement palpitant vers les frontières du communisme, de rebondir dans le tolstoïsme et la non-violence, d'envisager avec sympathie le terrorisme et de se retrouver au bord d'un christianisme idéal. Mais ces successions ne le gênent pas. Par contre ce qu'il sait, ce qu'il sait bien, c'est qu'il veut l'homme libre. Il déteste les bourreaux, les prisons, les camps, même les formes benoîtes de l'oppression, et n'admet pas qu'on impose le bonheur à coups de trique.

Cet instable est pourtant un vrai travailleur. Il a écrit quelques romans dont il ne veut plus entendre parler, sous aucun prétexte. Il a adapté quelques-uns des meilleurs films italiens récents. Il s'acharne sur *Seule, la vie...* Il est assez comique quand il travaille. Il peste, sacre, grogne s'il fait beau, grogne s'il pleut, lutte avec le papier et récrit dix fois la page. Quand Jean Paulhan lui annonce qu'il faut encore recommencer, eh bien, il recommence. Il n'a de suite dans les idées que pour son travail. Pour son travail et l'amitié. Il n'est pas un seul de ses amis qu'il n'ait insulté jusqu'à la bride, aux hasards de l'humeur, mais il n'en a jamais oublié un. Tel paraît le gaillard qui a écrit *Confusion des Peines, Joyeux, fais ton fourbi* et *Le Temps des Hommes*. Heureusement pour nous, la vertu d'écrire lui est capitale. Il a besoin de la confession publique, comme nous avons besoin de son témoignage. Et c'est très bien ainsi.

S'il raisonne mal, il conte à la perfection. On connaît le sujet de *Seule, la vie...* Le « je » de l'ouvrage est un enfant perdu. Le père est mort avant sa naissance. La mère, une des plus belles figures de mère que je connaisse, se tuera à la tâche pour l'élever. Cet orphelin sentimental — oh, combien ! — est recueilli par une marraine qui ne sait pratiquer qu'une religion close. Le gosse devient intraitable. Maison d'orphelins. La machine infernale est en route. L'absence de tendresse le jette dans la révolte des enfants, la révolte l'enfonce dans des cercles infernaux de plus en plus privés de tendresse. Vol. Maison de correction. Pénitencier. Prison. *Confusion des Peines* se termine sur les bataillons d'Afrique. Mais, d'aventure sordide en aventure sordide, de misère physiologique en misère morale, l'adolescent grandit

quand même. C'est un ange qui le sauve : l'ange de la connaissance. Ce non-récupérable lutte sans trêve. Il s'élève. Il traverse le Bat' d'Af', lucide, et hurlant sa souffrance. C'est un toubib qui le sauve, un major militaire. Il y a plusieurs bons toubibs dans l'œuvre de Julien Blanc. Cela doit vouloir dire quelque chose. Et parce qu'il s'acharne à étudier, le « je » est libéré de l'enfer bataillonnaire, stupéfait devant la liberté toute neuve. Il rentre en France. Nous avons quitté *Joyeux, fais ton fourbi...* pour entrer dans le *Temps des Hommes*. Le démobilisé retrouve dans sa marraine le même dosage de sollicitude matérielle et d'incompréhension bourgeoise. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'obscurément, il lui en veut surtout d'être sa marraine, d'être vivante alors que sa mère est morte. Comme les garçons détestent parfois le second mari d'une mère veuve. La lutte entre deux fatalités, l'ange de la connaissance et le démon de l'insoumission, continue. Tenace, il veut passer son bac. Il fuit encore une fois la fausse mère. Il travaille aux Halles, prépare son examen. Il est presque heureux. Mais il a la poisse. La poisse noire. Deux policiers le rouent de coups et lui rappellent qu'il est interdit de séjour. Il faut partir. Il se rend... en Espagne. Nous sommes en 1934. Il devient paresseux, se laisse non sans remords entretenir par la pension que lui fait cette étrange marraine qu'un Bernanos eût sans doute pénétrée, alors que Blanc, aveuglé par de légitimes ressentiments, ne peut peindre que de l'extérieur. Il fréquente la F. A. I. Il rencontre une fille, Paquita. Et l'insurrection de Franco éclate. Décidément, l'enfer colle à la peau. *Le Temps des Hommes,* c'est la guerre civile, l'amour de Paquita, l'amour de Francesca, leur bébé, la lutte entre les gouvernementaux et les franquistes, d'Alcazar en Guernica, doublée par la lutte sourde entre les communistes, les militaires et les anarchistes. C'est le débat de conscience des hommes qui veulent la révolution sans être soldats et qui sont encore mieux vaincus par la fatalité de la guerre que par les troupes de Franco. Le « je » est d'ailleurs infirmier. Pourtant, il tuera. Il aura du sang sur les mains. Et il le regardera, assommé. C'est l'enfer de l'homme, après l'enfer de l'enfant, et l'enfer de l'adolescent. Cet homme de *Seule, la Vie...* c'est Julien Blanc, lui-même.

Dans quelle mesure ?

Pour une grande part, je crois. Mais il serait le seul à pouvoir délimiter le réel de l'imaginaire. En fait, il n'a dû que fort peu transposer car trop de détails crient l'authenticité. Et c'est pourquoi ce livre nous attache et nous émeut. Des éclairs de lucidité interne zèbrent l'œuvre : « *J'ai déjà craché un peu de ce qui a fait de moi cet être bourré de complexes, tour à tour audacieux et craintif, violent et pleurnichard.* » Des passages d'une grande beauté montrent le « je » du livre tenté par le Christ. Ah ! si la religion était vraie ! Comme on retrouve là l'enfant qui volait une hostie dans un geste d'amour sacré ! Julien Blanc est avant tout un animal pathétique. Dans le poste de secours où il place la fin de ce troisième tome, des rêves le visitent. Il les confie au toubib Pascal. Celui-ci répond : « *J'étudierai cela quand Franco sera hors de combat, si toutefois nous arrivons à l'y mettre. Peut-être qu'une bonne psychanalyse...* » Significatif. Mais ce n'est pas Julien Blanc qui en a tellement besoin. L'un des grands intérêts de son œuvre est peut-être de nous fournir les éléments, aussi peu sophistiqués que possible, d'une psychanalyse de la révolte individuelle. Et cela évoque brusquement la *Croisade sans croix* de Kœstler. Quant à Blanc, il s'est délivré par l'art et l'amitié, les deux moyens de sublimation donnés à l'homme.

Dans cette perspective, on me permettra de dire que des trois volumes, je préfère le premier. *Confusion des Peines* me semble atteindre de rares sommets. Beaucoup de lecteurs ne partageront pas cette opinion, et c'est tant mieux. C'est avec joie que, dans *Le Temps des Hommes,* il m'a paru que la partie du Poste de Secours retrouvait l'intensité du premier ouvrage. En tous cas, une conclusion est assurée : Blanc est un authentique écrivain. Il eût été dommage que sa figure tourmentée n'ait pas été évoquée dans une revue qui s'est donné pour dessein la défense de l'Homme.

---

(1) Editions du Pré aux Clercs. *Trois volumes : Confusion des Peines, Joyeux, fais ton fourbi..., Le Temps des Hommes...*

Le recours aux armes étant un usage condamné par les religions, par la morale, la raison, l'humanité, c'est pour tous les hommes un devoir et un moyen de salut de rechercher et d'adopter les mesures propres à l'abolition de la guerre. — Victor HUGO.

CINÉMA

ou l'art de tutoyer le miracle

AU début du cinéma, le problème industriel ne se posait guère. Un original dévidait son moulin à café pour fixer sur une gélatine quelque scène familiale, un épisode — on ne disait pas encore une séquence — de la revue de Longchamp ou les fusillades du Fort-Chabrol. Un embryon d'industrie à la sauvette vagissait dans le bric-à-brac d'une cour, à la Villette ou à Boulogne. Des marrants à casquette anglaise et moustaches en croc enregistraient la silhouette sautillante de ce qu'ils ignoraient être la Belle Epoque. D'autres touche-à-tout de même poil s'exerçaient pendant ce temps-là à doubler la Tour Eiffel sur des cages à poules.

Mil neuf cent ! On se nourrissait d'avant-guerre sans s'en douter.

Mais les techniques sont venues avec des airs de tout avaler. Techniques en tous genres ; l'explosive (la guerre), l'économique (le chômage) avec pour conséquences la bagarre commerciale, la concurrence et ses férocités distinguées. L'Apocalypse étant motorisée, il fallait bien lui trouver un contrepoids fabuleux. Il devint urgent de pourvoir à l'imagination du Monde.

En moins de quinze ans, dix millions de toiles blanches, sur tous les continents, retrouvaient, exactes au rendez-vous du samedi soir, deux milliards de paires d'yeux. C'était gagné. Le cinéma s'imposait avec une rapidité foudroyante comme le grand pourvoyeur du rêve mondial, le superflu vital nº 1.

Aujourd'hui Londres, Hollywood, Joinville, Nice, Rome, Tokio, Moscou, villes pelliculaires — ô Verhaeren ! — débobinent de l'illusion à des cadences frénétiques.

Le monde entier est prisonnier de sa nouvelle littérature d'évasion.

■

Il est dit que toutes les races et toutes les classes en mangeront, jaunes, rouges, blancs, trapus, longs, osseux, obèses, civils, militaires, ouvriers, patrons, affranchis, caves, vieilles filles ou midinettes, tout ce qui respire, aime, pue, souffre, jouit, se cherche ou se fuit, viendra toucher **machinalement** sa répartition de poésie industrielle.

C'est le miracle, en forme d'arithmétique, du dénominateur commun.

Miracle à tous les étages. Et le plus authentique n'est pas celui qui nous montre l'extase des millions de fidèles. Le plus fûté miracle est bien que les hommes d'affaires s'y soient laissé prendre tout comme le trafiquant de cocaïne est parfois le premier intoxiqué. C'est que le nouveau monstre a des séductions irrésistibles. Nous sommes loin des richesses lugubres de l'usine, des derryck patibulaires de l'or noir. Le cinéma draine une part copieuse de la fortune mondiale sans se salir. C'est un monstre artiste qui promène au son d'un orchestre géant ses Olympes portatifs bourrés de jolies femmes, d'éphèbes ravissants, d'homme de lettres, de salons, de parfums subtils et de conversations choisies.

Drôlement tentant tout cela.

La ruée, donc, fut mémorable. Les témoins assistèrent à une espèce de Marathon des intuitifs, bien décidés à mettre le Paradis en lotissement. Voilà qui vous changeait des poésies subalternes nées de la vente ambulante de la cacahuète ou du Boukara mécanique. L'ivresse de la puissance dans la photogénie. L'argent d'abord, certes, mais aussi son propre nom proclamé en lettres de feu aux quatre coins de la machine ronde (miracle géométrique, celui-là), les commentaires respectueux de la gent écrivante, le magnésium à la descente du Clipper, la faculté d'enjamber des déesses, la gloire en un mot, dont le souffle enivrant vient vous ventiler les ganglions.

Une vraie réunion de miracles.

Du nanan !

■

Mil neuf cent fut l'époque des inventeurs. Celle-ci est l'époque des inventifs. Un film, ça se tourne souvent comme une loi, toujours comme une difficulté.

Vous me direz : « Il ne s'agit pas de compliquer les choses. Ça doit être fort simple. » Et l'on imagine une recette ingénue :

— Vous prenez quatre-vingts millions, un scénario, des acteurs. Vous louez un studio, engagez une sorte de contremaître en lanterne magique motorisée dit metteur en scène, un photographe, des électriciens, un

décorateur, un maquilleur. Découper l'histoire en plans. Et hop ! Ensuite, développer, monter, faire une projection. Si ça colle, reproduire tant que ça peut. C'est fini.

Vous êtes des naïfs.

Et votre recette présente au départ des obscurités. On prend quatre-vingts millions, dites-vous ?

D'accord.

Mais à qui ?

■

Parce qu'il faut dire les choses comme elles sont, ou comme elles furent. On a vu souvent des « animateurs » décidés à faire un film alors qu'ils n'avaient pas un sou en poche. On connaît de ces prédestinés qui se firent un nom respecté dans la traite-boomerang. Ceux-là seuls sont de grands poètes qui surent donner des justifications littéraires au chèque sans provision. Chapeau !

Le mécanisme ordinaire, voire classique, de la naissance d'un film peut s'expliquer en quinze lignes tout comme l'histoire du trésor espagnol.

Vous décidez, par exemple, de tourner « Toute à Toi », de M. Henri Dugommier. C'est le livre à succès d'un écrivain célèbre. Il y a déjà avant de commencer un côté tout cuit : un titre ancré dans les mémoires, une clientèle. Vous allez trouver l'écrivain, lui faites part de vos projets et lui extirpez une acceptation de principe. Vous voilà nanti d'une option sur une œuvre fort « commerciale ». Vous contactez alors quelques comédiens connus en faisant sonner très clair le nom prestigieux de votre auteur tout comme vous avez fait sonner les noms des comédiens à succès aux oreilles d'icelui. Il faut, en somme, jouer de l'un avec l'autre.

En possession de vos lettres-contrats vous pouvez risquer d'intéresser un producteur qui fera les premiers frais. Ensuite vous tapez le Crédit National (tout ce qui est national est vôtre) qui, toujours sûr d'être remboursé en tant que « créancier privilégié », vous allongera quelques millions. Et vous commencez. Un bout de projection pour vendre le film aux distributeurs. Ceux-ci qui se partagent le marché en zones d'influence connaissent les goûts de la clientèle. Ils savent qu'à Montmorillon un Fernandel fera plus d'argent qu'un J.-L. Barrault, et qu'un Jouvet à Lille, c'est quasiment du gâteau. Ils casquent ou ne casquent pas, « font » la moitié du film ou le tiers ou le quart. Les frais de studio courent, l'argent se fait prier. On supprime deux séquences coûteuses. On tripatouille pour arriver au bout. Le général devient cantonnier. La porteuse de pain vend ses croissants au noir. L'auteur qui ne reconnaît plus son œuvre se met à hurler. On lui rétorque qu'il ne pige strictement rien au septième art. Les comédiens pas payés rouspètent et les bailleurs de fonds glapissent. Comme dit l'autre, il n'y a pas de dettes criardes, ce sont les créanciers qui geulent.

C'est le moment d'afficher : SILENCE !

Sois sage, ô ma douleur, et renifle ta glycérine. C'est loupé !

■

Il y a pourtant — on me l'affirme — des firmes sérieuses, assises, pourvues d'un conseil d'administration et de comptes en banque solides. Ces firmes disposeraient même dès le premier jour de tournage, des sommes nécessaires à la fabrication du film projeté. Les techniciens et les artistes y sont largement et ponctuellement payés. Tout cela m'a été rapporté par des gens dignes de foi.

Au reste, il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure.

Tout est si extraordinaire dans le cinéma.

■

Chacun a sa conception des affaires, sa spécialité.

Certaines grosses maisons de production prospèrent uniquement dans l'attentisme.

C'est une technique qui a fait ses preuves.

Les producteurs attentistes attendent donc qu'un film soit en perdition pour le « reprendre » au rabais. Ils travaillent dans le laissé pour compte. Ce sont les Latreille du cinéma.

Il faut avoir dans cette pratique un flair, une intuition, une expérience assez remarquable. Un nez, pour tout dire, qui est bien le plus merveilleux radar à détecter la panade.

Et aussi des roublardises faussement somnolentes de chat guetteur.

Le génie commercial est une longue patience.

■

L'auteur, ce maniaque, ne sait pas ce que tous les producteurs savent : que les Sud-Américains aiment la violence ; les Yankee « la fin heureuse » et qu'au Canada on met des pardessus aux anges : Donc, on devra prévoir plusieurs fins susceptibles d'être appréciées des diverses clientèles.

Un film est fait souvent à toutes fins utiles, en quelque sorte.

Le procédé peut s'étendre. Pourquoi ne pas prévoir plusieurs commencements et plusieurs milieux ?

Une idée à creuser.

Si l'on a la chance qu'un film soit « osé », il faut faire savoir en lettres comme ça, qu'il est interdit au moins de seize ans.

Rien de tel pour faire accourir les populations. N'en doutez pas, mères et filles auront vite fait de se rencontrer — séparément — au coin du rêve éternel. Les unes en utilisant le regret, les autres l'espoir.

Un miracle de plus.

L'excitation de mineures à la sagesse représente, en art cinématographique, l'astuce majeure.

■

Le phénomène 48 du cinéma hollywoodien, le plus riche, le plus fastueux, le plus organisé, le plus gorgé, le plus repu de tous, est la crise d'idées. La colossale machinerie tourne en rond, se trouvera demain coincée ; bête à pleurer, empêtrée dans ses magies dérisoires. Elle n'avait jamais soupçonné qu'elle pût souffrir un jour de pénurie de phosphore. S.O.S. ! On demande d'urgence un stock de matière grise pour sauver un grand malade. A Hollywood on ne sait plus que reprendre les vieux succès, s'entêter sur du périmé. Demain, on refera « l'Arroseur arrosé » en technicolor.

Silence, on retourne !

Le monstre a peut-être trop méprisé l'idée, la simple et petite et formidable idée qui veille quelque part sur les circonvolutions inspirées. L'idée se venge. Les cellules pyramidales se dressent en barricade. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux trafiquants que, jusqu'à maintenant, le Minotaure a pu bouffer parce que cinquante hommes de toutes nationalités : John Ford, Lubistsh, Fritz Lang, Griffitsh, Charlie Chaplin, David Lean, Eisenstein, Wyler, Disney, Rossellini, Pabst, Orson Welles, René Clair, Duvivier, Carné, James Caïn, Steinbeck, Prévert, Cocteau, Jeanson — j'en passe et des meilleurs — se sont intéressés à un moyen d'expression aux perspectives fabuleuses.

C'est la revanche du conteur arabe ou du troubadour à la guitare.

■

Le cinéma est en crise. Les docteurs hochent la tête à son chevet. Il s'en sortira, mais la moindre erreur ne lui est plus permise. Il suffit parfois d'un détail pour précipiter les catastrophes. Si Grouchy s'attarde à cueillir des trêfles à quatre feuilles au lieu de piquer sur Waterloo, Napoléon est bon pour Sainte-Hélène. Ça va loin.

Le cinéma fait d'immenses efforts pour se tirer d'affaire, dit-on. Or, on apprend que c'est le moment choisi par un inventeur niçois pour présenter un nouvel appareil qui permettrait de projeter des films en pleine lumière. Halte-là ! Le film en pleine lumière, c'est la fin des salles obscures dirait La Palice, et la fin des salles obscures n'est-elle pas la fin du cinéma ? Parisiens, mes frères, torturés d'ambiance, répondez. Projeter un film en pleine lumière ! Il y a là une impossibilité psychologique comme il y a, par exemple, impossibilité matérielle pour la Vénus de Milo à préparer une mayonnaise. Qu'on se le dise !

D'autre part, on nous informe que M. Clément Duhour va toucher trois millions, à l'occasion d'un prochain film, pour ne pas tourner. C'est un fait qui peut passer pour insignifiant mais qui est caractéristique. Si le cinéma français prend l'habitude de verser trois millions à tous les gens qui ne tournent pas dans un film, on voit mal comment il « s'en sortira ».

Mais il paraît que ces méthodes relèvent du huitième art qui est, comme chacun sait, l'art de pratiquer le septième.

Alexandre BREFFORT.

Pensée libre et éducation

NOUS pensons faire œuvre utile en posant le problème de l'éducation des enfants des libres penseurs. Loin de nous la prétention de le résoudre aisément. Modestement, nous présenterons les résultats de nos expériences.

Fréquemment, le libre penseur est issu d'un milieu qui n'a pas négligé sa formation religieuse. Pour de nombreuses raisons : emprise d'un nouveau milieu, besoin de libération individuelle, hasard de la rencontre, il vient au rationalisme. Souvent les crises sont nombreuses et il reste une trace de l'éducation de serre d'étouffement qu'il a subie. La plupart des libres penseurs gardent, de l'éducation bourgeoise qu'ils ont reçue, ce qui leur paraît neutre et écartent l'étude objective des sujets tendancieux ayant trait à la religion, à la politique, à l'organisation de la société...

Nous les croyons dans l'erreur. Notre

expérience est celle de deux pédagogues, amis des techniques d'Education Nouvelle et épris de psychologie juvénile.

Jusqu'à l'âge de trois, quatre ou cinq ans, suivant la précocité ou le retard du sujet, le petit animal se développe sans effleurer aucun des problèmes humains. Il prend contact avec la vie. Il est un farouche partisan de la liberté totale, sans aucune limite et sans aucune condition. Là doit intervenir l'intelligente marque des éducateurs-parents. Nous employons à dessein le mot « marque », car l'individu en gardera une trace toute sa vie dans son comportement vis-à-vis des autres représentants de son espèce.

N'oublions pas que ce petit d'homme vivra en société et qu'il est absurde de ne pas fixer des limites à sa liberté sous le fallacieux prétexte de l'épanouissement intégral de cette fleur humaine merveilleuse. Il nous souvient à ce propos que les soixante-quatorze pièces d'un fort joli service de table en porcelaine de Limoges avaient vécu une vie plutôt brève chez un des adeptes de la grande liberté laissée à un bambin brise-tout de quelques années. Il y a avantage à s'efforcer de dévier l'intérêt porté par l'enfant à une chose sur une autre chose. Aussi longtemps qu'il ne vous comprend pas, essayez des expériences simples de motivation quasi inconsciente ou en tout cas incompréhensible pour l'adulte. Prenons un exemple. Bébé veut fumer la pipe du monsieur. Il frappe du talon et hurle. L'ami de la liberté lui met la pipe au bec. A notre sens, il commet une erreur. Le partisan de l'autorité le bat, l'immobilise longuement dans un coin ou le couche. Erreur aussi, pensons-nous. Promenons bébé dans l'appartement ou au jardin. Son attention ne tardera pas à être attirée par une fleur à laquelle il a droit, par un de ses jouets délaissés, par un objet quelconque qu'il peut palper enfin sans risque pour lui-même et sans dommage pour la petite société familiale. Mais il faudra revenir à la pipe. Jusqu'à ce qu'elle soit devenue un objet familier ne provoquant plus un tapage inconsidéré.

Les parents s'apercevront assez vite, en agissant de la sorte, que l'enfant s'accoutume rapidement à discerner les « interdits » et les « permis » de la vie courante. Soyons logiques d'ailleurs. Laisserez-vous la menotte de bébé cueillir l'attirante fleur rouge de la flamme ? Alors pourquoi le laisseriez-vous briser le verre de cristal ou le vase de Chine ? Mais par contre vous ferez bien de ne pas lui interdire de toucher à trop de choses, car alors vous risqueriez les révoltes fréquentes ou l'abêtissement dû à la terreur qui engendre les futurs complexes d'infériorité.

De la mesure, donc, de la raison, et vous serez récompensés par les premiers sourires du petit animal à la veille de devenir un petit homme.

Nous situerons la seconde enfance de 4 à 12 ans pour les sujets d'élite, de 5 à 13 ans pour les normaux et de 6 à 14 ans, voire 15 ans, pour les retardés.

C'est le moment où l'enfant commence à questionner et à réfléchir.

Nous pensons que toute la vérité lui est due. Aucun problème ne doit être jugé, à priori, hors de son entendement. Dès son plus jeune âge, nous le prendrons au sérieux. Nous ne nous moquerons jamais de lui et ne rirons pas de ses naïvetés. Si vous voulez connaître votre enfant et en être aimé, ne lui refusez aucune explication et ayez l'honnêteté de lui avouer que vous ne possédez pas l'étendue des connaissances humaines. Combien de parents n'osent pas dire à leur enfant : « Je ne sais pas. » Ils croient bien faire en lui répondant : « Tu es trop petit... Tu apprendras cela plus tard... » Ils ont tort, car il y a un intérêt certain à doter l'enfant d'un solide esprit critique dès qu'il est possible de le faire. Un courant de confiance s'établira.

Jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans, l'enfant n'observe guère les humains hors de sa famille. Ses père et mère sont, pour lui, des dieux qu'il adore sans réfléchir, avec le seul instinct qui lui reste du stade animal qu'il va franchir. Arrivé à l'école, il commence à établir des comparaisons entre ses parents et ses maîtres. Les uns et les autres doivent se compléter. Parents, ne renvoyez pas sans cesse votre enfant à son maître, car il s'éloignera de vous et se fermera littéralement. Or, l'école ne peut pas tout faire et n'oubliez pas que votre bambin a atteint l'âge où il va commencer à vous juger.

Ne croyez pas vous imposer par l'emploi des châtiments corporels qui vous déshonorent autant qu'ils humilient l'en-

*fant. Si vous avez su créer un climat de confiance dans lequel votre enfant et vous-même vivrez heureux, vous pourrez aborder sans difficulté les deux problèmes essentiels de l'*éducation sexuelle *et de l'*étude de la question religieuse.

Avant tout, les parents doivent être éduqués eux-mêmes. Les ouvrages ne manquent pas, mais ils sont souvent trop longs et trop difficiles pour le peuple. (*Signalons* l'Education sexuelle, *de J. Marestan.*)

Au service de la vérité, un de nos amis, partisan de l'anonymat, a publié une remarquable brochure, l'Initiation sexuelle, *par les parents, pour leurs enfants* (La Brochure mensuelle, *n°* 162 *de juin* 1936.) *C'est l'œuvre d'un pédagogue père de famille. Cette brochure devrait être distribuée gratuitement lors de la remise du livret de famille aux jeunes mariés, dans les mairies.*

L'initiation sexuelle commence dès la naissance, par des habitudes d'hygiène des parties sexuelles qu'il faut faire considérer par l'enfant de la même manière que les autres parties de son individu. Pourquoi étudie-t-on, dans les classes, tous les organes à l'exception des organes sexuels ? Tout simplement parce que l'interdit sexuel, datant du moyen âge religieux, s'est perpétué, même chez les laïques du XXe *siècle. Pour nous, oreille et pénis sont deux organes à nettoyer et à connaître. Pas de sourires entendus ni de cachotteries jésuites plutôt pour l'un que pour l'autre. La toilette doit se faire complète et sans mystère. Le plus rapidement possible il faut habituer l'enfant à la vue des sexes différents par la toilette en commun des filles et des garçons. Toute question posée doit amener une réponse précise.*

L'éducation sexuelle doit se faire au long des jours, occasionnellement ou en la provoquant, selon les sujets. Les moyens de comparaison avec les plantes et avec les animaux sont tellement pratiques que nous pensons que l'enfant ne doit plus rien ignorer, de ce que la religion s'efforce d'entourer de mystère, lorsqu'il a atteint l'âge de la puberté. Nous formons le vœu que les pouvoirs publics acceptent de faire figurer au programme des écoles primaires des notions simples mais combien utiles d'éducation sexuelle, de manière à éviter les accidents si fréquents qui guettent les adolescents généralement ignorants et honteux qui, faute d'avoir été informés, jouent et leur santé et leur moralité.

L'erreur grossière commise par neuf libres penseurs sur dix est de ne pas aborder le problème de la religion avec leurs enfants. Ou bien d'en rire. Ou bien d'attaquer la religion avant même de l'avoir présentée.

En fidèles élèves de Durkheim, nous pensons que la sociologie, cette science des faits, doit être abordée dès l'enfance avec le plus grand sérieux. L'enfant est imperméable à l'ironie et « le catéchisme à l'usage de Tit Jules » est une erreur à éviter.

Dénigrer est aisé, juger après examen est supérieur. Nous n'avons pas dit à notre fils qui ne fréquente pas l'église que l'hostie est un pain à cacheter et que le curé est un fainéant libidineux. Nous lui avons expliqué en détail ce qu'est la religion chrétienne. Nous lui avons montré les différences qui existent entre les rites catholique, protestant, juif, etc. Nous l'avons habitué à regarder sans rire le totem et la croix. Nous lui avons enseigné les religions des pays lointains. Tant et si bien qu'à neuf ans il est mieux informé que la plupart des libres penseurs adultes. Nous nous sommes efforcé et nous efforcerons de mener notre fils au carrefour de tous les chemins possibles de la vie et là il choisira. Nous ne tremblerons nullement, car nous savons déjà que, pour avoir employé la méthode du libre examen, méthode scientifique du pourquoi et du comment, il ne pourra pas s'engager dans un mauvais chemin.

Nous n'en avons pas terminé avec un problème qui ne recevra jamais de solutions définitives. L'adolescence mérite, elle aussi, notre dévouement à sa cause. Nous dirons simplement, en manière de conclusion : l'arbre ne devient vigoureux que si la jeune pousse a été soignée ; sachez cultiver amoureusement la bonne graine.

J. et S. CHATROUSSAT.

Etats-Unis du monde ? Non ! Monde uni au-dessus des Etats. — FOLLIN.

LE TOBOGGAN

Allons, le monde vient de s'installer dans le toboggan au bout duquel l'attend un lac de sang. (F. Quilici, *La Bataille*, 29 septembre 1948.)

Cette citation résume d'une manière saisissante la situation internationale. L'horizon est noir. Ce n'est pas le moment de pratiquer la politique de l'autruche, de nous mentir à nous-mêmes, ou d'attendre le salut d'un miracle.

La deuxième guerre mondiale s'est terminée dans la plus extrême confusion. Des accords avaient été signés durant les hostilités — accords dont les termes sont à peu près ignorés — où chacun des alliés prenait position et croyait assurer ses lendemains. Cette association disparate, purement militaire, s'est effritée. Elle a fait place à deux blocs représentant deux conceptions politiques et économiques qui ne sauraient se faire de concessions et qui, c'est évident, n'ont pas la moindre intention de s'en faire.

Que ceux qui cultivent encore l'illusion suivent attentivement les débats actuels à l'O.N.U. Ils seront édifiés. Que M. Vychinsky propose le désarmement, M. Marshall a la riposte facile, mais si ce dernier propose la levée du blocus de Berlin, son antagoniste ne l'a pas moins. Chacun se jette à la tête les divers problèmes insolubles qui se posent et le monde va tout doucement à la catastrophe parce que les dirigeants des deux blocs sont persuadés qu'il en est un de trop et que la force en définitive résoudra les questions.

Cela est si vrai que personne ne songe à investir des fonds dans la reconstruction, si ce n'est pour les usines d'armement, tellement la chose paraît inutile.

Une gerbe de nouvelles rassurantes, dans les quelques semaines qui viennent de passer, suffit si c'était nécessaire pour souligner le danger.

L'Angleterre a arrêté la démolition des abris anti-aériens, elle reconstitue sa Home Fleet et prolonge le maintien sous les drapeaux des militaires qui devaient être libérés. La France s'apprêterait à en faire de même pour les siens et sacrific 400 milliards — le tiers de son budget — à la soi-disant Défense Nationale au moment où le déficit, sans cesse grandissant, oblige le Gouvernement à donner un Xᵉ tour de vis fiscal. Et comme il sait très bien qu'il eût trouvé facilement les miliards indispensables en réduisant ses armements, la simple constatation qu'il n'en a rien fait prouve que ce n'est point son intention et qu'au contraire des raisons particulières lui dictent sa conduite.

Les Etats-Unis, eux, envoient en Méditerranée plusieurs escadres et soutiennent en Grèce et en Espagne une politique assez curieuse pour une démocratie. Quant à son président il n'hésite pas à déclarer qu'avant quatre ans nous serons fixés sur l'éventualité d'une troisième guerre mondiale. L'U.R.S.S., qui a adopté la position de l'agressée à perpétuité, outre la résistance passive qu'elle oppose à tous les plans conciliateurs, ne reste pas inactive lorsqu'il s'agit de brouiller les cartes. Exercices de D.C.A. dans le couloir aérien de Berlin et réunions répétées des leaders des diverses « démocraties populaires » se synchronisent avec l'action des partis communistes européens qui tirent — sans jeu de mots — à boulets rouges sur le plan Marshall.

Soyons complets en parlant d'une Europe occidentale qui « s'organise », c'est-à-dire qui met au point un système militaire très étudié, durant que des exercices « pratiques » ensanglantent la Palestine, la Grèce, l'Indonésie, la Chine et l'Indochine.

Et, pendant ce temps, que font, en France, les futures victimes ? S'organisent-elles pour résister, en accord avec celles des autres pays, à toute tentative

qui les enverrait à nouveau sur les champs de bataille ?

Ce serait bien mal connaître nos concitoyens. Le Français, outre la recherche du bifteck quotidien, la défense de son salaire lorsqu'il travaille, ou de ses bénéfices lorsqu'il fait travailler les autres, trouve le temps de se passionner pour les élections cantonales. C'est bouffon, mais c'est ainsi. On a assisté durant des mois, au Palais-Bourbon, à une petite guerre parlementaire tout à fait dans la tradition. La presse a exalté le courage des combattants et engagé ses lecteurs à prendre parti dans un sens ou dans l'autre. Puis, un beau jour, des coups de revolver ont éclaté à Grenoble et le sang a coulé.

Sérieusement, à moins d'être postulant et d'y être intéressé directement, peut-on concevoir que le bulletin de vote puisse nous sortir du pétrin où nous sommes enfoncés jusqu'au cou ? Faut-il refaire le procès du parlementarisme après tous les déboires dont il a abreuvé ses supporters ?

Doit-on encore dire sa malfaisance et démontrer qu'il est vain et corrupteur ?

Ce serait chose facile, mais la désaffection des électeurs eux-mêmes lors des derniers scrutins nous en dispense. Soixante-dix ans de propagande sur la farce du suffrage universel ont eu sans doute moins d'effet que l'éclatante démonstration d'impuissance donnée à deux reprises lorsqu'il s'est agi de prendre des mesures graves, en des circonstances dramatiques.

Lorsque l'enjeu des débats parlementaires tourne autour d'une question de prédominance pour les partis, du vote d'un budget plus ou moins bancal, d'améliorations à apporter dans les administrations ou autres problèmes de cette espèce, les représentants du peuple s'en tirent sans grand dommage et tant pis pour le contribuable. Mais lorsque les événements dépassent en grandeur le petit tran-tran habituel, il en va tout autrement.

Rappelons 1914. Des élections générales s'étaient déroulées au mois de mai, faisant pénétrer au Palais-Bourbon une majorité écrasante de députés élus sur un programme nettement axé contre la guerre. Victoire de la paix ! s'écria alors toute la presse. Deux mois plus tard, tous ces parlementaires « pacifistes » approuvèrent unanimement l'entrée de la France dans cet atroce conflit qui devait durer quatre longues années et dont la deuxième grande guerre est sortie.

Rappelons 1940. Le *Massilia*, les séances à Vichy où une majorité apeurée, désemparée, incapable, s'abandonna, favorisa les maquignonnages de Laval et installa Pétain au pouvoir.

Aujourd'hui, que peut-on attendre de l'appel au pays ? Va-t-on raisonnablement penser qu'il se déjugera et donnera à l'un des concurrents une victoire décisive. Même pas. Des sondages sérieux, le referendum déguisé du timbre de Gaulle lui-même, prouvent le contraire. Légère déviation à droite ou à gauche des bulletins de vote ; quinze à vingt sièges gagnés d'un côté, une dizaine de l'autre avec un centre sans doute diminué mais qui restera toujours l'arbitre de la situation, voilà tout au plus ce qui peut résulter d'une dissolution.

Et chacun sait bien que cette gymnastique électorale n'est qu'un prétexte à agitation ; que les deux partis qui espèrent rassembler le plus de voix ont d'autres moyens en réserve et que l'un et l'autre comptent sur la violence pour arriver à leurs fins. C'est bien ce qu'ont compris les 40 % d'électeurs qui n'ont pas jugé bon de se déranger la dernière fois.

La vérité, voyez-vous, c'est qu'il n'y a pas de solution, dans le cadre des régimes que l'on nous propose. Une dictature de droite ou de gauche ne peut rien arranger. Elle durera plus ou moins longtemps, comme durent les dictatures depuis les débuts de l'humanité, et s'écroulera comme les autres et dans les mêmes conditions.

Si nous voulons sortir définitivement de l'impasse, il faut regarder la situation avec lucidité, convenir de nos erreurs et prendre une autre route.

L'autorité a régenté le monde depuis des siècles ; elle a fait faillite. Ça crève les yeux. Alors faisons confiance à la liberté. Non point à cette liberté « dirigée » que des malins nous proposent, mais à la liberté réelle qui exclut le règne de l'argent et la poigne de l'Etat.

Mais dépêchons-nous, car nous sommes installés dans le toboggan !

LOUVET.

FAUSSES HISTOIRES

MON enfant, qui a sept ans, a rapporté de l'école un livre de « Belles Histoires de France ».

Je suis chargé de couvrir les nouveaux livres et de les revêtir d'une étiquette. Les tenir en main, les feuilleter, regarder les images, respirer l'odeur du papier, tout cela me reporte à plus de trente ans en arrière, vers ces temps lointains où j'étais moi aussi un petit enfant qui ne connaissait rien encore de la vie ni des hommes, qui regardait les choses avec des yeux tout neufs. Un livre, c'était la vérité ! « Mentir, c'est le plus grand des défauts, disait mon père. Il faut toujours dire la vérité. Toujours. Promets-moi. » Ah ! comme j'avais honte de la plus petite entorse qu'il m'arrivait parfois de faire à cette sainte vérité. Et quel respect n'ai-je pas eu alors pour vous, premiers livres d'école qui me furent donnés, si propres, si bien imprimés, si bien écrits. Vous étiez la lumière. Plus tard, bien plus tard, j'ai su que vous mentiez souvent. Effrontément.

Et les années ont passé et les hommes depuis lors n'ont cessé de mentir, dans leurs paroles et dans leurs écrits, et les enfants n'ont pas été épargnés.

Et aujourd'hui, mon enfant est à côté de moi, les yeux brillant de joie devant ses livres nouveaux et les gestes impatients, tout comme j'étais autrefois en face de mon père souriant.

Je lui ai déjà fait la leçon : « Mentir, c'est le plus grand des défauts, lui ai-je dit. Il faut toujours dire la vérité. Toujours. Promets-moi. » Il m'a promis et je sais qu'il a honte de la plus petite entorse qu'il lui arrive parfois de faire à cette sainte vérité dont je lui parle. Aussi, quel respect n'a-t-il pas pour ces premiers livres d'école qui lui sont donnés, si propres, si bien imprimés, si bien écrits. Ils sont pour lui la lumière...

Et moi, je prends les « Belles Histoires de France ». De Vercingétorix, je vais au vase de Soissons, puis à Charlemagne, au bon roi Saint-Louis, Du Guesclin, Louis XI le roi rusé, le chevalier Bayard, la Saint-Barthélémy, Henri IV et Richelieu, le cardinal-ministre. Et ainsi de proche en proche, à travers les récits de batailles et de massacres enjolivés de mots historiques et d'anecdotes pour faire rire, passant rapidement sur ce qui est bien loin derrière les hommes d'aujourd'hui, j'arrive aux événements qui depuis l'an 14 ont blessé mon âme de mille blessures ineffaçables, car ceux-là, je les ai vus, je les ai vécus et j'en ai souffert atrocement.

La grande guerre de 1914-1918 se résume à peu de choses : « Après quarante ans de paix, une nouvelle guerre éclata, en 1914, entre la France et l'Allemagne. Elle dura plus de quatre années et 16 nations y prirent part. On l'a appelée la Grande Guerre. En un mois, tout le Nord et l'Est de la France furent envahis par 2 millions d'Allemands bien équipés et bien armés. Mais nos soldats, avec un courage admirable, barrèrent à l'ennemi la route de Paris. Sur tout le « front », de la Somme aux Vosges, ils creusèrent des tranchées dans la terre. En hiver, beaucoup eurent les pieds gelés dans la neige et la boue glacée. Lors des attaques, des milliers étaient tués ou blessés par de terribles bombardements, empoisonnés par les gaz asphyxiants, brûlés par les lance-flammes. Sur mer, les sous-marins ennemis coulaient beaucoup de navires. A plusieurs reprises, les Allemands essayèrent, surtout à Verdun, en 1916, de percer le front et d'atteindre Paris. Mais toutes leurs tentatives échouèrent : « Ils ne passeront pas ! » avaient juré nos héroïques poilus. Un paragraphe spécial est consacré au général Joffre, qui « restait calme dans les plus grands dangers », un autre à Clemenceau qui « va rendre visite aux soldats dans leurs tranchées, plaisante avec eux, remonte leur moral ».

A la page suivante, mon enfant apprendra qu'en 1939, « pour la troisième fois en 70 ans, l'Allemagne voulut dominer toute l'Europe », et qu'à Londres, « un grand Français, le général de Gaulle, organisait la Résistance », puis que « les Allemands torturèrent et fusillèrent des milliers de jeunes gens qui s'étaient réfugiés dans le maquis », que « tout un village, Oradour-sur-Glane, fut incendié, les femmes et les enfants brûlés vifs dans l'Eglise », etc... — enfin qu'après « le grand jour tant attendu du débarquement », l'Allemagne « fut écrasée sous les

bombes d'avions » et qu'à Nuremberg, en 1946, « un tribunal condamna à mort les chefs nazis, responsables de cette effroyable guerre ».

Et dans le même temps qu'ils t'apprendront cela, mon enfant de sept ans, ils te raconteront, comme moi, que « mentir est le plus grand des défauts ». Et plus tard, bien plus tard, quand tu auras l'âge de chercher et de trouver qu'on s'est moqué de toi, que penserais-tu de ton père qui ne t'aurais rien dit, ton père prodigue de bons conseils, ton père hypocrite et lâche ?

Bien sûr, ils vont protester, les messieurs qui ont écrit ton livre d'histoire pour enfant de sept ans. Protester de leur bonne foi, *car tout ce qu'ils racontent est arrivé.*

Pourtant, ils mentent. Car d'autres choses aussi sont arrivées, d'autres choses qu'ils te cachent.

Ah ! tu es encore si petit... Mais puisque je t'ai dit qu'il ne fallait jamais mentir, je dois, n'est-ce pas, prêcher d'exemple et je mentirais si je me taisais. Ecoute donc la vérité.

Cette vieille guerre dont on ne parle plus beaucoup (ô soldats de vingt ans, soldats de mon enfance qui jouaient avec moi le soir au cantonnement, soldats qui reposez à Douaumont, à Vaux et à Lorette, qui pense encore à vous ? Pauvres morts oubliés, couverts par d'autres morts qu'on oubliera demain !) cette nouvelle guerre qui vient de se terminer, ce n'est pas *un peuple* qui les avait voulues, crois-moi, mais tous ceux qui dirigent les peuples en furent responsables, par leur cupidité, leur orgueil, leur mauvaise foi. Tous les hommes qui sont morts, ici et là-bas, pendant ces longues années de peur et de misère, on les a trompés — oui, trompés, on a aiguisé la haine entre eux — oui la haine, on les a jetés les uns contre les autres — oui, ce fut ainsi : ils ont été assassinés pour d'autres intérêts que les leurs, car tous ces hommes, qui étaient frères, ne désiraient que vivre en travaillant. Beaucoup furent héroïques, mais héroïques par force et ils tuèrent pour ne pas être tués eux-mêmes. Et d'autres, plus héroïques encore, ici comme là-bas, refusèrent de tuer, refusèrent d'obéir et se révoltèrent ; et ici comme là-bas, ils furent massacrés par leurs chefs, — et de cela on ne te parle pas et on ne te parlera jamais à l'école. Cela est la vérité, mon enfant, *la seule vérité.* Ces crimes abominables n'étaient pas nouveaux dans l'Histoire, mais ils ne furent jamais aussi grands que ces deux dernières fois.

Il est beaucoup question de généraux dans ton livre. Ne crois surtout pas que ces gens soient de grands hommes. Qu'ils soient de France ou d'ailleurs, ce ne sont que des inutiles et des parasites, vivant aux crochets de ceux qui produisent : leur rôle est de tuer, ou plutôt de faire tuer car eux-mêmes ne se salissent pas les doigts, et de détruire, quand ils en ont reçu l'ordre, ce que les travailleurs ont péniblement construit. Car derrière ces hommes, que tout le monde connaît, il s'en dissimule d'autres plus néfastes encore, plus puissants et plus secrets par qui la guerre éclate.

Ne crois pas non plus que seuls des soldats d'un certain pays sont capables d'atrocités comme celles qui furent commises au village d'Oradour. Il y a eu et il y a encore des Oradours sur toute la terre. Le fanatisme meurtrier et la bestialité ne sont pas le fait d'hommes d'une nation en particulier : fanatisme et bestialité n'ont pas de patrie, mais se rencontrent partout et à toutes les époques — surtout lorsque la guerre ravage le monde.

Ne crois pas enfin, ne va pas t'imaginer que tous les responsables de cette guerre que tu as subie, enfant qui pleurais sous les bombardements, enfant qui as souffert du froid et de la faim, ont été « punis » comme on veut t'en convaincre. Si les chefs vaincus ont été jugés, les chefs vainqueurs ne l'ont pas été. Et les vrais coupables, mon enfant, comme les coupables de l'autre guerre, la « grande » guerre, sont bien vivants, et ils mentent, ils mentent, ils mentent chaque jour, faisant dans leurs journaux, leurs livres, leurs discours, le plus de vacarme possible pour que les vérités si simples que je te dis en ce moment ne puissent s'entendre sur la place publique ; car si elles pouvaient s'entendre, si elles pouvaient faire leur chemin de ville en ville, de village en village, passant fleuves et forêts, mers et montagnes, tous les travailleurs du monde — nos camarades à toi et à moi — se serreraient la main.

Mais tu les connais à présent, toi, mon enfant.

Ne les oublie pas.

Et maintenant, arrache les dernières pages de ton livre, et jette-les au feu.

Jean PRUGNOT.

POUR SORTIR DU MENSONGE

En plein cœur de cette Ile-de-France chargée de tant de souvenirs prestigieux, dans la vieille abbaye de Royaumont perdue parmi les étangs et les bois, un centre culturel s'est formé sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O. qui prétend favoriser le rapprochement des peuple pour le développement des manifestations artistiques et intellectuelles.

Dans ce cadre mélancolique et charmant, loin de cacophonies épuisantes qui montent des tribunes politiques et des radios déchaînées, c'est, en somme, la résurrection des fameux « Entretiens » que Paul Desjardins organisait chaque été dans sa propriété de Pontivy.

Nous attendions beaucoup de cette initiative, car le Centre de Royaumont ne manque pas d'audace dans le choix de ses sujets. Imaginez qu'il vient d'avoir la singulière idée de consacrer une décade à un échange de vues sur le « mensonge ». Le sujet ne manquait point d'attaches avec l'actualité et il semblait particulièrement opportun de procéder à une dénonciation magistrale des formes du mensonge qui s'épanouissent dans le monde présent.

Hélas, de ces savantes controverses il n'est sorti que du vent. Rien qui dépassât cet humanismè qui s'épuise en exercices de lycée et s'obstine à traîner ces vieilleries vides et décadentes qui empêchent le monde de marcher. Après avoir établi un distinguo subtil entre le mensonge statique et le mensonge dynamique, les « sages de Royaumont » passèrent en revue tous les rouages psychologiques du mensonge qu'ils condamnèrent en invoquant les mânes illustres de Platon, d'Aristote et de saint Augustin. Mais ils se gardèrent bien d'en faire une application concrète à notre monde d'aujourd'hui, bien que le mensonge y battit la grosse caisse à tous les coins de rue !

Il est vrai que ces débats académiques étaient présidés par l'éminent critique catholique Jacques Madaule, qui ne pouvait y apporter meilleur aliment que cet « esprit éclairé » distinguant les membres d'une communauté spirituelle qui sait toujours accommoder mensonge et vérité *ad majorem dei gloriam !*

On ne pouvait point, par exemple, sans contrister de bien braves gens qui ont fait lit tiède dans ce fumier de mensonges, dénoncer ce faux idéalisme qui affirme encore, comme le faisait le très catholique Joseph de Maistre, que le sang versé dans la guerre est l'engrais de la vertu et du génie... Comment condamner toute cette rhétorique de placier en munitions quand elle naît d'abondance sous le crâne mitré des représentants d'un Dieu qui aime tant et toujours les Francs. Il était plus prudent de passer sous silence les jeux étranges de cette duplicité qui fait maudire la guerre du bout des lèvres, bénir bruyamment oriflammes et canons puis célébrer en grande pompe chaque *Te Deum* de victoire !

Les timides discoureurs de Royaumont, quiètement assoupis dans leur conformisme, ne sont pas de ceux qui pensent avec d'Holbach « que la gloire attachée dans tous les pays à la conquête, à la guerre, à la bravoure, n'est visiblement qu'un reste des mœurs sauvages qui subsistaient chez toutes les nations avant qu'elles fussent civilisées ».

Ils applaudiraient plus volontiers à cette pantalonnade d'un prince de l'Eglise au lendemain du dernier bain de sang : « Dieu soit loué ! la victoire plane enfin au ciel des nations unies... Dignes fils des grenadiers de la Révolution et de l'Empire, nos soldats se sont conduits en héros ! » (Flynn, évêque de Nevers, 9 mai 1945.)

Ces mensonges qui éclatent en fanfares sont des « monstres sacrés » qu'il ne faut point toucher. C'est la monnaie rutilante qui doit payer les souffrances de ces rescapés qu'une juste colère pourrait pousser dans la voie dangereuse de la révolte. Paix aux mensonges quand ils contribuent à la sauvegarde de la société, c'est-à-dire à la tranquillité des

privilégiés qui ont su mettre le groin dans quelque auge copieusement garnie !

Le grand penseur Novicov proclamait que « dire la vérité et rien que la vérité est un héroïsme bien plus profitable à notre espèce que consentir à se faire massacrer ». Mais c'est là une hérésie que n'accepte point le sentiment nationaliste toujours prêt à sacrifier l'individu en des guerres qu'il qualifie toujours de guerres de délivrance. Après chaque conflit il ne manque point de plumitifs bien pensants pour tirer une excellente moralité de l'opportune tragédie. Une des dernières du genre nous paraît particulièrement savoureuse qui s'étale dans le livre « Thécel » d'un certaine Jacques Sahel : « Pour moi un homme qui pouvant faire la guerre, ne l'a pas faite, n'importe quel voyou lui fait honneur en s'essuyant les pieds sur sa figure... » Voilà décidément une riche trouvaille ! Le couronnement de deux mille ans de christianisme : le godillot merdeux de Jo le Chourineur sur la face de cet imprudent qui croyait affirmer un précepte de morale avec son « Tu ne tueras point ».

Qu'espérer de ces prétendus clercs incapables de sortir du lacis des mensonges conventionnels ? Que peut-on attendre de ces fameuse élites qui ne font que ratiociner dans l'abstrait pendant que les Parlements, ces cavernes d'Ali-Baba, tripotent et disposent impudemment de la vie des citoyens ?

En fait nous sommes sous la domination complète des trafiquants, des financiers et de ces éternels « salivards » que Gustave Tridon montrait, voici un siècle, en invoquant la muse des acrobates, brandissant leurs bras, secouant leurs faux-col et leur prose, agitant le hochet des foules où roulent les mots menteurs de liberté et d'égalité...

Nous subissons cette loi du mensonge que d'ingénieux pince-sans-rire nous présentent onctueusement, au nom de la religion, de l'usage ou d'un intérêt général qui s'accorde admirablement avec celui de tous les « fricoteurs »...

Comme l'instinct religieux crée facilement, avec un bout de nuage, des Dieux et des paradis, des esprits mystiques n'ont pas manqué de découvrir un Eden dans lequel on travaille d'arrache-pied à la liquidation des lourdes équivoques du passé et des « servitudes bourgeoises ». Les sectateurs bolcheviques nous proposent donc le mensonge « pseudo-révolutionnaire » comme supérieur au « mensonge capitaliste ». La différence, que nous saisissons péniblement, existe paraît-il dans l'opposition d'intention, la fin couronnant l'œuvre.

Partant de cette casuistique, la déformation constante de la vérité n'est plus qu'un moyen habile pour entretenir l'enthousiasme des foules. C'est ainsi que les propagandistes, au pays de Stakhanov, sont convaincus de servir « la vérité en définitive » quand ils apprennent aux jeunes travailleurs russes que leur pays possède les plus hautes cheminées d'usine, les plus belles latrines, les plus jolies prisons, quand ils leur disent que la science russe a inventé la poudre à canon, la T.S.F. et de nouvelles formules de respect pour la vénération du Dalaï-Lama moustachu du bolchevisme, Sa Sainteté le Maréchal Staline.

Nous doutons qu'un monde autre qu'un monde de robots puisse naître de cette affreuse confusion de la vérité et du mensonge. Nous comprenons, devant ces perspectives d'avenir, cette phrase désabusée de Saint-Exupéry : « Leur termitière future m'épouvante... J'étais né pour être jardinier !.. »

Nous sommes encore nombreux qu'épouvante la future termitière. Pour nous qui ne luttons pas pour que « l'homme physique » devienne un « meilleur complément » de la machine mise au service d'un état-pieuvre quelconque, pour nous qui luttons pour l'épanouissement d'un « être moral » qui accomplisse sa fonction de vivre, en toute liberté, dans la dignité et dans la clarté, il ne peut exister de technique utilitaire du mensonge. Le mensonge est l'arme des vils et nous voulons par la recherche constante de la vérité faire nôtres ces paroles du philosophe de Ferney : « Nous n'avons que deux jours à vivre ; ce n'est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables !... »

S. VERGINE.

Nous demandons des dépositaires

Des dépositaires militants qui placeraient chaque mois plusieurs exemplaires de « Défense de l'Homme ». Qu'ils vendraient à ceux qui, pour une raison quelconque, ne peuvent s'abonner. A ceux aussi qui ignorent notre revue mais consentiraient, sous une pression amicale, à s'y intéresser.

Les dépositaires sont au moins aussi utiles à la revue que les chercheurs d'abonnés.

Allons, camarades, devenez les actifs pionniers de votre revue et écrivez-nous le nombre d'exemplaires que vous pensez écouler.

Jules VALLÈS « collaborateur » en 1870

En août 1870, Vallès ne partageait point l'enthousiasme d'une populace en délire qui, trompée par ses maîtres d'un jour, croyait dur et ferme à la victoire, alors que l'ennemi foulait le sol du pays. Il ne se faisait aucune illusion à ce sujet, sachant combien les bobards les plus invraisemblables sont accueillis les yeux fermés par des gens qui prennent leurs désirs pour des réalités. L'esprit critique leur faisait défaut, cet esprit critique dont tous les écrits du maître pamphlétaire étaient imprégnés. Combattre l'opinion publique, cette reine du monde, telle était la tâche qu'il s'était assignée en ces jours sombres de l'année terrible.

Antimilitariste cent pour cent, contempteurné des « saignées purificatrices » chères à Joseph de Maistre et à Mgr Baudrillart, il pouvait alors passer pour défaitiste, être qualifié de traître et de « collaborateur », lui dont le patriotisme n'avait jamais été que l'amour de la paix. Navré plus que tout autre de voir le pays des Droits de l'Homme tombé si bas, par la faute de ses dirigeants comme par celle de ses dirigés, il souhaitait de toute son âme son redressement à brève échéance. Il se révoltait à l'idée que ce pays aurait bien du mal à se relever tant que l'esprit de revanche sévirait parmi ses concitoyens, divisés par la haine et les passions partisanes. Constatant que de chaque côté des frontières la guerre avait été voulue, d'une part par les maîtres de l'heure, dans l'espoir de maintenir les peuples dans la servitude, d'autre part, par les esclaves, dans celui de briser leurs chaînes, il s'affirmait plus que jamais le réfractaire qui se refuse à hurler avec les loups. Rien ne lui répugnait plus que l'éloquence foraine d'un Gambetta, incarnant le politicien professionnel qui spécule sur le patriotisme des foules. En pleine mêlée sociale, tout en planant au-dessus d'elle, puisqu'il se refusait à participer à la psychose collective, il eût voulu que la même énergie, déployée par le peuple pour faire son malheur, fût employée par lui à faire son bonheur. Ce qui semblait une utopie, ce peuple, avide de représailles, n'ayant pas encore assez souffert et s'apprêtant à « remettre ça ». Maîtres de la rue, les braillards faisaient un mauvais parti aux hommes libres, qui, tel Vallès, n'applaudissaient point à leurs rodomontades de Gribouilles qui, se jetant à l'eau de peur de se mouiller, se noyaient immanquablement. Tout pacifiste étant mal vu par ces faux résistants, Vallès, qui ne craignait point de manifester tout haut dans la rue ses sentiments, manqua d'être lynché par une meute hurlante de manifestants que ses propos avaient heurtés. Il était à ce moment à peu près seul de son avis. Il pouvait faire cette constatation qu'à vouloir le bonheur du peuple on ne récolte que de l'ingratitude, quand ce n'est point s'exposer à la mort. Surtout quand on lui dit ses vérités, ce que le peuple n'aime guère.

Il faut voir avec quelle verve il fustige la bêtise humaine. Quelle sincérité dans sa révolte ! Quels accents de colère qu'il ne peut réprimer ! Il s'insurge contre ceux qu'il appelle « les barbes de 48 », *ces soi-disant* « esprits avancés » qui traitent de « prussiens » — le mot « boche » n'avait pas encore été inventé — ceux qui ne pensent pas comme eux. Il s'insurge contre l'usage immodéré qui est fait de la *Marseillaise,* cette *Marseillaise* que l'on accommode à toutes les sauces et qui est devenue un vulgaire cantique d'Etat. « C'est, écrit-il dans *L'Insurgé,* ce livre dans lequel il s'est mis tout entier, le tintement de la cloche du cou des bestiaux que l'on mène à l'abattoir. » Ils y courent tête baissée. Protestation d'un individualiste qui refuse de suivre le troupeau, lequel suit lui-même aveuglément ses mauvais bergers.

L' « élite », pour Vallès, ne vaut pas mieux que le troupeau. Comme lui, elle ne rêve que plaies et bosses. Comme lui, la vue du sang la grise. Comme lui, elle crie vengeance. Si elle fait mine de se révolter, c'est afin de mieux se soumettre. Elle marche au pas, comme un seul homme, sur un signal ! Ses confrères de la presse, qui se sentaient des âmes de héros, n'étaient rien moins, constatait-il avec amertume, que « des romantiques et des cabotins ». Il aurait aussi bien pu dire : des fantoches. Le franc-parler de l'insurgé ne ménage personne, pas même ses amis. Il connut alors la tristesse de voir son pacifisme, qui pourtant n'avait rien de bêlant, bafoué par ces chevaliers de l'*escritoire* qui pullulent dans toutes les guerres, se battant avec des encriers et des porte-plume contre l'ennemi héréditaire du moment. La mobilisa-

tion qui, à ce que l'on nous assure, n'est point la guerre, avait été, pour ce non-conformiste impénitent, le plus horrible spectacle qu'il ait jamais contemplé de sa vie ! Il avait vu ces foules répondre aveuglément à l'ordre qui leur était donné et prendre d'assaut les trains, pour rejoindre plus vite les champs de mort.

Tandis qu'en cette première quinzaine du mois d'août, une fausse dépêche annonçait aux Parisiens que l'ennemi avait été mis hors d'état de nuire, alors qu'il n'en était rien, Vallès s'insurgeait contre ce mensonge. Humilié dans son orgueil, furieux d'avoir été trompé, le « lion populaire » rugissait plus que de coutume, s'en prenant aux pacifistes, auxquels il attribuait la défaite. L'épithète d' « espion » s'abattit comme un fer rouge sur les épaules de Vallès qui, accusé du même coup de provocation à la guerre civile, fut conduit sous bonne escorte au Dépôt, puis relâché par un bon juge dans un but d'apaisement.

Jules Vallès croyait, aux journées d'août 1870, que le moment était enfin venu, pour l'Empire, de rendre l'âme. Il comptait pour cela sur le soulèvement du peuple, revenu à la raison. Son espoir fut déçu. Tant par la maladresse des révolutionnaires que par la veulerie de ce peuple, le complot échoua. Il avait cru pouvoir joindre la pratique à la théorie, les actes aux paroles. La manifestation du 14 août, à la Villette, à laquelle il avait pris part avec plusieurs de ses camarades, fit fiasco. Deux d'entre eux furent condamnés à mort et les autres emprisonnés. Vallès, qui était sorti de la bagarre sain et sauf, plaida chaleureusement leur cause auprès de Michelet, tandis que Gambetta exigeait pour les coupables un châtiment exemplaire.

Enfin, l'Empire tomba le 4 septembre, ce qui libéra les enfermés. Vallès et ses amis respirèrent, sans pour cela abandonner la lutte contre toutes les tyrannies, mais en ce mois d'août 1870, l'auteur de *l'Insurgé* l'avait échappé belle !

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Prendre parti !

PRENDRE parti ! C'est le leit-motiv à la mode, la tarte à la crème, la grande manie de l'époque. Accordons qu'elle correspond à quelque chose de sain. La preuve, c'est le succès que remporte la formule auprès des très jeunes gens, dont on connaît le besoin de se dévouer à quelque noble tâche en faisant une consommation effroyable de certains vocables attendrissants. Mais cela va plus loin. Des hommes qui, auparavant, auraient vécu en jetant sur la société un regard tranquille, lui concédant d'aller cahin-caha sans trop de casse, deviennent de plus en plus anxieux et en arrivent à conclure que rien ne va plus et qu'il est urgent d'aller voir de près comment ça fonctionne. Donc, ne nous hâtons pas trop de hausser les épaules lorsque nous entendons prononcer l'une de ces formules un peu agaçantes, mais significatives. L'obsession de « l'engagement » exprime un phénomène nouveau dont la portée est peut-être incalculable. Et il est bon que chacun soit de plus en plus porté à se sentir dans le bain, ou plutôt sur un bateau chahuté dangereusement par la tempête, qu'il est donc vain de rester dans sa cabine en se jouant un petit air de flûte, et qu'il vaut mieux aller voir sur le pont comment se fait la manœuvre, voire même d'y participer.

Où le danger commence, c'est lorsqu'on veut nous faire prendre parti. Généralement, cela se présente ainsi : « Que choisissez-vous, la peste ou le choléra ? » Peu alléchés par le préambule, nous commençons par faire la grimace. Mais le

bonimenteur insiste et développe la pensée du fabuliste : « Plutôt souffrir que mourir... Evidemment, le bolchevisme façon N.K.V.D. ou le capitalisme anglo-saxon ne rappellent que de loin la terre promise des doctrinaires marxistes ou libéraux. D'autre part, une troisième guerre mondiale avec les nouveaux hochets dont la science a fait don à l'humanité, ce n'est pas affriolant. Mais puisqu'il faut en passer par là, autant savoir ce que l'on veut... » Et nous, imbéciles, nous hochons la tête, et finalement nous faisons un choix entre la peste et le choléra, puis entre leurs avant-gardes réciproques, en fonction d'une classification personnelle établie plus ou moins intelligemment.

Première erreur. C'est à partir de ce moment que nous donnons raison à l'adversaire, en lui apportant notre adhésion au moins passive car, même si nous refusons de choisir entre les deux maux, nous avouons que l'un ou l'autre régnera fatalement. Et, qu'auparavant, les honorables représentants de la peste et du choléra vont se disputer la suprématie sur notre dos, c'est-à-dire aux frais du bon « populo » qui préférerait nettement se contenter de rhumes, migraines et autres maux aussi anodins qu'inévitables. Or, il ne faudrait pas oublier que, parmi les causes de guerre, on peut compter comme importante une certaine névrose collective qui se traduit précisément par cette acceptation passive du bœuf mené à l'abattoir. Les gouvernants le savent bien, qui tâtent toujours le pouls de l'opinion publique afin de savoir à quel degré de résignation elle est arrivée lorsqu'il s'agit d'engager un peuple dans la guerre. Après tout, l'expérience n'a pas été faite, dans la conjoncture créée par la seconde guerre mondiale, d'une minorité d'autant plus *enragée* à défendre la paix qu'elle préfère n'importe quoi à ce qui l'attend en cas de guerre. Rien ne prouve que, dans la nouvelle situation historique, en fonction de l'affaiblissement des forces étatistes et du désarroi psychologique en Europe, elle ne parviendrait pas à créer un courant de pacifisme combatif qui déferlerait sur les masses russes et américaines, ou obligerait au moins leurs gouvernants à reconsidérer le problème européen.

Lénine, qui s'y connaissait en matière d'agitation, posait comme premier principe qu'une révolution se fait sur un mot d'ordre exprimant le désir profond des masses. N'a-t-on pas l'impression que les masses, après la dernière secousse qu'une poignée de meneurs leur fit subir, ont le désir éperdu qu'on leur foute la paix ?

Je sais comment vont réagir les sceptiques. Mais est-il un domaine, une période, une circonstance justifiant avec tant d'acuité l'application de la pensée bien connue : « Il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Et puis, que le plus sceptique se pose une question : est-il absolument certain, à en donner sa tête à couper, que la guerre est inéluctable ? Je crois que très peu de gens répondront par l'affirmative et, dans le cas contraire, il est honnêtement impossible de ne pas jouer à fond la carte de la paix.

Et si nous ne réussissons pas ? Si la guerre a lieu quand même, cet effort de pacifisme *enragé* n'ayant pas été accompli et ayant échoué ? Les consciences faibles bronchent devant cette hypothèse. Quoi, avoir refusé de prendre parti pour un régime communiste qui, triomphant, apportera — peut-être — le bonheur au genre humain... Ou pour le libéralisme qui nous aura — peut-être — délivrés une fois encore !... Seulement, il existe une éventualité à laquelle nous ne pensons pas suffisamment, faute d'assez d'imagination et d'avoir insuffisamment médité les poètes qui sont un peu plus intelligents que les prophètes marxistes.

« Civilisations, souvenez-vous que vous êtes mortelles », disait rêveusement Valéry il y a quelques lustres. Sans abonder dans le sens des apocalyptiques prophétisant la destruction, par la superbombe atomique, d'une planète Terre pulvérisée dans les azimuths, on peut très bien prévoir l'anéantissement de toutes les structures actuelles : étatistes, sociales, économiques, juridiques, etc. La guerre peut fort bien se terminer dans un chaos sans nom où tout sera à reconstruire avec des formes nouvelles. L'hypothèse est-elle si invraisemblable qu'elle ne mérite même pas la réflexion ? Rien n'est impossible dans une époque où une génération vit dans son enfance la pleine gloire du char-à-bancs et termine sa vie dans un dépassement des plus ahurissantes prévisions de Jules Verne.

Aussi partisan qu'on soit de l'auto-gouvernement des masses, on reconnaîtra qu'une telle situation nécessitera des hommes qui aient pensé d'avance aux problèmes qu'elle posera, et condamné auparavant les solutions des rebouteux et des médicastres. Il est douteux qu'ils se trouvent chez des individus qui auront eu la stupidité de croire, au moment où l'humanité subissait une crise terrible pour rejeter sa vieille défroque et faire peau neuve, qu'elle était seulement atteinte d'une maladie classique. Ils se trouveront chez ceux qui auront su poser à peu près correctement les problèmes de l'évolution historique afin de ne pas s'engager ni prendre parti, non plus que d'inviter les autres à le faire, dans des processus qui ne représentent finalement que les soubresauts d'une société mourante.

En face des conflits qui bouleversent l'humanité depuis le début de ce siècle, une minorité d'irréductibles a toujours refusé de prendre parti. Bien entendu, il s'est toujours trouvé des logiciens pour les accuser de ne pas avoir le sens des nuances, et ils parvinrent souvent à gagner des esprits hésitants, même chez les libertaires toujours décidés à ne pas prendre position dans des conflits qu'ils dénonçaient à l'avance comme des chocs d'impérialismes rivaux. La guerre de 1914-1918 nous en offre un exemple avec le Manifeste dit des *Seize*. Alors que la plupart des anarchistes manifestaient leur accord avec le Manifeste de Londres qui dénonçait l'impérialisme de chaque camp et refusait hautement de prendre parti pour l'un ou l'autre, le vénérable Kropotkine, dont la position avait pourtant toujours été telle, épousait la cause des démocraties. Jean Grave et quelques autres le suivaient, à moins que Grave ait entraîné le vieux révolutionnaire russe, peu importe.

Certes, dans un conflit, l'un des adversaires semble toujours « moins mauvais » que l'autre ; mais, après coup, la différence paraît tellement minime qu'on a véritablement conscience d'avoir lutté pour le choléra contre la peste, ou vice-versa. S'il ne s'agissait que d'un choix gratuit, on s'en consolerait aisément, mais on sait maintenant que ce choix expose à un certain nombre de choses qu'on ne devrait jamais risquer pour une cause douteuse. Entre 40 et 44, des hommes ont été déportés et torturés pour que les Alliés fassent régner la paix, ou bien pour que la France soit libre et prospère. Je suppose que si c'était à refaire pour le même résultat, bien peu des survivants « s'engageraient » à nouveau. Ceci eut été aussi vrai d'ailleurs, en cas de triomphe allemand, pour les engagés de l'autre clan qui allèrent se geler les pieds sur le front de l'Est au nom du socialisme européen.

Les hommes qui, après de tels précédents, recommencent les mêmes erreurs et inclinent à choisir entre deux maladies également redoutables, n'ont vraiment pas le sens de l'évolution historique. On peut même croire qu'ils manquent tout simplement de ce bon sens qui doit faire repousser un choix d'ailleurs fort débilitant, si l'on en juge par la binette de ceux qui s'y résignent et par la grandiloquence mortuaire de leurs discours.

LA PALICE.

SUR LES GRÈVES EN COURS

Notre revue ne pourra jamais suivre l'actualité de très près. Ne paraissant qu'une fois par mois, DEFENSE DE L'HOMME n'a pas la prétention d'égaler en informations la presse quotidienne ou hebdomadaire.

Au moment de « boucler » les pages et de signer le bon à tirer, les mineurs en grève paraissent vouloir se rebiffer et ne pas subir les assauts des policiers les mains dans les poches.

Qui oserait les en blâmer ?

Pas nous, assurément. Et nous avouons ne pas trouver de mouchoir, comme aurait dit le bon poète beauceron, pour pleurer les victimes du « devoir ».

Il nous reste à souhaiter que les mineurs l'emportent et arrachent de substantielles satisfactions. Mais qu'ils se méfient de la politique et prennent garde aux politiciens aventuriers.

Directeur-Gérant : Jean BÉRINGER

LES IMPRESSIONS MODERNES
31, boulevard de Strasbourg, PARIS
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.
MARQUE SYNDICALE

Aux militants, à nos abonnés sur lesquels nous comptons expressément

Nous ne ménagerons pas nos efforts, croyez-nous, afin de vous donner une revue toujours plus digne de son titre. En revanche, nous ne pensons pas nous tromper en comptant sur vous pour la répandre, la faire connaître, apprécier, aimer et nous trouver par centaines et sans arrêt, durant les jours à venir, les abonnés dont nous avons besoin.

Je vous ai adressé un appel, vers la mi-septembre, par lequel vous avez appris mon intention de créer DEFENSE DE L'HOMME et connu l'espérance que je mettais en vous.

Votre concours ne s'est pas fait attendre puisque j'avais reçu, à la date du 21 octobre, la somme de 187.500 francs, montant de 624 abonnements : 418 à un an, 206 à six mois.

Ce n'est pas sans fierté et beaucoup d'émotion que j'ai vu affluer ces nombreuses preuves d'amitié et de confiance.

Je pourrais déjà rembourser les 100.000 francs qui me furent prêtés, pour trois années pourtant. Je le ferai sûrement le mois prochain, après avoir enregistré que l'élan du début, loin de se ralentir, grandit encore en force et en vitesse.

Merci, camarades, merci !

Merci pour la peine que vous avez déjà prise ; merci pour celle que vous allez supporter de nouveau.

« Lorsque le premier numéro sera paru, notre prospection deviendra plus aisée et les résultats plus fructueux », m'ont écrit la plupart d'entre vous. Je le crois sans peine et je ne doute point que le succès couronne vos prochains efforts.

Tout de même, nous désirons y contribuer en vous fournissant gratuitement un exemplaire supplémentaire de DEFENSE DE L'HOMME que vous recevrez sous la même bande que le vôtre.

Placez-le entre bonnes mains, revoyez quelques jours après la personne à qui vous l'aurez donné, ce serait bien surprenant si, avec les renseignements que vous serez amené à lui fournir, vous ne la convainquiez pas de la justesse de nos idées et de la nécessité de soutenir la revue qui en est le porte-parole.

Mais pourquoi vous mâcher la besogne ? Par ce que vous avez fait hier, il est facile de deviner ce que vous ferez aujourd'hui et demain.

L'enfant qui vient de naître étant placé sous votre vigilance et confié à vos soins dévoués ne peut manquer d'acquérir très vite une robustesse à toute épreuve.

Louis LECOIN.